

Le journal en ligne gratuit des Charentais d'ici et d'ailleurs.

# Le Boutillon des Charentes

O-l'è d' la belle ouvraghe !



Avril  
2020

## Numéro spécial

**Jésus, Marie, Joseph, et les autres ...**  
**Des bitons et des bitounes de Saintonge**  
**Pierre Péronneau**



### DES CHARENTAIS D'ANEUT

Impossible de s'y tromper. Les héros de ces nouvelles de Pierre Péronneau ont beau porter des prénoms bibliques, ils sont bien des *bitons* et des *bitounes* d'aujourd'hui.

Sont-ils *benaises* dans leur époque ? Apparemment non. *Simon*, le notaire qui se marie selon son genre, provoque une manifestation de sa clientèle. *Joseph*, employé de banque modèle, a du mal à trouver sa *Marie*, affublé qu'il est d'un magnétisme destructeur envers tout ce qui relève de la technique, ampoules électrique, photocopieuse, ordinateur etc... Au mieux, un malaise parcourt chaque histoire. Au pire, certains de ces récits frôlent le roman noir. Ainsi, l'histoire de *Luc et Judith* : une *drôlesse* affichant cheveux rouges et tatouage, trop moderne pour s'intégrer à une famille de paysans, est retrouvée assassinée. (Une *ricouène* qui comporte quand même quelques épisodes savoureux : pineau et coca entrent en concurrence et la *daube de beu* bat en retraite devant les régimes végétariens). *Jésus et Marc*, des gens sans problème au départ, pataugent dans la précarité et sont aux prises avec de vrais *chétis* trafiquants de drogue...

On ne s'ennuie pas un instant à lire ces aventures, mais on s'étonne. Jamais Maït' Piârre ne nous avait peint ses compatriotes dans un climat aussi sombre. Dans *L'Air du pays*, auquel participèrent ses amis Charly Grenon, Jacques Machefert et Jean-Claude Lucazeau pour les dessins, le petit-fils de Goulebenéze régalaient les lecteurs avec une vingtaine d'histoires agréablement ciselées, nées en même temps de son imagination et d'une fine observation de quelques types locaux. Elles confirmaient que les femmes des *Chérentes* sont bavardes et médisantes, les hommes exagérément portés sur la boisson et volontiers *chenassiers*... Rien de vraiment inattendu peut-être, mais on s'y retrouvait. Surtout, on riait sans arrière-pensée.

Ces nouvelles-ci posent question, comme on dit aujourd'hui. Le progrès ne conviendrait-il pas au tempérament charentais ? La bonne humeur est-elle en train de sombrer en même temps que la langue des pères qu'on n'entend plus que dans les foires ? La joie de vivre est-elle éteinte depuis que le médecin, surveillant cholestérol et tension, prescrit des régimes ? Les Saintongeais ont-ils du mal à suivre l'évolution des modes ? Ceux des albums de Jean-Claude Lucazeau faisaient de la résistance. Maït' Piârre en fait de son côté, publiant sur le net avec René Ribéraud, Michèle Barranger et son fils Benjamin, une *Grammaire saintongaise* et encourageant les troupes de théâtre patoisant et les groupes folkloriques.

Rassurons-nous ! Tout n'est pas perdu. *Paul*, le héros de la dernière nouvelle est là pour en témoigner. Le *Paul* de la Bible était grand voyageur. Celui-ci se contente de prendre le TGV pour Paris, ce qui n'est pas rien pour un vieil homme de quatre-vingt-cinq ans. Au milieu de ses voisins figés à leur place et scotchés à leur ordinateur, il prend ses aises. Sortant au bon moment sa topette de cognac et entonnant la célèbre chanson de Goulebenéze, il réchauffe à lui seul l'ambiance du wagon.

On se prend à rêver. N'est-ce pas Goulebenéze en personne qui vient depuis son paradis nous secouer les puces ? Les Saintongeais, il a œuvré toute sa vie à entretenir leur moral. Va-t-il les laisser tomber dans la déprime ? Certainement pas. C'est une évidence : le vrai Saintongeais a toujours été naturellement gai. *O s'rait tout d'mim'me deumajhe que la race se parde !*

Michelle Peyssonneaux

## Sommaire

	<b>Page</b>
Simon, un notaire heureux	5
Luc et Judith, un procès équitable	13
Joseph et Marie, un couple improbable	24
Marc et Jésus, un polar saintongeais	35
Paul, un voyage mouvementé à Paris	56

# **Simon**

**Un notaire heureux**

Maître Simon Biacoulet est un notaire heureux.

Dans cette petite ville de Haute Saintonge, il est notaire depuis une dizaine d'années. Après des études de droit à Bordeaux, il a perfectionné sa formation en assurant la charge de clerc dans l'étude de son père, qui lui-même avait pris la succession de son père. Car dans la famille on est tabellion de père en fils depuis au moins quatre générations.

Lorsque le père Biacoulet mourut, c'est Simon qui prit la charge. Les Biacoulet sont des personnages très huppés dans le canton, des gens respectables. Lorsqu'un passant croise le notaire dans la rue, c'est toujours :

« Bonjour Maître, comment ça va ? ».

Et l'homme de loi s'arrête pour discuter un moment. Il ne faut pas négliger sa clientèle, il faut la bichonner, surtout si l'on sait que dans la famille il y a le grand-père qui a près de quatre-vingt-dix ans et que, lorsqu'il rejoindra ses ancêtres, le plus tard possible bien entendu, il y aura de l'argent à gagner avec l'héritage et le partage.

Maître Biacoulet est un notaire heureux.

Il se plaît dans cette petite ville. Certes à quarante ans il est toujours célibataire, mais il sait qu'en cas de besoin Jonzac, Mirambeau, Montendre ou Pons ne sont pas très loin.

Il a des distractions simples mais de bonne tenue. Le soir, avec les autres notables de la ville, on se réunit chez les uns ou chez les autres. Il y a Monsieur Demouche, le médecin à la retraite, dont le cabinet a été repris par un jeune blanc-bec qui ne porte même pas la cravate quand il reçoit ses patients : la distinction se perd, mes bons amis !

Il y a Maître Péron, l'avocat, qui s'occupe surtout des problèmes de divorce, et son cabinet marche très bien.

Et enfin le capitaine Redoux, un militaire à la retraite qui regrette le temps où le service militaire était obligatoire : à tous ces jeunes peigne-cul, ça leur faisait du bien Nom de Dieu !

De temps en temps le Maire se joint à eux. Soixante quinze ans, magistrat depuis trois mandats, il a pris la succession de son paternel à la mairie. Il est l'un des plus gros propriétaires du canton, avec des vignes qui donnent du cognac qui se vend très bien actuellement, et un poste d'administrateur au Crédit Agricole. Il n'est pas encarté politiquement, mais tout le monde sait qu'il est de droite. Il vise un quatrième mandat à la mairie, et envisage de se présenter aux sénatoriales.

Ses opposants font valoir qu'à son âge il devrait laisser la place à d'autres, mais Monsieur le Maire estime qu'à soixante-quinze ans, même avec des rhumatismes (ou la goutte disent ses détracteurs) qui l'obligent à marcher avec une canne, on n'est pas vieux. Il a quatre enfants qui travaillent à la ferme, et Maître Biacoulet est très intéressé, car lorsque le Maire rejoindra *l'Ouche à Musard*, autrement dit cassera sa pipe, c'est lui qui s'occupera de la succession.

Cet aréopage se réunit pour discuter et pour jouer aux cartes. Pas à la belote, qui est un jeu de prolétaires, destiné à ceux qui vont au bistro de la Mère Taupin, mais au bridge, qui est quand même un jeu plus noble, un jeu de notables. Et l'on parle politique, politique locale surtout : on se régale des petits potins, mais cela reste entre nous n'est-ce pas ?

Le capitaine Redoux a une fille de vingt ans, Caroline. Vous dire qu'elle est jolie, ce n'est pas tout à fait exact. Elle est plutôt laide, et même très laide. Et bête également. Le capitaine, dans son langage délicat de corps d'armée, la compare à une dinde, une dinde, dit-il, que même à Noël personne ne voudrait se farcir. « Ce n'est pas parce qu'une fille est laide qu'elle est obligatoirement intelligente, dit-il. Regardez la mienne, vous en avez la preuve. Et, ajoute-t-il, pour être aussi bête, elle ne peut pas être de moi ». Car le Capitaine est, personne n'en doute, un homme de grande culture.

Pourtant Madame Redoux aimerait bien caser sa fille. Elle lorgne depuis longtemps sur Maître Biacoulet, le seul célibataire du groupe, et tente des travaux d'approche depuis quelque temps. Vingt ans d'écart c'est peu, surtout quand on a de l'argent. Mais le notaire n'est pas intéressé. Si encore la donzelle était belle et cultivée, cela pourrait peut-être aboutir.

- Mais, répond le Capitaine, une fille belle et intelligente cela n'existe pas. Souvent c'est l'un ou l'autre. Et la mienne est à la fois bête et laide, mon bon Biacoulet. Aussi je ne vous en veux pas de rester célibataire, quoi qu'en dise ma femme.

Car le Capitaine a parfois un très bon jugement, pour un militaire.

Bref, Maître Biacoulet est un notaire heureux

Maître Biacoulet est un notaire patoisant.

Sa clientèle est surtout composée de paysans, et même s'ils ne parlent pas le langage d'autrefois, il reste cette intonation particulière au parler saintongeais, et cet humour inégalable. Il a vécu une partie de son enfance avec son grand-père qui, outre sa charge de notaire, s'intéressait au patois et montait parfois sur scène avec la troupe de théâtre locale. Il avait plusieurs fois raconté à son petit-fils que, pendant la guerre, il était allé voir Goulebenéze au village de Courpignac, où le grand patoisant était venu donner un spectacle en faveur des prisonniers. Il en avait gardé un souvenir extraordinaire, et il en parlait avec une grande émotion.

Dans sa jeunesse, Maître Biacoulet a écouté, il a lui-même parlé le patois, et cela lui sert de nos jours dans ses relations avec la clientèle. Car cette clientèle, cette « pratique » comme on dit ici, est fidèle et, dans chaque famille, après les grands-parents et les parents, ce sont les enfants qui sont clients de l'étude notariale. Il est vrai qu'il est le seul notaire de la ville.

Maître Biacoulet est un notaire patoisant.

D'ailleurs ses clients apprécient qu'il parle comme eux. Si, en compagnie de ses amis les notables il parle français, un français un peu pédant d'ailleurs, avec sa clientèle de propriétaires terriens il se laisse aller, et cela ne lui déplaît pas.

Parfois il veut faire de l'humour en patois, mais c'est une chose très difficile, et cela lui a valu une mésaventure qui faillit mal tourner.

Ce jour-là, à la suite du décès d'un oncle, il avait réuni la famille. Les héritiers potentiels s'attendaient à recevoir chacun un beau pactole, alors qu'en réalité le Tonton avait presque tout dilapidé. Le notaire le savait, bien entendu, car c'est lui qui avait rédigé le testament.

A la stupéfaction générale, il accueillit les héritiers avec un quatrain en patois qu'il avait peaufiné la veille car, pensait-il, seule une bonne dose d'humour peut chasser les désagréments d'un héritage pourri. Voici ce qu'il avait composé :

*Venez mes bons amis cartaghé la benasse.  
Et si o raste pu reun, th'il a tout dépensé,  
O faura pas, z'enfants, qu'o vous mette en peutrasse,  
Feu vouût' défin tonton en a beun peurfité !*

Les héritiers n'ont compris qu'à la lecture du testament ce que le notaire voulait dire, et ils n'ont pas vraiment apprécié son humour. Ils le lui firent savoir, comme s'ils le rendaient responsable de la disparition de la *benasse*.

Ce jour-là le notaire a perdu des clients, et a juré de faire plus attention, dorénavant, avant de faire de l'humour en patois pour la lecture d'un testament.

Bref, Maître Biacoulet est un notaire patoisant.

Maître Biacoulet est un notaire taquin.

Dans l'étude il y a la secrétaire, Jeannine, cinquante-huit ans, qui occupait déjà le poste au temps du père Biacoulet. Très efficace, elle est au courant de toutes les procédures, et n'hésite pas à sermonner son patron, qu'elle a connu tout gamin, lorsque celui-ci fait une erreur. Il n'en prend pas ombrage, il lui fait confiance : elle connaît la clientèle aussi bien que lui.

Jeannine eut une période d'angoisse quand il fallut abandonner la machine à écrire pour un ordinateur. Elle avait peur de cet écran qu'elle ne maîtrisait pas, de ce clavier dont certaines touches lui étaient inconnues. Alors le notaire lui fit suivre une formation, car il se préoccupe de son personnel, et Jeannine est devenue une pro de l'informatique et de l'internet.

Maître Biacoulet est un notaire taquin.

Il aime bien taquiner Jeannine. Comme elle est célibataire, elle aussi, il lui ouvrit, par jeu, une « page Facebook » pour lui permettre de trouver l'âme sœur. Et la pauvre secrétaire reçut, sur sa messagerie, les propositions d'une foule de prétendants plus ou moins farfelus dont elle n'avait que faire. Cela amusa le notaire, beaucoup moins Jeannine, et la page fut supprimée.

Maître Biacoulet est un notaire taquin.

Mais c'est surtout sa jeune clerc qu'il aime taquiner. Elle a vingt-huit ans, elle a également suivi sa formation à la Fac de Bordeaux, et travaille à l'étude depuis deux ans. Elle est petite, brune, assez jolie, et le notaire est très satisfait de son travail. Elle est sérieuse et compétente, que demander de mieux ! Elle s'appelle Claire.

Lorsqu'un nouveau client arrive à l'étude, Maître Biacoulet aime bien présenter son personnel.

- Voici Claire, ma clerc, dit-il.

Une telle présentation peut, vous en conviendrez, prêter à confusion ! Devant le regard surpris, amusé et parfois moqueur du client, Claire devient rouge de honte. Les yeux clairs de Claire lancent des éclairs à l'encontre du notaire.

Et lorsque le client est parti, elle vient vers son patron pour lui faire part de son mécontentement.

- Je vous ai dit mille fois de ne pas me présenter à la clientèle de cette façon. Je ne suis pas VOTRE Claire. Je suis LA clerc de notaire de l'étude, c'est tout !

- Et pourtant Claire, vous êtes ma clerc, c'est clair ! répond Maître Biacoulet avec un grand rire.

- Oh ! Vous ! ... C'est insupportable !

Et Claire s'enferme dans son bureau de clerc en claquant clairement la porte et en *melouant* que le notaire est vraiment un homme insupportable. Mais elle n'en tient pas trop rigueur à son patron. C'est presque devenu un jeu maintenant, et comme les clients connaissent l'humour un peu particulier du notaire, ils en sourient.

Bref, Maître Biacoulet est un notaire taquin.

Maître Biacoulet est un notaire confident.

Autrefois, c'était le curé qui était le confident, dans une paroisse. Mais depuis de nombreuses années, les gens ne vont plus à la messe, de vrais mécréants. Et la confession, n'en parlons même pas, c'est une procédure en voie de disparition. A part les bigotes qui, en principe, n'ont rien à se reprocher mais qui y vont quand même (on ne sait jamais, il vaut mieux mettre toutes les chances de son côté), le curé ne voit plus personne en confession.

C'est vers le notaire que les gens se tournent quand ils ont un problème. C'est normal, les Biacoulet étant, depuis de nombreuses années, les notaires de la famille, ils connaissent la vie personnelle et professionnelle de leurs clients.

Bien sûr, Maître Biacoulet est tenu au secret professionnel, et il n'est absolument pas question qu'il déroge à ce principe. Mais il sait tout, depuis la naissance du petit dernier, la maladie de la grand-mère (un bel héritage en perspective, vu le pognon détenu par la vieille !), le futur mariage de la fille (et peut-être une nouvelle clientèle avec la famille du gendre), il sait tout vous dis-je !

Et il n'est pas rare qu'on vienne lui demander conseil, même pour des problèmes personnels. Maître Biacoulet outrepassé alors quelque peu son rôle de notaire pour régler des questions qui relèvent plus de la psychologie que de la finance, mais c'est pour le bien de la clientèle et de l'Office. Car le grand principe, inculqué par son père et son grand-père, est le suivant : conseiller un client, quitte à lui dire ce qu'il veut entendre, c'est l'espérance de nouveaux honoraires.

Maître Biacoulet est un notaire confident.

Dernièrement c'est Simone, une paysanne veuve, propriétaire d'une belle fortune héritée de *feu son défunt mari* qui est venue le voir. Elle mène la ferme comme une maîtresse femme, avec l'aide de son fils, qui est loin d'être un fainéant, et de deux ouvriers agricoles. Bref les affaires marchent bien.

Or un jour Simone se présenta à l'étude comme une furie.

- Bonjour Madame Simone dit Jeannine, la secrétaire. Que pouvons-nous faire pour vous ?

- *Jh' veux vouère vout' patron, qu'a dit.*

- Maître Biacoulet est avec un client, mais la clerc peut vous recevoir.

- *Non, o-l' ét l' patron que jh' veux vouère. Jh'attendrai.*

Simone s'assoit, son parapluie sous le bras, son *boutillon* à côté d'elle, et attend en *melounant*. Jeannine la regarde du coin de l'œil en continuant à travailler. Elle est habituée à ce genre de clientèle. Quant à Claire, elle ne s'offusque pas qu'un client ou une cliente préfère rencontrer le notaire plutôt qu'elle-même. Outre les questions juridiques, elle n'est pas armée pour régler des litiges de nature personnelle.

Au bout d'un moment, le notaire sort et libère son client. Aussitôt Simone lui saute sur le paletot.

- *Maît' o faut que jh' vous cause !*

- *Qu'a-t-ou don,* répond le notaire qui retrouve ses réflexes patoisants. Entrez dans mon bureau.

Une fois installés, Maître Biacoulet, qui connaît bien son monde et qui sait qu'il va devoir consacrer un certain temps à sa cliente, demande :

- Une petite goutte Simone ? J'ai une bouteille de vin de noix que m'a donné un client. *Jh'allont l'ouvrir !*

- *Ol' ét point de refus Maît', jh'en ai bin d' besoin.*

Le notaire remplit les verres, et ils commencent à déguster. Car en Saintonge on sait prendre son temps, surtout pour déguster les bonnes choses. Et Simone commence à se radoucir. Quand je vous disais que le notaire connaît bien son monde !

- *Hmmm ! I sent pas le fraichin,* dit Simone. *I fiata la goule ! O s'rait b' deumaghe qu'ï passisse peur la goule d'in Parisien. Thiélés étranghers, i c'neussant reun !*

- Bon dit le notaire, pour engager la conversation. Comment va la ferme ? Les vignes sont belles ? *Et Didier, vouût' drôle va-t-i beun ?*

- *Me causez pas de thieû grand chéti,* répond Simone. *O-l' ét à cause de li que jh' seût là !*

- *Et qu'a-t-i fait ?*

- *O-l' ét, s'telle, qu'ï m' fait parde l'estramontane ! I fréquente que des drôlesses qui valant reun ! O faurait qu'ï s'acoubl' asteur. Pensez, i va avouère vingt-cinq ans ! Et jh' seût pas éternelle ! Et quant jh' y ai dit, i s'ét mit en peutrassé ! Il a pu de raspet avec sa peur' mère, que jh'en ai quaillement braillé ! Jh' vât le déshériter ! Coument faut-ou faire ?*

- Allons Simone, répond le notaire. Il est jeune, *voût' drôle*, laissez-lui prendre du bon temps ! Et vous savez que vous ne pouvez pas le déshériter complètement, il y a obligatoirement une part qui lui revient.

- *Non,* répond Simone, *jh' veut le déshériter, et qu'o li raste pu reun.*

- Mais ma bonne Simone, on se connaît depuis longtemps, vous ne pouvez pas faire ça. Et cette ferme, qui est dans la famille *dépeux comb' de jhénération*s, que va-t-elle devenir ?

Et Maître Biacoulet, en bon diplomate, ajoute :

- Allez Simone. Encore un verre de ce vin de noix.

- *Daû vin de calâs,* Maître, *daû vin de calâs ! Ol' é coum' thieû que jhe disont nous-aûte !*

- C'est vrai Simone. Tenez je vais prendre une étiquette et la coller sur la bouteille en marquant : « vin de calâs ». Comme ça, à chaque fois que je l'ouvrirai, je penserai à vous.

Ah il sait y faire le notaire, à tel point que Simone est presque rougissante sous le compliment, et complètement calmée.

- Au fait, ajoute le notaire, qui garde toujours les pieds sur terre, vous venez de vendre une bonne partie de la récolte, on m'a dit qu'un camion-citerne est passé chez vous avant-hier. Revenez donc me voir, quand vous aurez touché les sous, j'ai plusieurs placements à vous proposer.

- *Jhe vinrai vous vouère, Maît', jh' vous zou promet. Mais o faura duvrit ine aute bouteille !*

- Promis Simone.

Bref, Maître Biacoulet est un notaire confident.

Maître Biacoulet est un notaire poète.

De temps en temps, il aime sortir de son bureau pour aller flâner dans la campagne et tenter de composer des poèmes. Il a déjà participé aux concours de « jeux floraux » organisés par la Société des lettres de Saintonge et d'Aunis, mais il n'a jamais réussi à obtenir de prix. Or nous sommes au mois de mai, et la clôture des inscriptions est proche. Il lui faut composer une œuvre originale.

Il décide donc de profiter du beau temps de l'après-midi pour sortir. Le ciel est bleu, un beau ciel de Saintonge comme on l'aime par ici, il n'y a pas un nuage, pas un souffle de vent. Il prévient Jeannine et Claire qu'il s'absente ce qui met la secrétaire de mauvaise humeur, car des rendez-vous sont programmés.

- Claire s'occupera des clients, dit-il. Sinon, vous repousserez les rendez-vous à la semaine prochaine.

Puis il prend sa voiture et file dans la campagne, jusqu'à un endroit qu'il aime bien, où il pense trouver l'inspiration, près de la forêt de pins et d'un petit ruisseau. Il s'assoit sur l'herbe et commence à réfléchir, comme le sous-préfet dans l'histoire d'Alphonse Daudet, tirée des « Lettres de mon moulin ».

Maître Biacoulet est un notaire poète.

« Voyons, se dit-il, il faut que je compose un beau poème en alexandrins : douze pieds, ça doit pouvoir se trouver ! Sur la nature, le vent, les arbres, le ciel, ça marche toujours :

*J'aime entendre le vent, dans les branches feuillues ...*

Oui, j'ai bien mes douze pieds, mais les arbres ont toujours des branches feuillues à cette saison. Et pour trouver une rime à « feuillues » ... Allons recommençons :

*J'aime entendre le vent siffler dans les buissons,*

*Assis près du torrent où nagent les poissons.*

Bien se dit-il, j'ai deux rimes très riches, c'est super. Mais quand même, c'est « au ras des pâquerettes », comme dirait Jeannine. Je peux faire beaucoup mieux :

*J'aime entendre le vent courir dans les nuages,*

*Il prépare la pluie et annonce l'orage.*

Ah, parfait, même si la rime est moins riche. Il faut que je note tout de suite ces deux vers ».

Maître Biacoulet sort son calepin et inscrit le début de son poème. Puis il se met à penser à la suite.

« Voyons, dit-il, et maintenant que le vent a couru dans les nuages, que va-t-il se passer ? Réfléchissons ».

Mais à force de réfléchir, il commence à fermer les yeux, à somnoler, et même à dormir : une bonne sieste. Il est presque dix-huit heures lorsqu'il revient à l'Office, et il retrouve les deux femmes qui s'apprêtent à partir.

« Où étiez-vous donc, dit Jeannine, votre portable ne répondait pas, Claire a reçu deux clients, mais j'ai dû reporter les autres rendez-vous.

- Jeannine, et vous aussi, Claire, écoutez ça et dites-moi ce que vous en pensez :

*J'aime entendre le vent courir dans les nuages,*

*Il prépare la pluie et annonce l'orage.*

- Bah, répond Jeannine en regardant le ciel :

*Ni vent,*

*Ni nuage,*

*Ni pluie,*

*Ni orage.*

- Jeannine, dit le notaire stupéfait, mais vous aussi vous faites de la poésie !

- Oui, mais ce n'est pas ce qui nourrit son homme !

Mais le notaire est content de lui. Il a composé, en une après-midi, les deux premiers vers du poème, qui obtiendra cette fois, il en est certain, un prix à la Société des lettres de Saintonge et d'Aunis.

Bref, Maître Biacoulet est un notaire poète.

Maître Biacoulet est un notaire amoureux.

De son vivant, son père lui a fait comprendre à plusieurs reprises qu'il fallait qu'il se stabilise en trouvant une compagne. Le notaire en a conscience. Ses parents étant décédés tous les deux, il lui faut assurer une descendance susceptible de reprendre la charge notariale. A quarante ans, il est temps de se caser.

Il y a bien la fille du capitaine Redoux, mais il vaut mieux l'oublier. Il y a aussi Claire, sa clerc, qui elle aussi est célibataire. Mais il croit savoir qu'elle a déjà un petit copain. Il vaut mieux car, pour un notaire, épouser sa clerc, cela ne ferait pas très sérieux, surtout pour la clientèle. Car les gens ont toujours de mauvaises idées en tête, même si les intentions sont pures.

L'année précédente, à la fin du mois d'août, il est allé faire un tour à la foire aux célibataires à Saint-Aigulins. Il fut déçu. Tout ce bruit, tout ce folklore pour trouver l'âme sœur, cela ne lui convenait pas. Au bal des rencontres, il n'a rencontré personne. Et lorsqu'il s'est trouvé en tête-à-tête avec une cible potentielle, il n'a jamais su trouver les mots justes pour faire avancer les choses. Car il faut le dire, il est un peu timide avec les femmes.

Malgré cela, Maître Biacoulet est un notaire amoureux.

Il essaya également les agences matrimoniales, mais compte tenu de son caractère et de ses exigences, il fut très difficile de trouver des jeunes femmes susceptibles de lui convenir. Au bout de deux rencontres infructueuses, il abandonna.

A l'étude, si Claire, absorbée par son travail ne s'aperçut de rien, Jeannine, fine mouche, sentait bien que quelque chose avait changé dans l'attitude de son patron. Il devenait moins taquin, moins poète, moins patoisant, moins confident. Il paraissait absorbé par des problèmes internes mais la secrétaire était loin de penser qu'il s'agissait d'amour.

Car Maître Biacoulet était bien un notaire amoureux. Mais de qui ? De personne pour le moment.

Alors il se tourna vers les sites de rencontre sur internet. On en faisait la publicité à la télévision, sur Canal + et même sur les chaînes de France Télévision, donc c'était sérieux, de confiance, il devrait pouvoir trouver son bonheur.

Au début, il fut un peu inquiet. On lui proposait de vrais « canons » susceptibles, d'après la pub, de satisfaire tous ses désirs. Il n'en demandait pas tant. Pour une nuit pourquoi pas, mais pour la vie entière, lui, petit notaire de la campagne saintongeaise, recherchait autre chose. Car il était réaliste, Maître Biacoulet. Il lui fallait une jeune femme mûre et non une midinette, une jeune femme avec laquelle il aurait non seulement une vie sexuelle durable, mais également une vie intellectuelle de qualité.

Mais rien à faire, aucune des femmes rencontrées ne lui convenait. Il y avait toujours quelque chose qui n'allait pas. Ou bien il tombait sur une personne trop bavarde, ou une autre qui ne parlait pas et n'était pas assez cultivée, ou encore une femme habillée avec des jupes trop courtes, ou le nez trop long, ou la bouche trop grande, ou les cheveux trop roux ... Bref il commençait à désespérer et même à angoisser.

Et pourtant, Maître Biacoulet est un notaire amoureux.

Un beau jour du mois de juin, alors qu'il revenait de voir un client, à Jonzac, pour un problème de copropriété, il s'arrêta dans un café, près du château, pour se désaltérer. A la table à côté se tenait une jeune personne qui buvait du thé. Le notaire engagea la conversation.

- Bonjour, dit-il. C'est la première fois que je vous vois à Jonzac, et pourtant je connais beaucoup de monde.

- C'est normal, je viens d'arriver, à la suite d'une mutation dans le cadre de mon travail. J'habitais en région parisienne.

- Et sans indiscretion, vous travaillez dans quelle branche ? demanda le notaire.

- Je travaille dans une banque. J'ai en charge une clientèle de particuliers.

- Alors nous serons certainement amenés à avoir des contacts. Je suis notaire. Je m'appelle Simon.

- Et moi Camille. C'est un plaisir de vous rencontrer, je ne connais encore personne, à part mes collègues de travail. Ma famille est restée à Paris. Ma mère est martiniquaise, c'est pour cette raison que j'ai la peau cuivrée.

- Cela vous va très bien, dit le notaire.

- Merci c'est très gentil.

- Si vous le souhaitez, demain samedi, je viens vous chercher et je vous fais visiter la côte. Vous verrez, c'est magnifique.

- D'accord, répondit Camille. Voici mon adresse.

Maître Biacoulet n'en revenait pas. Il n'en revenait pas de son audace. Lui, si timide habituellement, avait engagé la conversation, et avait obtenu d'entrée de jeu un rendez-vous. Aurait-il trouvé enfin la personne qui lui convenait ?

Le lendemain matin, il vint chercher Camille. Ils partirent à Royan en suivant la petite route qui suit la campagne saintongeaise et traverse Champagnolles, Cozes, Semussac et Saint Georges de Didonne. Ils s'arrêtèrent à Royan pour prendre un café, le long du port, et partirent déjeuner dans un restaurant qui donne sur une des plages de la côte sauvage.

L'après-midi ils visitèrent le zoo de la Palmyre, et revinrent à Jonzac en passant par La Tremblade, Marennes et Pons.

- Ce fut une journée magnifique, dit Camille. Je vous remercie.
- Peut-être pourrait-on se revoir ? proposa le notaire.
- Volontiers.

A force de se voir et de se revoir, au bout de quelques semaines ils décidèrent de se marier. Mais avant le mariage, Maître Biacoulet loua la salle des fêtes pour réunir, autour d'un vin d'honneur, ses amis et ses clients, ce qui représentait beaucoup de monde.

Il faut reconnaître qu'il avait vu les choses en grand. Le jour dit, plusieurs tables furent dressées dans la salle des fêtes. Il avait fait appel au meilleur traiteur de la région, et il y avait profusion de champagne, pineau, cognac-schweeps, petits fours, sandwiches, plats cuisinés.

La foule était nombreuse, et les discussions allaient bon train, notamment sur la future épouse, que personne ne connaissait encore, car le mariage civil avait eu lieu dans une commune voisine, à l'écart de la ville. Qui était-elle ? Où l'avait-il trouvée ? Lui qui était quasiment un vieux garçon, sa vie allait changer maintenant. Mais sur un plan personnel et professionnel allait-il changer ?

Les futurs époux n'étaient pas encore arrivés, mais le notaire avait demandé que l'on ouvre le buffet avant leur arrivée, car ils seraient peut-être un peu en retard. Et c'est avec un immense plaisir que les invités se précipitèrent sur les plats et les boissons, tout en continuant à discuter. Tout était délicieux, et chacun y allait de son couplet sur Maître Biacoulet, qui était vraiment un notaire dont on ne pouvait dire que du bien.

Puis quelques coups de klaxon se firent entendre, et on annonça l'arrivée d'une grande limousine blanche. Les invités se précipitèrent dehors, curieux de voir les futurs époux. Lorsque la voiture s'arrêta devant la salle des fêtes, ce fut un concert d'applaudissements et de « vivas », de la part de convives dont la plupart avaient déjà ingurgité plusieurs verres d'alcool.

Maître Biacoulet sortit le premier. Lorsque Camille descendit de voiture, les applaudissements et les cris s'arrêtèrent de suite. Ce fut le silence, la stupéfaction, tout le monde fut *bade-bet*.

Certes les invités furent étonnés de la couleur de peau de Camille : ils ne pensaient pas que le notaire avait des goûts exotiques. Mais ce qui les surprit vraiment, c'est de voir que Camille était un homme. Maître Biacoulet allait se marier avec un autre homme, et ils ne pouvaient pas l'imaginer. Les réactions furent différentes selon les convives.

Jeannine, la secrétaire, faillit s'évanouir.

Claire, la clerc, partit d'un grand éclat de rire, un rire clair bien entendu.

Le Maire, en colère, se tourna vers Germaine, la secrétaire de mairie :

- Vous avez reçu les actes de naissance, pour la publication des bans, vous auriez pu me dire que la mariée était un homme !

- Mais Monsieur le Maire, je n'ai pas fait attention, pour moi, Camille, c'est un prénom féminin !

- Mais enfin Germaine ! Et Camille Saint-Saëns, et Camille Desmoulins, répondit le Maire, montrant qu'il avait de l'instruction.

Puis le Maire se radoucit et réfléchit. Finalement ce sera le premier mariage homosexuel dans la commune, il pouvait en tirer avantage. Ses opposants disaient de lui qu'il était trop vieux, trop ringard, il allait leur montrer qu'il était, au contraire, un Maire moderne, et ce sera bon pour lui, dans le cadre des prochaines sénatoriales.

- Germaine, dit-il, faites-moi penser à prévenir les journaux, et également la télévision régionale : France 3 Poitou-Charentes, et aussi France 3 Aquitaine. Il faut absolument les inciter à m'interviewer. J'ai un beau coup à jouer.

Parmi les invités, quelques uns firent part de leur mécontentement contre ce mariage qu'ils jugeaient contre nature. Habités aux défilés des « manifs pour tous », avec les curés en soutane et les extrémistes de tous bords, ils insultèrent le notaire et son « fiancé » et quittèrent la salle des fêtes tout en ayant ingurgité un grand nombre de petits fours et de verres de champagne.

Ceux-là allaient certainement quitter l'Office notarial. Mais le notaire s'en doutait. En compensation, il pensait pouvoir bénéficier de la clientèle de la communauté homosexuelle de la région.

Quant aux autres invités, le premier moment de surprise passé, ils se dirent que Maître Biacoulet était libre de se marier avec qui bon lui semble, puisque la loi le permet. C'est un bon notaire, dont ils n'ont jamais eu à se plaindre, et ils lui garderont leur confiance.

Les joueurs de carte, furent certainement ceux qui furent les plus étonnés. Ils croyaient bien connaître leur ami, ils le découvraient sous un jour nouveau. Le docteur dit qu'il s'en fichait. L'avocat pensait que ce mariage ne durerait pas et qu'il aurait le notaire pour client dans le cadre d'un futur divorce.

C'est le capitaine Redoux qui eut la réaction la plus négative, une réaction de militaire habitué à ce que les choses soient carrées, à ce qu'un homme se marie avec une femme et pas avec un autre homme. A la limite, le notaire aurait dû se marier avec la fille du capitaine, même si elle est laide et bête. Mais le capitaine Redoux avait vu tant de choses bizarres dans sa chienne de vie de militaire, qu'il ne lui tiendrait pas rigueur de ce mariage contre nature.

Maître Biacoulet, au contact de Camille, avait découvert sa vraie nature. Ce n'était pas une femme qu'il lui fallait, mais un autre homme. Non pas une âme sœur, mais plutôt une âme frère.

Et alors ? Où est le problème ?

Car l'essentiel, vous en conviendrez, c'est que Maître Biacoulet soit un notaire heureux.

# **Luc et Judith**

**Un procès équitable**

Lorsqu'il sortit du Palais de justice de Saintes, Luc éprouva une grande satisfaction. Le jury était en train de délibérer, mais il avait le sentiment que ce salaud, même s'il clamait son innocence, allait en prendre pour quinze ans, voire vingt ans, et ce serait mérité. L'avocat général avait eu des arguments forts qui, lui semblait-il, avaient déstabilisé la défense. Lui, Luc, lorsqu'il avait été appelé comme témoin, avait l'impression de s'en être bien tiré. Après tout, c'était lui la victime, indirectement, car c'était sa compagne, sa Judith, qui avait été assassinée.

Sur le perron il alluma une cigarette. Puis il descendit les marches et alla s'asseoir sur un banc, près du monument aux morts, en attendant le verdict. Le public sortait en même temps que lui. Beaucoup le reconnurent, mais personne ne l'aborda, respectant son intimité. Il était seul, ses parents, appelés également comme témoins, n'étaient pas restés.

- *Jh'avont de l'ouvrajhe*, avait dit le père, *asteur o faut allé au tail, jh'avont assez perdu de temps avec thièle affaire !*

Les journalistes du Journal télévisé de France 3 Poitou-Charentes attendaient eux aussi, en espérant que le verdict soit communiqué rapidement, pour en faire état au journal de 19 heures. Leur camion était garé en face du Gallia-Théâtre.

En cette soirée du mois de mai, le soleil commençait à décliner, mais il faisait encore chaud : une bonne après-midi de Saintonge, comme Luc les aimait. En tirant sur sa cigarette, il revit le fil de cette histoire affreuse. Comment en était-on arrivé là ? Cela n'aurait jamais dû se produire.

Tout commença il y a trois ans. Luc, un grand *drôle* de vingt-cinq ans, taillé comme un troisième ligne du Stade Rochelais, est fils unique. Il vit dans la ferme familiale, une belle *benasse* d'une centaine d'hectares du côté de Pérignac. Il a pris la succession de ses parents, maintenant la propriété est à lui. Mais ils sont toujours présents, surtout le père.

Ah le père ! Un personnage haut en couleur. Il s'appelle Abel. Il est connu dans la commune pour ses colères mémorables lorsque quelque chose ne lui convient pas, et il est craint pour ça. Lorsqu'il croise le Maire ou un conseiller, il faut qu'il râte, par principe, aussi les édiles évitent de se trouver sur son chemin, dans la mesure du possible.

- *Vous êtes teurtous des bon à reun, qu'ï dit. O va pâ pianghement dan la coummune, et o-l'êt de vout' faute bande de câlin !*

- *T'as qu'à te peursenté aux alections*, lui répondait-on, *et quant tu s'rât élu jh' verront beun si tu fais meûx que nous aûte !*

- Non, répondait-il. *Moué, jhe seûx pas in feignant !*

Quant à la mère, Myriam, c'est une petite bonne femme toute menue, mais qui ne s'en laisse pas conter. Elle est la seule à tenir tête à son mari, et le plus souvent c'est lui qui bat en retraite *en melounant cont' thiélé fumèle qui velant teurjhou avouère rason !* Mais il y a un profond respect entre Abel et celle qu'il appelle *sa malaisie*.

La ferme est constituée d'un nombre important de bâtiments, aussi Luc a-t-il choisi, à sa majorité, de s'installer dans une dépendance qu'il a fait aménager, pour être tranquille, loin des querelles et des récriminations. Les parents n'avaient pas trop compris sa démarche, surtout le père, mais ils avaient accepté bon gré mal gré. Après tout, il n'y a qu'une centaine de mètres d'écart entre les deux habitations, et Luc est bien content de déjeuner et dîner à la table familiale, car la cuisine de la mère c'est quelque chose ! En plus, il n'a aucun souci pour le nettoyage de son logement ou de son linge, c'est elle qui s'en occupe. Et quand, le soir, il sort avec des copains, « les vieux » ne s'en aperçoivent pas.

Cet arrangement fait râler Abel. « *Jh'avont in drôle qui nous bibe le sang, qu'ï dit !* ». Mais tout le monde y trouve son compte, d'autant plus que la propriété donne bien. On y fait des céréales mais surtout de la vigne. Et le cognac ne connaît pas la crise. « *O faut n'en peurfiter, dit Abel, quant les Chinois serant ouillé de bouère dau cougnat m'en doute qu'o-l' ira pas si beun !* ».

Deux ans auparavant Abel, qui avait atteint l'âge de la retraite, transmet la propriété à son fils, ce qui ne se fit pas sans des colères homériques, le notaire s'en souvient encore. « *O-l'êt ine escandale ! O-l'êt des târres qui v'nant de mes anciens, qui m'appartenant, et o faut payé peur les donner à mon drôle ? Bande de chéti et de câlin ! Si jh'avit mon fusille, jh' vous fout'rit daû piomb dan le thiu, jh' vous en répons !* ».

C'est donc Luc le patron, mais Abel continue à travailler, à donner des conseils, et à engueuler son drôle *quant o marche pas à soun idée*. Luc est habitué, il s'en accommode. Il n'est pas homme à contester les décisions du père et n'a pas la réputation d'être violent. Il est d'un naturel calme. Mais seul, il ne peut pas s'en sortir.

Quant à Abel, la terre, la ferme, le tracteur, c'est toute sa vie. Même si officiellement il est à la retraite, il ne peut pas décrocher. Et qu'un contrôleur de la Mutualité agricole se pointe pour vérifier qu'il ne travaille pas « au noir » ! « *Si i veut se froter à ma fourche oub' à mon dail, jhe l'attends !* ».

Tout était donc pour le mieux. Pas tout à fait cependant : Luc était en âge de se marier, et était toujours célibataire. Il avait fréquenté des filles, mais aucune ne lui convenait pour vivre constamment avec elle. Et le travail prime sur tout le reste. Même les fins de semaine, si le temps est favorable, c'est la vigne qui commande.

Ce sont les parents que cela perturbait. Surtout la mère : « *Jhe serai pâ teurjhou là, mon fi. O t' faut ine drôlesse peur t'ajhidé à la ferme et thi s'othyupe de toué* ». Elle avait bien une idée, elle pensait à Colette, une fille de l'âge de Luc. Colette est une petite brunette mignonne, un peu forte mais agréable à regarder : « *A donnera de biâs enfants à mon drôle* », disait-elle avec une petite larme à l'œil.

Abel, à qui elle en avait parlé, n'était pas opposé, d'autant que Colette était fille unique et que ses parents *aviant, zeux-tou, ine belle benasse*. Luc et Colette se connaissaient depuis l'école primaire. Ils s'aimaient bien, ils se retrouvaient souvent dans des réunions entre jeunes, mais cela n'allait pas plus loin, ils n'étaient pas amoureux.

Les choses en seraient restées là, mais un samedi de novembre, la pluie abondante ne permettant pas de travailler dans les vignes, Luc décida d'aller au cinéma à Cognac avec des copains. Après le film, la joyeuse bande se précipita au café du Commerce pour prendre un pot, c'était un rituel.

Et c'est là que tout commença. En principe, c'est une forte femme qui servait les clients. On l'appelait la Mère Petuchard, parce qu'*al avait teurjhou la lan-ye qu'allait son branle*. Mais ce jour-là c'est une jeune fille qu'ils ne connaissaient pas qui prit les commandes. *Ine jholie drôlesse*, bien « proportionnée », souriante, *agrâlante* comme aurait dit le père. Vêtue d'une jupe courte, les cheveux de toutes les couleurs, un petit tatouage sur l'avant-bras gauche, on ne pouvait pas ne pas la remarquer.

Les copains commencèrent à la draguer, mais Luc, lui, ne disait rien. Il semblait tétanisé, *ébaffé*, alors que d'habitude il n'était pas le dernier lorsqu'il s'agissait de faire le *jhaû*. A tel point que les autres s'en inquiétèrent. Tout simplement Luc était amoureux. Le coup de foudre. La fille s'appelait Judith, c'est elle, qu'il lui fallait, il le savait.

Il faut dire qu'elle commençait à s'intéresser à ce grand *fiandrin*, différent des autres, qui n'essayait pas de lui raconter des sottises.

En pensant à cette histoire, assis sur son banc devant le Palais de justice, Luc alluma une autre cigarette. Il avait commencé à fumer après la mort de Judith, et son aspect physique avait changé à ce moment-là : il était devenu plus gros. En tirant sur sa clope, il se dit que la vie est bizarre. Si en ce samedi de novembre, il y a trois ans, la pluie n'était pas tombée en abondance, il aurait filé dans sa vigne pour tailler ou « tirer les bois », et Judith serait encore vivante. Dans les bras d'un autre certainement, mais vivante.

Par la suite, Luc revint souvent, seul, au café du Commerce pour voir Judith. Il n'abandonnait pas pour autant le travail de la ferme, mais cette fille il l'avait dans la peau, il n'y pouvait rien. Elle n'était pas insensible. C'était *ine drôlesse* joyeuse, qui avait déjà une bonne expérience des garçons. Et quand elle souriait, il y avait cette petite fossette au coin des lèvres qui lui donnait tant de charme.

Elle était née à Jonzac d'un père facteur et d'une mère employée au service après-ventes d'une grande surface de la ville. Elle avait deux frères aînés qui avaient fait des études à Bordeaux, l'un était médecin et l'autre gestionnaire de patrimoine dans une banque à Paris. Elle était la petite dernière, ses parents l'avaient eue sur le tard et, contrairement aux deux garçons, ils avaient fait preuve de souplesse pour son éducation et lui avaient laissé beaucoup de liberté.

Elle avait commencé à travailler comme caissière dans la grande surface dans laquelle était employée sa mère, mais cela lui plaisait à moitié. Elle souhaitait s'émanciper de l'environnement parental.

Elle accepta donc avec empressement la proposition de son oncle, qui tenait le café du Commerce à Cognac, de remplacer la mère Petuchard qui partait à la retraite. Et depuis son arrivée, l'établissement avait vu son chiffre d'affaires croître grâce à la venue d'une clientèle rajeunie.

Judith était une fille tonique, en pleine santé, qui aimait la vie. Le dimanche, lorsque le café était fermé, elle sortait avec des amis qui, comme elle, aimaient la musique techno, qui fait beaucoup de bruit, et le rap. Elle ne loupait pas les festivals de « Free Music » de Montendre ni les « Francofolies » de La Rochelle.

Luc, au contraire, préférait les musiques plus calmes, comme le jazz manouche. Il avait tenté d'apprendre la guitare, mais avec ses mains calleuses et ses gros doigts il avait vite renoncé. S'il allait dans les boîtes de nuit, c'était uniquement pour trouver des filles qui accepteraient de passer un moment avec lui. Son meilleur copain, Gérard, avait tenté de lui expliquer que lui et Judith étaient tellement différents que ça ne pourrait jamais marcher entre eux.

- Cette fille, elle a des heures de vol, disait-il. Tu mérites mieux.

Mais Luc ne l'écoutait pas, il l'avait même accusé de vouloir lui prendre sa Judith, et les deux amis avaient failli se fâcher.

La mère commençait à se douter de quelque chose. Elle le connaissait, *son drôle*, elle voyait bien qu'il avait changé. Pendant les repas il n'avait pas autant d'appétit qu'avant, il rêvassait, il était ailleurs. Et maintenant, le soir, il ne dînait plus avec ses parents. Même Abel, qui n'était pourtant pas très réceptif à ces choses-là (*le monde disiant qu'il était fin coume dau pouél d'âne*), sentait que son fils n'était plus le même.

Luc sortait tous les soirs pour aller retrouver Judith. Ils dînaient ensemble, mais il faut dire que les repas qu'elle concoctait étaient à des années-lumière de ceux de la mère : pour prendre soin de sa ligne, elle privilégiait les graines de soja ou de blé germé, les salades sans huile, les viandes maigres, et les yaourts à 0%. Cela ne convenait pas trop à Luc, mais l'amour fait supporter bien des désagréments.

Puis ils passaient la nuit ensemble. Elle avait acquis une certaine expérience en amour, et avait appris à *thieû grand drôle* un peu maladroit des choses dont il ne soupçonnait même pas l'existence. Et le jour chacun reprenait son travail, elle au Café comme serveuse et lui à la ferme.

Cela faisait maintenant quatre mois que cette affaire durait. Luc n'aimait pas savoir que sa Judith était à la merci de clients qui se permettaient des plaisanteries qui étaient, il faut bien l'avouer, souvent de mauvais goût. Mais elle avait l'habitude d'entendre ce genre de réflexions et n'y prenait pas garde. Ce n'était jamais bien méchant. Elle s'amusait de voir que son compagnon devenait de plus en plus jaloux, elle en était même fière, pour elle c'était une preuve d'amour.

Une fois, cependant, une bagarre faillit éclater lorsqu'un *biton* se permit de « faire des compliments » à Judith alors que Luc était présent. Ce dernier attrapa l'imprudent par la chemise, et il fallut l'intervention des autres clients pour les séparer. Connaissant le caractère de Luc, cela surprit tout le monde.

Et un beau jour, Luc proposa à Judith de venir vivre chez lui, ce qui impliquait, évidemment, une rencontre avec les parents. Lorsqu'il annonça au père et à la mère que le dimanche suivant il viendrait déjeuner avec une fille, les questions fusèrent :

- *Vour é-tou que tu l'as trouvée ? A-l' ét la feuille à qui ? Voure ét-ou qu'a travaille ? A c'neut le travail de la ferme ?*

- Vous aurez la surprise, répondit Luc. Mais c'est elle que j'aime, et j'en veux pas une autre !

Alors les parents attendirent. Mais la mère était dans tous ses états. Jamais son drôle n'avait amené une fille à la maison. Dimanche prochain ce sera un évènement.

- *Espérons qu'a nous piaise, et sultout qu'a piaise à Abel*, pensait-elle.

Elle passa toute la semaine à *jhenser la piace*, à passer la *since* partout, et surtout à préparer le repas du dimanche. Elle avait prévu, en entrées, un plat de charcuterie, avec du grillon et des fines tranches de jambon provenant *daû goret (sauf vout' raspet)* qui avait été cuisiné à la fin de l'année précédente. Et comme elle pensait que cela ne suffirait pas, et qu'il fallait des légumes dans un repas, elle ajouterait des avocats bien mûrs assaisonnés d'une sauce vinaigrée et d'échalotes.

Comme plat principal, elle cuisinerait *ine daûbe de beu*, le régal de son drôle, préparée dans une joue de bœuf qu'elle avait commandée à son boucher. Elle avait le secret pour la réussir, en la faisant mijoter pendant longtemps sur la cuisinière, jusqu'à ce que les échalotes et les carottes tombent *en maillochon*, en ajoutant les doses exactes de vin rouge, de cognac et de sucre pour obtenir l'une des meilleures recettes de la cuisine saintongeaise.

Enfin, comme dessert, après le fromage et la salade, elle allait préparer des œufs au lait, un dessert léger, pensait-elle, qui aide à la digestion. Quant au père, après le café, il sortirait sa bouteille de vieux cognac, rien de tel pour finir un bon repas.

Myriam sortit de son *cabinet* une de ses plus belles nappes, et prit dans son buffet les assiettes en porcelaine avec les couverts en argent, et les verres en cristal.

Le père regardait ces préparatifs avec inquiétude, en *melounant qu'o-l' était pas la reine d'Angleterre que jh'allions r'cevoir, mais ine drôlesse que jhe c'neussons pas et que thieû grand chéti de drôle arait pu nous la peursenté pu tôt !*

- *Mais thièle drôlesse, répondait la mère, a-l' ét p'têt' bin ta future nore !*

Cette phrase de Myriam, ça l'avait perturbé. Sa future *nore*, sa future belle-fille ! Il n'y avait pas pensé, et *o-l' machait dans son calâ*. C'était nouveau pour lui. *l-l' étiant beneses tous les trois, sa bourjhoise, le drôle et li*, et maintenant une intruse allait perturber cet équilibre, avec peut-être, bientôt, des petits enfants, *des queunailles !*

Et si cette drôlesse voulait commander la maisonnée ? Elle serait bien capable de les foutre dehors, lui et Myriam ? *Et thieû grand sot de Luc que ferat-i ? Reun ! l la laissera faire !* Ah mais ça ne se passera pas comme ça, il est encore chez lui ici *fi d' garce !* Et Abel continuait à faire son cinéma dans sa tête en envisageant le pire. En réalité, il avait peur.

- *Vas-tu te calmer, vieux chéti, répondait la mère. Attends de la vouère, thièle drôlesse, avant de te biber le sang ! Et dimanche, tu m' feras le plaisir de prend' in bain, d' te raser et de mett' ton biâ costume, jh' te l'ai r'passé !*

Nous étions fin mars, et le printemps avait fait son apparition. Luc était inquiet. Il n'avait pas trop parlé de ses parents à Judith, mais connaissant le père, il commençait à angoisser : comment réagirait-il, en voyant cette fille tatouée aux cheveux colorés ? Enfin on verrait bien, maintenant c'était trop tard, il avait annoncé aux parents qu'il leur présenterait son amie, impossible de revenir en arrière.

Le dimanche matin, Luc alla chercher Judith chez elle, à Cognac, dans son petit studio. Elle ne conduisait pas, elle avait un scooter, mais il préféra l'amener chez ses parents dans sa voiture, ça ferait plus « classe ». Et avant de partir, ils auraient peut-être le temps de faire l'amour.

De son côté Myriam avait mis sa plus belle robe, d'un bleu pimpant, mais elle avait conservé son *devanteau*, pour ne pas la salir en faisant la cuisine. La daube continuait à mijoter sur la cuisinière, et une bonne odeur enveloppait la maison. Le dessert était au frais, ainsi qu'une bouteille de pineau pour l'apéritif. Elle vérifia une dernière fois l'agencement des couverts sur la table, et la place qu'elle réservait à chacun.

Quant au père, rasé de frais, il avait mis en maugréant son « costume de fête », sauf la cravate qu'il n'avait pas réussi à nouer, malgré tous ses efforts. De rage, il l'avait mise à la poubelle. Il avait les jambes qui *feurmijhiant*, et il fallait qu'il bouge pour éviter de penser à cette étrangère que son fils allait lui présenter. Il avait commencé à *virouner* dans la maison, mais Myriam lui avait fait comprendre qu'elle ne voulait pas l'avoir sur le dos pendant qu'elle préparait le repas. Alors il était parti sous le *balet*, en prétextant de contrôler le bon fonctionnement du tracteur. Puis il était allé vérifier la fermeture du portail de la basse-cour. Il avait besoin de s'occuper.

- *Va pas beurdassé ton costume* lui avait dit Myriam, *si jhamai tu t'ensalit, jh' laverai pas tes mouraines !*

Sur le coup de midi, la voiture arriva avec les deux amoureux. Les parents se tenaient sur le pas de la porte, curieux de voir cette fille dont Luc leur avait parlé. Lorsque Judith descendit de la voiture, avec ses

vêtements colorés, sa jupe au-dessus des genoux, ses cheveux rouges et ses ongles vernis, ce fut la stupéfaction.

- *Qu'é-t-ou thieû drigail ? OI é thieû que tu nous ameunes ?* dit Abel. *Voure é-t-ou que t'as trouvé thièle créature ?*

Ça commençait bien !

Judith, qui n'était pas habituée à ce genre de réflexions, fut dans un premier temps estomaquée. Puis, comme elle n'était pas décidée à se laisser faire, elle reprit ses marques et répondit :

- Je suis comme je suis, grand-père, et si ça ne vous plaît pas, il faudra vous y faire !

- Papa, ajouta Luc, calme-toi. Je l'aime, et au moins elle va amener un brin de fantaisie dans la ferme.

La mère ne disait rien. Ce n'était certes pas la fille qu'elle espérait pour son *drôle*, mais elle attendait de mieux la connaître pour se forger une opinion. Elle pensait cependant que les ennuis arriveraient rapidement si Judith venait vivre avec Luc, car elle connaissait l'intransigeance d'Abel. Est-ce qu'elle pourrait s'intégrer et participer aux travaux de la ferme ? Ce n'était pas certain : elle était plus une fille de la ville que de la campagne, pensait-elle. Quelle idée avait eu son fils de la choisir, elle, alors qu'il y en avait d'autres, comme Colette, qui auraient fait l'affaire ?

Mais c'était comme ça, Luc était amoureux, et pour Myriam c'était l'essentiel, elle voulait que son *drôle* soit heureux.

Quant à Abel, peu habitué à ce qu'on le contredise, il en resta *bade-bet*, mais se promit de prendre sa revanche et de traiter *thièle catin* comme elle le méritait. Tant pis si cela déplaisait à son fils.

Puis tout le monde entra et se mit à table. Mais il faut reconnaître que l'ambiance fut tendue pendant tout le repas. Cela débuta par l'apéritif :

- Non, pas de pineau pour moi, dit Judith, auriez-vous un coca ou du jus d'orange ?

Pour Abel, c'était presque une injure. Un pineau de vingt-cinq ans, fabriqué à la propriété, jaune comme un louis d'or, aurait dit Goulebenéze, impensable qu'on ne puisse pas l'aimer. Décidément, cette fille n'avait aucun goût.

Quant à la charcuterie, Judith fit un effort et la goûta par politesse et par respect pour la mère, qui ne l'avait pas rejetée d'emblée, contrairement à Abel.

- *O faut vous servi, dit la mère, o-l'ét naturel, o vint de nouît' goret !*

- Je sais bien répondit-elle, mais je tiens à conserver ma ligne, et la charcuterie ce n'est pas très bon pour ma santé, je ne veux pas grossir ».

En entendant ces propos, Abel, qui était en train de boire, faillit s'étouffer.

- *O-l'ét tout de minme point in mourçâ de graton et ine darne de jhambon thi pouvant faire daû maû !*

L'avocat n'eut pas plus de succès : elle ne voulait pas en manger à cause de l'huile.

- *É-t-ou qu'o t' fait zire ?* dit Abel.

- Non beau-papa, répondit-elle en souriant, mais les matières grasses ne me conviennent pas.

Beau-papa ! Il faillit à nouveau s'étrangler. Elle l'avait appelé beau-papa ! Et en plus elle se foutait de lui ! Il n'en pouvait plus. Quant à Myriam, elle était désolée de voir que Judith touchait à peine aux plats. Et pourtant elle commençait à avoir de l'affection pour cette *drôlesse* qui semblait avoir le caractère bien trempé et ne se laissait pas marcher sur les pieds.

Luc était mal à l'aise. Il n'aurait jamais dû amener Judith, il aurait dû se douter que le repas ne se déroulerait pas dans de bonnes conditions. Il le regrettait. Mais comment faire autrement, s'il voulait qu'elle vienne vivre avec lui ?

Judith goûta la *daûbe de beu*, la trouva délicieuse, mais n'en mangea que quelques bouchées, car c'était un plat en sauce. Quant aux œufs au lait, elle demanda à Myriam si elle n'aurait pas plutôt un yaourt.

Le repas se déroulait dans un silence pesant. Personne n'osait parler. Pour tenter de dégeler l'atmosphère, Myriam demanda à Judith si elle aimerait travailler à la ferme.

- Non, répondit-elle, je vais continuer au café du Commerce. Travailler dans les champs, c'est pas mon truc !

- *O m'étoune point, dit Abel, jh' m'en serit douté !*

Après le repas, Luc emmena son amie chez lui pour lui montrer son logement. C'était assez grand pour que deux personnes puissent y vivre : deux chambres, une salle à manger, une cuisine équipée, même s'il s'en servait rarement. C'était plus agréable que le petit studio de Cognac.

- Je veux bien venir vivre avec toi, dit-elle, mais il faut que tes parents m'acceptent comme je suis, surtout ton père, autrement je pars !

- Je ne peux pas vivre sans toi, répondit Luc, viens, on va chercher tes affaires et ce soir on se fera un repas tous les deux seuls.

C'est ainsi que Judith emménagea à la ferme. Tous les matins elle partait à Cognac en scooter, et rentrait le soir, souvent tard.

- J'ai déjà dîné, disait-elle.

Luc allait donc chercher son repas chez les parents. Le soir, ils regardaient la télévision, mais, fatigué par sa journée dans les vignes, il s'endormait très vite, au grand désappointement de sa compagne.

Judith commençait à s'ennuyer. Les fins de semaine, alors qu'elle aurait aimé sortir, Luc était souvent obligé de travailler, pour profiter de la clémence de la météo. Il sentait bien qu'il n'était pas à la hauteur, qu'il ne pouvait pas satisfaire les désirs de Judith, et son caractère en était affecté. Il se permettait même de répondre vertement à son père lorsque ce dernier lui faisait des remarques.

- *Tu devrais t' séparer de thièle chrétienne*, disait le père, *a-l'ara ta piâ !*

- Ce ne sont pas tes affaires, répondait-il. Je ne veux plus t'entendre. Et si ça ne te plaît pas, tu n'as qu'à rentrer à la maison, je serai beaucoup mieux tout seul.

La mère essayait de calmer le jeu, elle allait voir Judith de temps en temps, pour parler. Mais parler de quoi ? Les deux femmes vivaient dans des mondes différents et n'avaient pas les mêmes centres d'intérêt. La discussion tournait court, et Myriam en était malheureuse.

Quant à Abel, il voyait bien que la situation se dégradait au sein de la famille, mais il en rejetait la responsabilité sur *la catin*. Il ne lui venait pas à l'esprit que, par son caractère difficile, il accentuait la mauvaise ambiance à la ferme.

On arrivait au mois de juillet, le temps de la chaleur et des moissons. Un jour, arriva au village de Virlet, entre Pérignac et Montils, un grand gars qui venait de Hollande. Il s'appelait Jacob. C'était un rouquin d'une quarantaine d'années, pas dénué de charme avec son accent particulier. Il était peintre, et avait reçu une commande d'un grand hôtel de luxe qui venait de se construire à La Rochelle, près du port des Minimes : peindre cinquante aquarelles différentes pour orner les murs des couloirs de cet hôtel. Il était tombé amoureux de la Saintonge, et s'était installé, par hasard, à Virlet pour chercher l'inspiration dans les paysages qu'il trouvait superbes.

Il se promenait dans tout le pays, depuis la côte atlantique (Royan, Mornac, La Rochelle...) jusqu'à la Charente limousine, du côté de Confolens. Il aimait rencontrer les habitants, pour leur parler de ses voyages à travers le monde et surtout de sa peinture.

- L'aquarelle, disait-il, est un art très difficile car il n'y a pas de rémission : si on se trompe, on ne peut pas rectifier. Il faut tout recommencer.

Et il ajoutait :

- Je n'aime pas les tableaux trop bien léchés, dans lesquels on voit chaque pierre et chaque tuile d'une maison. C'est de la technique, mais ce n'est pas de l'art. Ma peinture à moi est faite d'inspiration, à grosses touches, avec un pinceau bien mouillé. C'est l'harmonie entre les couleurs qui compte.

Il amenait certaines de ses œuvres pour les montrer. Il avait du talent. Il était très fier, notamment, d'une toile réalisée à Saintes : il s'était assis à côté de la statue de Bernard Palissy, sous la pluie, et avait peint les passants traversant le pont sur la Charente, avec leurs parapluies de toutes les couleurs, sous un ciel d'orage.

Il avait encore beaucoup de travail. Et un jour, il se pointa chez Abel et Myriam, car il voulait peindre leur alambic, dont on lui avait vanté la beauté. Abel n'aimait pas trop les étrangers : *i v'nant nous manghé nout' air*, disait-il. Mais il accepta de recevoir ce grand gaillard qui avait du bagout et qui appréciait le pineau : il en acheta d'ailleurs une caisse pour sa consommation et celle de ses amis, et promit de venir s'approvisionner à nouveau lorsqu'il serait à sec.

Jacob s'installa dans le chai avec son attirail. Judith tirait son ennui, à la maison, alors que Luc était dans les champs. Elle était curieuse de faire la connaissance de cet étranger qui venait rompre la routine de la vie quotidienne à la ferme. Elle entra dans le chai et ils firent connaissance. Jacob lui raconta les histoires qu'il avait vécues au cours de ses voyages. Tout en peignant, il lui parla des pays qu'il avait traversés, des hommes et surtout des femmes qu'il avait rencontrés. Elle était sous le charme, elle qui n'avait jamais voyagé au-delà de Bordeaux. De son côté, elle lui raconta sa vie monotone, son travail au café du Commerce, elle lui raconta son ennui.

Jacob promet d'aller lui rendre visite. Il avait prévu de venir à Cognac, réaliser une aquarelle sur les rues de la ville ancienne, près des entrepôts aux toits noircis. Après son travail, il irait prendre un verre au café du Commerce, c'était promis.

Entre Judith et Luc, le grand amour du début de leur relation n'était plus de mise. Lorsqu'ils étaient ensemble, ils n'avaient plus de conversation. Luc pensait que, finalement, son copain Gérard avait raison quand il lui avait dit qu'ils étaient trop différents pour être *benézes*. Mais il était trop fier pour l'admettre.

Quant à Judith, elle songeait à cet étranger qui avait tant de choses intéressantes à raconter. Il était venu deux ou trois fois pour prendre l'apéritif et même dîner. C'était un intarissable bavard, et elle l'aurait écouté jusqu'au bout de la nuit. Cela agaçait Luc, qui était plutôt du genre « taiseux » : la comparaison n'était pas à son avantage.

Un jour de septembre, Jacob entra au Café du commerce pour prendre un verre. Judith sauta de joie en le voyant. Comme il y avait peu de clients, elle s'assit en face de lui pour discuter, sous l'œil discret du Tonton qui était au bar en préparant son loto. Il vint de plus en plus souvent. Et Judith rentrait de plus en plus tard. Parfois elle ne rentrait pas, prétextant un surcroît de travail au café : elle dormirait chez son oncle disait-elle.

Luc n'avait pas trop le temps de s'inquiéter de la situation, car il était préoccupé par la préparation des vendanges. Abel et Myriam ne disaient rien, pour ne pas envenimer la situation et ne pas s'attirer la colère de leur *drôle*, mais ils étaient tristes de voir qu'il était malheureux.

Pour Jacob, Judith n'était qu'une aventure parmi d'autres. Il avait été très clair avec elle sur ce point : « Un jour, quand j'aurai terminé ma commande, je partirai et tu m'oublieras ». Mais ce n'est pas ce qu'elle voulait entendre. Elle s'était attachée à ce grand rouquin et rêvait de refaire sa vie avec lui. « Je partirai avec toi, lui disait-elle. Je veux vivre avec toi ».

Jacob était un peu inquiet de cette situation. Il aurait préféré qu'elle réagisse comme lui. Elle était amoureuse, lui ne l'était pas. Il prenait du bon temps, comme il l'avait toujours fait, elle souhaitait une relation durable.

- Bah ! se disait-il, j'ai encore une quinzaine de tableaux à réaliser, on verra plus tard, quand tout sera terminé je larguerai les amarres et elle se consolera.

Mais elle devenait de plus en plus collante, et il commençait à se lasser de cette fille.

Nous étions en décembre et le froid avait pénétré la région. « Je vais à La Rochelle présenter mon travail, et je partirai avant Noël, avait dit Jacob ».

A la ferme, les travaux dans les champs et les vignes étaient en sommeil et Luc était souvent à la maison. Il tournait en rond, seul, et se posait des questions : « Que fait-elle ? Avec qui est-elle ? ». Il sentait qu'il ne l'aimait plus, mais malgré cela il était jaloux. Il ne supportait pas qu'elle puisse le tromper, c'est son honneur ou plutôt son amour-propre qui en prenait un coup.

Il eut l'idée de fouiller dans les affaires de Judith, et trouva un journal. Un journal de midinette dans lequel elle racontait ses aventures. Luc se doutait qu'elle couchait avec Jacob, mais sans en avoir la certitude. En lisant la prose de Judith il n'eut plus aucun doute. En tournant les pages, il découvrit les pensées de Judith sur lui, sur ses parents, et son amour profond pour Jacob.

« Pendant que Jacob dormait, écrivait-elle, j'ai découpé une petite mèche de ses cheveux, pour penser à lui ». Et la mèche était là, calée entre deux pages. En feuilletant le journal, il devint de plus en plus rouge de colère. Il tomba sur une phrase : « Il m'a donné son briquet, je le garde en souvenir ». Et il trouva le briquet, avec les initiales J C. « Le J c'est Jacob, mais le C ? Je ne connais même pas son nom, pensait-il ». Plus loin encore elle avait écrit : « Il va bientôt partir. Je partirai avec lui, même s'il ne le veut pas ».

Luc mit dans sa poche la mèche de cheveu et le briquet, referma le journal et réfléchit. Cette situation ne pouvait plus durer. Il attendit qu'elle rentre pour avoir une explication avec elle. Elle veut partir ? Et bien qu'elle parte ! Bon vent ! C'était, pensait-il, la décision la meilleure. Mais il avait mal, et il en voulait terriblement à cet étranger qui avait ensorcelé Judith. Il hésitait à prendre son fusil pour lui régler son compte. Mais sa colère était tombée. Il n'était pas idiot, c'est lui qui en paierait les conséquences, il irait en prison pour longtemps. Et les parents ? Et la ferme ?

Dehors il faisait de plus en plus froid et la neige commençait à tomber lorsque Judith arriva. Elle s'aperçut que l'attitude de Luc avait changé.

- Je sais d'où tu viens, lui dit-il. Ne me mens pas.

- Oui, c'est vrai, j'étais avec Jacob, il va partir dans deux semaines et je vais le rejoindre. Je vais vivre avec lui.

- Très bien, répondit-il. Fais ta valise et va le retrouver.

Judith fut surprise de la réaction de Luc. Elle s'attendait à des cris et de la colère. Elle monta rassembler ses affaires. Lorsqu'elle fut prête à partir, il lui dit :

- Tu ne vas pas partir seule avec ce temps. Je t'accompagne jusqu'à Virlet avec le break. On va mettre le scooter derrière.

Elle n'était pas habituée à tant de sollicitude de la part de Luc, mais elle accepta, il faisait si froid dehors.

- Allons-y, dit-elle. Je n'ai pas le temps de faire mes adieux à tes parents, tu les feras pour moi. De toutes façons, ton père ne m'a jamais aimée.

Ils partirent dans la nuit. La neige tombait de plus en plus drue et l'horizon était bouché. La voiture démarra pour le dernier voyage de Judith.

Lorsqu'il revint, Luc fila directement chez ses parents.

- Judith n'est pas là, et j'ai faim, dit-il.

La mère ajouta une assiette, et ils dînèrent tous les trois en silence.

- Si tu veux dormir ici, dit-elle, le lit est prêt dans la chambre d'amis, je vais allumer le radiateur. *T'aras pu qu'à te saqué dans les bâlins !*

C'est le lendemain, dans la matinée, que les gendarmes se pointèrent à la ferme. Abel ne les aimait pas beaucoup, depuis qu'ils lui avaient collé une amende parce qu'il avait été surpris à rouler à 51 kilomètres à l'heure dans les rues de Pérignac, mais il ne dit rien car il avait un mauvais pressentiment. Luc et Myriam étaient aussi inquiets que lui.

- C'est bien ici qu'habite une jeune fille prénommée Judith ? dit celui qui paraissait être le chef.

- Oui, répondit Luc. Que lui est-il arrivé ?

- Elle a eu un accident.

- C'est grave, questionna la mère ?

- Oui, répondit le gendarme. J'ai le regret de vous annoncer qu'elle est décédée. Le corps est à l'hôpital de Saintes. Nous avons prévenu les parents, à Jonzac, ils viennent par le train à cause du verglas sur la route. Si vous voulez bien, ajouta-t-il en s'adressant à Luc, nous vous emmenons pour reconnaître le corps, et nous avons quelques questions à vous poser.

- Des questions, répondit Luc ? Pour quelles raisons ?

- Parce qu'il y a des éléments troublants sur cet accident, dit le gendarme. Nous en discuterons ensemble.

- *Jhe vins avec mon drôle*, dit Abel. *Jhe veux pas le laisser tout seul avec vous aûte.*

Les deux hommes partirent à l'hôpital de Saintes avec les gendarmes. Quand il fallut reconnaître le corps, ils n'en menaient pas large. Même le père, qui avait tant dénigré Judith, ne dit rien. Il était aussi blanc que le *linceu* qui recouvrait la morte. Quant à Luc, il faillit se trouver mal. Il leur tardait de quitter cet endroit.

Quand ils se retrouvèrent à la gendarmerie, il leur fallut répondre à quelques questions.

- Pourquoi sommes-nous là ? dit Luc. Qu'est-il arrivé à Judith ? Elle a eu un accident ? Elle a dérapé sur le verglas ?

- Pas si simple, répondit le capitaine de gendarmerie. Elle a été retrouvée ce matin par un homme qui promenait son chien et qui nous a alertés. C'est son anorak rouge qui a attiré son attention, car le corps était recouvert par la neige. Elle a une blessure à la tête.

- Donc, elle a bien dérapé sur le verglas, répondit Luc.

- Peut-être. Avait-elle l'habitude de mettre son casque, quand elle était sur son scooter ?

- Toujours, dit Luc. Elle était très stricte sur les problèmes de sécurité, depuis que son père avait eu un accident alors qu'il n'avait pas attaché sa ceinture. Il s'en était sorti sans trop de mal, mais elle avait eu très peur car elle était à l'arrière dans la voiture.

- Ce qui nous intrigue, dit le gendarme, c'est que le casque a été retrouvé à une dizaine de mètres du corps, et qu'il était intact, comme neuf. En outre, le scooter n'a subi aucun choc. C'est étonnant, ne trouvez-vous pas ?

- Je ne sais pas, répondit Luc. Et vous, comment expliquez-vous ça ?
  - Justement nous n'avons, pour le moment, aucune explication. Et nous n'avons aucune empreinte de pneus à cause de la neige.
  - Oui, fit Abel qui jusque là n'avait rien dit. *Oi a néjjhé tote la neût.*
  - Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?
  - *Jh' m'en souvins pas*, répondit Abel. *Jhe nous entendions point trop, tous deux.*
  - Moi je l'ai vue hier soir vers huit heures, dit Luc. Elle avait décidé de partir, car elle ne se plaisait plus avec moi et ma famille. Et je l'ai laissée s'en aller.
  - Pour aller où ?
  - Rejoindre quelqu'un.
  - Qui ?
  - Elle avait décidé de refaire sa vie avec un artiste-peintre de passage.
  - Et vous l'avez laissée partir ?
  - Oui, on ne s'aimait plus.
  - Cet artiste-peintre, vous le connaissez ?
  - Oui dit Abel. *Il a v'nu cheû nous peur peindre nout' alambic. Vous parlez d'ine belle affaire !*
  - Et je sais qu'il voyait Judith de temps en temps à Cognac, ajouta Luc.
  - Pouvez-vous me le décrire physiquement, dit le gendarme ?
  - Oui, c'est un grand Hollandais à cheveux roux. Il s'appelle Jacob et vit à Virlet.
  - Des cheveux roux ? Vous êtes certain ?
  - Oui, répondit Luc. Pourquoi cette question ?
  - Parce que nous avons trouvé près du corps un briquet portant les initiales « JC ». Et dans la main de la morte, il y avait quelques cheveux roux arrachés comme s'il y avait eu lutte. Nous allons interroger ce Jacob, mais je pense que le Parquet de Saintes va saisir la section de recherche de Poitiers pour continuer l'enquête.
  - Bien, Messieurs je vous remercie, ajouta le capitaine de gendarmerie, vous allez signer le procès-verbal et nous allons vous raccompagner chez vous, mais bien entendu les enquêteurs auront certainement d'autres questions à vous poser.
- De retour à la maison, Abel regardait son fils d'une façon bizarre, comme s'il pensait qu'il n'avait pas tout dit à la gendarmerie. Mais il ne lui fit aucune remarque. Par contre il fallut expliquer à Myriam ce qui était arrivé. La pauvre était effondrée. Cette petite, si jeune, si pleine de vie. Elle ne méritait pas ça. Et maintenant, qu'allait-il se passer ?
- Le lendemain, Sud-Ouest s'était déjà emparé de l'affaire et en avait fait sa première page régionale, en se contentant de décrire l'accident et de préciser qu'une enquête était en cours. Puis, dans l'après-midi, ce sont les reporters de la chaîne régionale de France 3 qui se présentèrent à la ferme. Ils voulaient interroger la famille, mais Abel, dans une colère noire, les mit à la porte.
- *Jh' veux pas vous vouère cheû nous, bande de chéti. Othiopez-vous don de thieû thi se passe à Poitiers, et venez pas nous emmârder.*
- Ne voulant pas repartir bredouilles, les gens de Poitiers interrogèrent de proches voisins, qui n'étaient au courant de rien, mais qui étaient ravis de « passer à la télé ». Et le soir, sur le petit écran, on vit les fameux voisins raconter qu'ils n'avaient rien vu, mais qu'ils connaissaient bien Luc et sa famille, « des gens honnêtes vous savez », et qu'ils avaient croisé une ou deux fois Judith, « une jeune fille très bien, mon bon Monsieur, et que c'était un grand malheur ce qui lui était arrivé, qui aurait pu s'en douter ! ».
- Seul le correspondant de presse de Sud-Ouest, dont le père avait fait le service militaire avec Abel, put converser avec le vieux bougon. Et devant un verre de pineau, Abel raconta une partie de ce qu'il savait, c'est-à-dire pas grand-chose. Mais il fallait bien alimenter la chronique du journal. Luc, lui, restait cloîtré dans son logement et ne voulait voir personne.
- Pendant ce temps, les enquêteurs interrogèrent Jacob. Le grand Hollandais fut tout surpris de se retrouver au milieu de cette affaire.
- Judith, ce n'était pour moi qu'une aventure sans lendemain, dit-il. J'en ai connu d'autres, et je n'ai jamais eu de problèmes.
  - Et là, que s'est-il passé ?
  - J'avais terminé mon contrat, j'allais rentrer dans mon pays, mais elle voulait venir avec moi.

- Et vous, vous ne vouliez pas d'elle.
- Oui, je lui avais déjà expliqué que j'allais partir seul, mais elle insistait pour venir avec moi. Elle était comme un pot de colle.
- Et c'est pour ça que vous l'avez tuée ?
- Non ! Je ne l'ai pas tuée. Je ne l'ai pas vue depuis deux jours au moins.
- Alors comment pouvez-vous expliquer la présence de votre briquet à côté de son corps ? Et les cheveux roux dans sa main ?
- Je ne sais pas ! Je suis innocent.

Luc et sa famille reçurent également à plusieurs reprises la visite des policiers. Devant les récriminations d'Abel, ils répliquèrent que s'ils venaient fouiller la ferme, c'était surtout pour suivre la procédure. Ils inspectèrent les tracteurs et les voitures. Mais les traces qu'ils trouvèrent étaient surtout celles d'Abel, de Myriam et de Luc, et quelques unes de Judith.

- Si l'on avait trouvé une de vos voitures nettoyée de fond en comble, dit un des enquêteurs, on aurait pu se poser des questions. Mais nous n'avons trouvé rien de suspect. Notre intervention a permis de vous mettre hors de cause.

Jacob fut placé en garde à vue, et un échantillon de cheveux fut envoyé au laboratoire pour analyse. Quelques jours après, les résultats confirmèrent qu'ils lui appartenaient bien. Et c'est ainsi que Jacob fut condamné et se retrouva, en cette journée printanière du mois de mai, devant la Cour d'assises de Saintes.

Luc alluma une autre cigarette et attendit. Le souvenir de toute cette histoire l'avait déprimé. Pour lui, il le savait, plus rien ne serait comme avant. Il avait des palpitations, des angoisses : était-ce cela, le remords ?

Le jury ayant délibéré, Jacob fut condamné à quinze ans de prison.

Finalement, se dit Luc, ce fut un procès équitable ...

# **Joseph et Marie**

**Un couple improbable**

## Joseph

Joseph est un garçon de vingt-quatre ans. Il est né à Jarnac, fils unique de parents viticulteurs, mais il n'a pas voulu reprendre l'exploitation familiale. Après le bac, il a choisi une maîtrise de droit, puis Science Po à Bordeaux. Une fois les diplômes obtenus, il a été recruté par une banque, dans laquelle il a suivi une formation pendant deux ans, au Siège central et dans plusieurs agences, à Paris.

Il vient d'être muté à Saint-Jean d'Angély, avec pour mission le développement de la clientèle de particuliers. Les parents, voyant que le fiston réussissait bien dans sa vie, ont vendu la ferme et se sont installés dans l'île de Ré, où ils passent une retraite heureuse.

De temps en temps, le week-end, Joseph leur rend visite.

- Tu fais une fugue en Ré ? dit le père en le voyant arriver.

Et le fils répond :

- Fugue en Ré ... mais pas par bac !

Ces répliques un peu déjantées entre le père et le fils existent depuis longtemps. C'est un jeu, à qui trouvera une remarque farfelue à laquelle l'autre répondra du tac au tac. Au grand désappointement de la mère, que ces calembours éculés ne font pas rire.

Car bien entendu le bac a disparu depuis belle lurette. C'est peut-être pour cette raison qu'on ne parle pas de l'île de Ré, mais de Ré : je vais à Ré, je suis en Ré. Snobisme de bagnassouts ?

Joseph est un grand bonhomme, un peu maigre, qui ressemble à un pantin désarticulé. Les jambes et les bras n'ont pas toujours une bonne coordination, ce qui lui cause de nombreux désagréments. Il porte des petites lunettes rondes, qui lui donnent un air ahuri. Son seul charme tient à sa chevelure bouclée et à une petite fossette qui apparaît lorsqu'il sourit.

En fait, il est d'une maladresse incurable, mais il n'y peut rien. Il existe en lui un don particulier pour provoquer, certains jours, des catastrophes.

Dès son arrivée à l'agence de Saint-Jean d'Angély, les ampoules des spots du plafond ont grillé les unes après les autres, à tel point que l'on dut appeler un spécialiste pour vérifier l'installation électrique, sans trouver d'anomalies.

- C'est de ma faute, dit Joseph. C'est comme ça, je n'y peux rien. Certains jours il n'y a aucun problème, mais parfois, malgré moi, il se passe des choses étonnantes. Je préfère vous prévenir. C'est ennuyeux, surtout pour l'entourage, mais moi je me suis adapté, je fais avec ...

Et il ajouta :

- Laissez-moi faire, j'ai l'habitude, je vais changer les ampoules.

Il monta sur une chaise sans s'apercevoir qu'elle avait des roulettes, oublia de couper le courant, et prit le jus en vissant l'ampoule neuve, ce qui le fit sursauter et perdre l'équilibre. Il se retrouva assis sur la chaise qui se mit à rouler, entraînant au passage une secrétaire qui était malencontreusement sur son chemin et qui fut propulsée sur ses genoux sans l'avoir voulu. Elle poussa de hauts cris, surprise de se retrouver dans une telle position. Le personnel et les clients étaient médusés devant cette chaise qui continuait son chemin avec les deux personnages l'un sur l'autre.

Attiré par le bruit, le Directeur sortit de son bureau.

- Pourquoi ma secrétaire est-elle sur vos genoux ? C'est comme ça qu'on vous a appris à traiter le personnel, à Paris ?

- Ce n'est pas de ma faute, Monsieur, dit Joseph. Je suis maladroit, je n'y peux rien.

- Alors ne touchez plus à rien !

Il ne manqua pas de présenter ses excuses à la secrétaire. Et tout le monde se mit à rire devant cette situation saugrenue.

Avec la photocopieuse, c'est un autre problème. Joseph a beau respecter les consignes, appuyer sur les bons boutons, rien ne marche comme il le voudrait. Les feuilles giclent dans tous les sens, l'appareil se bloque. La première fois, on fit venir un réparateur, qui ne comprit pas comment un tel incident put se produire.

- Vous m'avez fait venir pour rien, regardez, la machine fonctionne parfaitement !

Ce qui était vrai. Il n'y a qu'à Joseph qu'elle refuse d'obéir. « Objets inanimés, avez-vous donc une âme ? » écrivait ce bon Lamartine. On peut se le demander.

Avec la machine à café, la catastrophe fut évitée de justesse. Joseph s'approcha prudemment pour se servir une tasse, et voulut en offrir une à une jeune stagiaire qui approchait. Au début tout se passa bien. Le café coula doucement dans le verre en plastique. Mais lorsque la jeune fille s'approcha pour saisir le récipient, la machine l'éjecta brutalement et le liquide brûlant fut projeté sur sa robe.

A l'agence, Joseph est considéré comme un phénomène auquel on s'est finalement habitué. Il est devenu une curiosité. Compte tenu de ses déboires, il lui est interdit de s'approcher de la photocopieuse et de la machine à café, et de toucher à l'électricité. On lui apporte son café, quand il le demande, on lui prépare ses photocopies, quand il en a besoin, et on a acheté un stock d'ampoules.

Si l'on bichonne ainsi Joseph, c'est parce qu'il a une qualité professionnelle énorme. Dès qu'il est question de finance, de crédit ou de placement, la maladresse disparaît au profit d'une grande compétence. Lorsqu'un client est en face de lui, il sait l'écouter, poser les bonnes questions, le mettre en confiance, et lui proposer les produits correspondant à ses besoins. Il y passe beaucoup de temps, dans la journée, et le soir il reste après la fermeture pour mettre à jour ses dossiers.

Le fait que cet escogriffe maladroit ait une organisation irréprochable dans son travail, c'est peut-être ce qui surprend le plus ses collègues de l'agence. Ils le prennent pour un extraterrestre, mais ils l'apprécient car il est d'une grande gentillesse.

Joseph a une très bonne mémoire des noms et des visages, et lorsqu'il rencontre un de ses clients ou une de ses clientes, dans les rues de Saint-Jean, il s'arrête pour prendre de ses nouvelles et pour discuter.

- N'hésitez pas à m'appeler et à venir me voir dit-il.

Par son savoir-faire, il établit avec sa clientèle une relation de confiance et de fidélité. Il commence à se faire une solide réputation, et son portefeuille de clients gonfle, ce qui accroît les profits de l'agence. Il est donc normal qu'on lui pardonne des maladroites sur lesquelles, d'ailleurs, il n'a aucune prise.

Il a trouvé un petit appartement situé rue des Bancs, dans la ville ancienne, chez une dame âgée, veuve, à laquelle il a su donner confiance. Il occupe le premier étage, alors que la dame, qui a des difficultés pour se déplacer, demeure au rez-de-chaussée. Chacun y trouve son compte. La propriétaire parce qu'elle sait qu'il y a une présence amie dans la maison, et Joseph parce qu'il est souvent invité à prendre le thé et parfois à dîner. Le soir, lorsqu'il a fini son travail à la banque, il n'oublie pas de frapper à sa porte pour demander si tout va bien. Et la dame, qui possède une fortune personnelle non négligeable, est devenue une de ses clientes.

Il faut dire que le caractère exceptionnel du jeune homme intrigue la propriétaire, et les discussions portent surtout sur les capacités de Joseph à réaliser des bévues malgré lui.

- Je porte un grand intérêt aux phénomènes paranormaux, lui dit-elle. J'ai moi-même, autrefois, participé à quelques séances ayant pour but de prendre contact avec les âmes mortes en faisant tourner les tables. Sans résultat, je n'ai pas le don. Mais il faut reconnaître que ce qui vous arrive dépasse l'entendement. Vous m'avez déjà cassé deux tasses en porcelaine simplement en les regardant, sans les toucher. C'est extraordinaire.

- J'en suis désolé, Madame. Je suis disposé à vous les rembourser.

- Non, ce n'est pas nécessaire. Mais j'aimerais en savoir plus. Il y a longtemps que vous êtes confronté à ces problèmes ?

- Depuis que je suis né. À l'école, déjà, cela m'arrivait tout le temps, et les enfants hésitaient à jouer avec moi. Comme j'étais plutôt fluet, et d'un naturel pacifique, il y en a un qui m'a fichu une raclée, et le lendemain il a eu les oreillons, ce qui a conduit à désinfecter l'école. J'ignore s'il y eut relation de cause à effet, mais cela a conduit les autres élèves à me respecter, par crainte. Les ampoules qui claquent, les coupures de courant, les fenêtres qui s'ouvrent toutes seules, tous ces phénomènes n'avaient lieu que dans la salle de cours dans laquelle je me trouvais. Et pas dans les autres. Ce n'était pas de ma faute. Mais si un camarade m'importunait, il me suffisait de lui dire que mes pouvoirs surnaturels pourraient lui

causer des tourments. À onze ans, on croit à ces choses-là.

- Y a-t-il d'autres signes qui vous perturbent ?

- Oui, répond Joseph, il y a un évènement dont je n'ai jamais parlé, car il me met mal à l'aise. Dans certains endroits, je sens une chaleur intense, qui prend naissance dans la plante des pieds et remonte dans tout le corps, jusqu'à la tête. Il y a quelques temps je visitais l'église de Fenioux.

- Oui dit la vieille dame, je la connais, c'est une magnifique petite église saintongeaise avec un portail à cinq voussures encadré de colonnades. Il règne à cet endroit un sentiment de bien-être et de calme.

- C'est cela. Mais au milieu de l'église, vers l'autel, j'ai senti tout à coup une chaleur extraordinaire et insupportable. J'ai dû me déplacer pour retrouver une température normale. J'ai voulu m'approcher à nouveau de cet endroit, et la chaleur est revenue. Apparemment j'étais le seul à présenter ce trouble. Il y avait d'autres visiteurs, mais ils ne ressentaient aucun désagrément.

- Vous savez, les églises étaient pour la plupart construites sur des lieux de culte antérieurs, datant de la Préhistoire, ou du monde gaulois. Et le lieu d'édification n'est pas fortuit. Nos anciens possédaient une science que l'on a perdue. Cet endroit dans l'église, dont vous parlez, c'est certainement un point de rencontre entre un rayon venu du Cosmos et des rivières souterraines. Seules certaines personnes sont touchées par ce phénomène. Vous avez un don. C'est une chance, moi je ne l'ai pas.

- Peut-être avez-vous raison, mais cela m'inquiète. J'ai l'impression de ne pas être comme les autres.

- Rassurez-vous, c'est plutôt une qualité, répond la vieille dame. Surtout quand on voit comment sont la plupart des autres !

Ces discussions, Joseph les aime bien car elles le rassurent. Et il a besoin d'être rassuré, car ces dons paranormaux le perturbent et le rendent timide vis-à-vis des gens qui l'entourent.

C'est notamment avec les filles qu'il a des problèmes. Au début, elles sont attirées par ce grand escogriffe souriant, car elles se rendent compte qu'il est différent des garçons qu'elles ont l'habitude de côtoyer. Ses maladresses les amusent. Mais lorsqu'elles l'ont « pratiqué » pendant quelques jours, elles se lassent de ses bévues continuelles, qui souvent conduisent à des moqueries pas toujours gentilles de leurs amis.

Joseph s'est fait une raison. D'un naturel optimiste, il se dit qu'un jour il rencontrera celle qui acceptera de vivre avec lui.

## Marie

Marie est une jolie brune de vingt ans. Elle est la petite dernière d'une fratrie de trois. Ses frères aînés sont des jumeaux de vingt-cinq ans, Jean et Jacques. Son père, Pierre, tient un garage à La Vergne, une commune voisine de Saint-Jean d'Angély.

Marie a des origines espagnoles. Son grand-père, Juan, membre du Parti communiste espagnol, a combattu dans le camp des Républicains contre Franco, et a fui son pays à la fin de la guerre civile, pour ne pas être capturé et exécuté. Il s'est retrouvé, par hasard, à Saint-Jean d'Angély en 1940 et fut embauché comme mécanicien dans un garage, dont il devint par la suite propriétaire. Au début de la guerre, il fut l'un des premiers à prendre les armes pour intégrer un groupe de résistants.

C'est au cours de ces années de maquis qu'il fit la connaissance de Madeleine, une jeune saintongeaise que le groupe utilisait pour transporter des documents confidentiels. A la fin de la guerre, ils se marièrent. Juan avait adhéré au Parti communiste local, convaincu que les théories du camarade Staline étaient les meilleures et les seules susceptibles d'aboutir au bonheur du peuple.

Madeleine n'était pas de cet avis. Fille unique, élevée dans une famille bien pensante qui ne comprenait pas comment elle avait pu tomber amoureuse d'un mécréant qui reniait l'existence de Dieu, elle continuait à fréquenter l'église, le dimanche matin, à l'heure de la messe.

Juan et Madeleine s'aimaient d'un véritable amour, qui était plus fort que ces différences de culture. Chacun respectait les opinions de l'autre, et les discussions ne débouchaient jamais sur des fâcheries sérieuses. D'ailleurs, pour le mariage, Juan accepta une célébration religieuse, ce qui adoucit le caractère des beaux-parents qui se dirent que tout n'était pas perdu. Et plusieurs membres de la cellule communiste, invités par Juan, entrèrent dans l'église pour assister à la cérémonie, au grand étonnement du curé de la paroisse.

Le 5 mars 1953, le jour de la mort de Staline, le couple donna naissance à un garçon. Juan était fou de joie, mais en même temps d'une grande tristesse en raison de la disparition du « petit père des peuples ». Il proposa qu'on appelle l'enfant « Joseph », en l'honneur du disparu. Madeleine refusa énergiquement.

- Hors de question, dit-elle. Je voudrais qu'on l'appelle Pierre.

- Pierre ? Comme le Tsar Pierre le Grand ?

- Non : Pierre, comme Saint Pierre, le disciple de Jésus. Or si tu réfléchis, certains membres de ton Parti ne sont pas loin de penser que Jésus avait des idées qui se rapprochaient du Communisme ! Ça devrait te plaire, et en plus c'est un joli prénom.

Juan n'était pas disposé à lutter. Va pour Pierre. Mais, se dit-il, je me réserve le droit de lui inculquer certaines de mes idées.

Et Pierre vécut son enfance avec une « double nationalité » : catholique et communiste. Il fut baptisé, fit sa première communion et fut même embauché par le curé comme enfant de chœur. Et lorsqu'il fut plus grand, son père l'emmena aux réunions du Parti et lui parla des grands noms du Communisme.

A la mort de Juan, c'est Pierre qui reprit le garage. A trente ans, il était toujours célibataire. Mais le destin veillait. Une jeune fille qui faisait du tourisme dans la région, tomba en panne de voiture juste devant chez lui. Elle venait de Rochefort.

- Ma voiture ne veut pas démarrer, dit-elle. Pouvez-vous me dire quel est le problème ?

Elle était jolie. Pierre abandonna le travail en cours et fit un diagnostic de la panne.

- Il y a une pièce à changer, mais je ne l'aurai que demain, il faut que je la commande à La Rochelle. Demain après-midi votre voiture sera prête.

- C'est ennuyeux, répondit-elle. J'allais chez des parents à Saintes. Que vais-je faire ? Il faut que j'aille à la gare. Je ne sais pas s'il y a un train prochainement.

Pierre était ému devant la mine désappointée de la jeune fille.

- Écoutez, Mademoiselle. Saintes n'est qu'à quinze kilomètres, je vais vous conduire. Mon ouvrier va continuer le travail au garage.

- Vous êtes formidable, vous me sauvez la vie. Bien entendu, je vous rembourserai.

- Il n'en est pas question. Je vous propose un marché. Demain soir, je ramène votre voiture à Saintes, une fois qu'elle sera réparée. Et pour me remercier, vous accepterez mon invitation à dîner.

Elle regarda ce grand garagiste en bleu de travail, les mains couvertes de cambouis. Elle trouvait qu'il allait vite en besogne. Néanmoins elle le trouvait sympathique.

- D'accord, répondit-elle. Je m'appelle Anne.

- Et moi Pierre. Donc marché conclu. Je vais me changer et nous partons. J'aurai besoin de votre numéro de portable, pour le cas où il y aurait un problème à la voiture.

Six mois après cette rencontre, ils se marièrent. Et deux ans plus tard, naissaient les jumeaux. Pierre tenta d'imposer les prénoms. Il voulait Yvan et Igor : des prénoms russes, disait-il. Anne, avec l'appui de sa belle-mère, imposa Jean et Jacques, et il s'inclina. Que faire d'autre, devant deux femmes déterminées ?

Quatre ans après l'arrivée des garçons, Anne donna naissance à une petite fille qui fut baptisée Marie. Un changement total. Autant les *drôles* (des vrais jumeaux qui se ressemblaient comme deux gouttes d'eau) étaient turbulents, bagarreurs, autant Marie était douce et facile à vivre.

Il faut dire également que les deux garçons jouaient, vis-à-vis de la petite sœur, un rôle protecteur : quiconque s'approchait un peu trop près de Marie risquait de se retrouver avec un œil poché. C'était rassurant pour la jeune fille, mais décourageant pour les garçons de son entourage, qui n'osaient pas l'aborder par peur des représailles.

Pierre tenta d'inculquer ses principes politiques à ses fils, mais sans beaucoup de succès.

- Les Communistes, lui répondaient-ils, c'est comme les dinosaures, une espèce appelée à disparaître.

S'ils acceptaient de coller des affiches, au moment des élections, c'est parce que cela pouvait déboucher sur des bagarres.

- Voilà les deux affreux, tirons-nous en vitesse, disaient les adversaires.

Mais un soir ils tombèrent sur une équipe d'extrême droite plus nombreuse, et revinrent à la maison avec les vêtements couverts de colle, au grand désespoir d'Anne, de Madeleine et de Marie.

- Cela aurait pu être pire, dit Pierre. Ils auraient pu se retrouver avec des plumes ajoutées à la colle !

- Toi tu es toujours prêt à les défendre, répondit Anne. Mais regarde dans quel état ils reviennent ! Allez vous laver, bande de *chétis* !

Pour tenter de canaliser leur instinct bagarreur, Pierre les inscrivit dans un club de rugby local, qui accueillait avec plaisir ces deux gaillards d'un mètre quatre-vingt dix et cent vingt kilos. Après deux entraînements, et une formation rugbystique sommaire, le premier match arriva. On les bombardait deuxièmes lignes, en leur disant simplement : il faut pousser en mêlée et empêcher les adversaires de passer.

Au cours de la rencontre, Jean eut, sans le vouloir, le ballon dans les mains et le conserva car il ne savait ce qu'il fallait en faire. Un adversaire le plaqua et le projeta à terre. Croyant à une agression, son frère vint à la rescousse et donna une manchette au plaqueur. Il en découla une bagarre générale, mais l'arbitre ne put pas en faire un compte-rendu, car en s'approchant pour tenter de séparer les deux équipes, il reçut un coup de poing anonyme qui ne lui était pas destiné, et perdit connaissance.

On leur demanda de ne plus revenir au club. Ils abandonnèrent le rugby, et se consacrèrent à leur « job » : l'un travaille à l'atelier de réparation et d'entretien du garage Citroën, et l'autre dans une agence de contrôle technique, dans la même zone commerciale à Saint-Jean d'Angély.

Il y a une grande complicité entre les deux frères. Ils profitent de leur ressemblance pour se refiler les filles qu'ils fréquentent, et donnent des notes aux donzelles en fonction de leurs prestations. Sans se douter que certaines d'entre elles ne sont pas dupes et donnent, elles aussi, des notes à chacun des jumeaux. Cette façon de faire fait hurler leur sœur, qui leur reproche leurs manigances.

Marie fut éduquée dans cette ambiance familiale un peu tumultueuse dans laquelle chacun respecte l'autre tout en défendant ses propres idées, même s'il faut pour cela, aux dires des jumeaux, user d'arguments frappants. Elle a appris à se défendre. Et pourtant elle mesure à peine un mètre soixante. Lorsqu'elle se tient entre ses deux frères, elle paraît minuscule.

Contrairement aux frangins, qui n'appréciaient pas l'école, elle a obtenu son baccalauréat avec une mention « bien », et s'est inscrite à la faculté de lettres de Poitiers. Elle a l'ambition de faire de l'enseignement, soit comme professeur de français soit comme professeur des écoles. Elle vient de réussir son examen de troisième année haut la main. Les parents, surtout Pierre, sont fiers de leur fille. Quant aux jumeaux, même s'ils chambrent leur petite sœur, qu'ils traitent en riant « d'intello gauchiste », ils sont ravis de ses succès à la fac.

Gauchiste, Marie ne l'est pas. Mais « de gauche », oui : c'est le résultat de l'éducation parentale. Pierre aurait bien aimé qu'elle adhère aux idées du Parti Communiste, mais elle n'a jamais voulu. Les discussions entre le père et la fille sont nombreuses sur le sujet, et il faut avouer qu'elle a toujours le dernier mot. Pierre doit se rendre à l'évidence lorsqu'elle lui dit :

- Que reste-t-il comme pays communistes dans le monde ? La Chine et la Corée du Nord. Et tu crois que ce sont des exemples à suivre ?

Marie est « de gauche » parce qu'elle estime que cette notion véhicule des valeurs humanistes. Par contre elle est déçue par la politique pratiquée par les hommes au pouvoir, qu'ils soient de gauche, de droite ou du centre.

- Il y a un trop grand mélange des genres, dit-elle. On ne voit pas la différence entre la politique et le spectacle. Et la frontière entre la gauche traditionnelle et la droite démocratique est actuellement d'une grande porosité.

Avec son père, Marie partage une aversion pour la bêtise humaine.

- Je ne comprends pas, dit Pierre, ces imbéciles d'islamistes radicaux qui se font sauter au milieu de la foule. Qu'est-ce qu'ils croient ? Qu'ils vont gagner le Paradis où les attendent des vierges qui vont leur servir de récompense ?

Et les jumeaux d'ajouter, dans leur langage sans nuances :

- Et s'ils arrivent en plusieurs morceaux, dit Jean, comment vont-ils les satisfaire ces vierges ? Surtout si leur biroute n'a pas été retrouvée quand on a rassemblé leurs restes !

Et Jacques ajoute en riant aux éclats :

- Si on leur faisait croire qu'au lieu des vierges ce sont des camionneurs biélorusses qui les attendent, peut-être y aurait-il moins de volontaires pour se faire sauter !

- Certainement répond Jean, mais il y en aurait quand même quelques uns pour vouloir tenter l'expérience.

- Je ne dirais pas les choses comme ça, répond Marie, mais sur le fond je suis d'accord avec vous. On ne peut pas accepter que des fous tuent des gens parce qu'ils ne pensent pas comme eux.

Depuis le début du mois de juillet, Marie est embauchée, en intérim, comme caissière dans un supermarché de la zone de l'Aumônerie, à Saint-Jean d'Angély. Elle va travailler tous les matins en scooter, et revient dans le cocon familial le soir. Certes, ce n'est pas un métier qui correspond à sa formation universitaire, mais elle aime être au contact des clients, tous différents les uns des autres. Et ce travail lui procure une rémunération dont elle a besoin comme argent de poche.

Marie eut plusieurs flirts, à Poitiers, loin de la surveillance de ses frères. Mais rien de très sérieux.

Elle se dit qu'un jour, certainement, elle trouvera le garçon qui lui conviendra.

## La rencontre

Lundi, est jour de fermeture des banques à Saint-Jean d'Angély. Joseph en profite pour faire ses courses, et celles de sa propriétaire. En général, lorsqu'il lui amène ses provisions, elle fait la cuisine et ils déjeunent ensemble.

Donc, ce matin-là, Joseph prend sa voiture pour aller au supermarché situé dans la Zac de l'Aumônerie.

- Allez, ma petite voiture, démarre s'il te plait, marmonne-t-il avant de mettre le contact.

C'est une phrase qu'il n'oublie pas de prononcer lorsqu'il monte dans son véhicule. C'est une tradition, ou plutôt une supplication, depuis qu'il est devenu propriétaire de sa Citroën Picasso, il y a six mois.

Le jour où il prit livraison de sa voiture, le technicien du garage lui en montra le fonctionnement et la fit démarrer facilement. Mais lorsque Joseph prit place à son tour sur le siège conducteur et appuya sur le bouton de démarrage, rien ne se passa, cette foutue bagnole ne voulut rien savoir.

Le technicien prit place à nouveau, et réussit à démarrer sans problème. Mais avec Joseph, c'était impossible. On fit appel à d'autres mécaniciens, et même au responsable de la concession, et tous se rendirent à l'évidence, c'est avec Joseph que la voiture était réticente.

- Je n'y comprends rien, Monsieur, dit le responsable. Si vous voulez, on va vous trouver un autre véhicule.

- Non, j'ai une idée, répondit Joseph, laissez-moi faire.

Il prit place à nouveau, et avant d'appuyer sur le bouton il dit :

- Allez, ma petite voiture, démarre s'il te plait.

Et la voiture démarra, au grand étonnement des personnes présentes, qui n'avaient jamais vu une telle affaire.

- Elle a besoin de beaucoup d'attention, ajouta Joseph. Il faut lui parler gentiment.

C'est depuis ce jour-là qu'à chaque fois qu'il prend sa voiture Joseph lance sa phrase magique. Lorsqu'il est seul cela ne pose pas de problème, mais lorsqu'il a quelqu'un avec lui, il doit en expliquer la raison, pour ne pas passer pour un fou. Ce qui ne contribue pas à rassurer son passager ou sa passagère. Un conducteur qui demande à sa voiture de bien vouloir démarrer, c'est quand même inquiétant, même s'il le fait poliment. Et pour draguer une fille, ce n'est pas l'idéal !

Donc, ce lundi matin, après avoir écouté la demande polie de Joseph, la voiture accepte de démarrer et de le conduire au supermarché. C'était une conduite automatique, sans ce levier de vitesse imbécile qui lui avait fait rater trois fois le permis de conduire parce qu'il confondait la première avec la troisième ou la seconde avec la marche arrière.

Après avoir garé son véhicule sur le parking, il prend un caddie et, sa liste à la main, commence à entreposer ses provisions.

Et c'est à la caisse où se tient Marie qu'il fait la queue. Le destin vous joue de ces tours, parfois ! Lorsqu'il voit la jeune caissière, il ressent une décharge électrique qui le fait stopper net. Il ne peut plus avancer, ses jambes refusent de lui obéir. Est-ce cela qu'on appelle le coup de foudre ?

- Monsieur, pressez-vous, s'il vous plait, dit Marie.
- Allez, avancez, crient les clients qui font la queue derrière lui.

Joseph réussit à reprendre ses esprits, et commence à déballer ses achats sur le tapis roulant. C'est à ce moment que tout bascule dans un désordre hallucinant. Le paquet de riz s'éventre sans prévenir, la bouteille d'huile se renverse sans aucune raison et le liquide se mélange aux grains éparpillés, et la bouteille de bain moussant, qui veut apporter sa contribution au désastre, se déverse à son tour.

Joseph est rouge de confusion, sachant qu'il n'y peut rien, Marie est tétanisée en se demandant pourquoi une telle catastrophe se produit à sa caisse, les clients sont médusés et regardent Joseph d'un air hostile. Heureusement un responsable calme le jeu et fait venir une femme de ménage pour nettoyer les dégâts. Il demande aux clients de changer de caisse, et propose à Joseph l'échange des produits abîmés.

Mais Joseph ne veut pas changer de caisse.

- Mademoiselle, pardonnez-moi pour le trouble occasionné, dit-il à Marie. Je vais chercher de nouveaux produits en remplacement de ceux qui sont détériorés et je reviens vers vous.

- A condition, répond Marie, qui commence à paniquer, à condition que tout se passe correctement, comme avec les clients normaux.

- Je vous le promets, je suis calmé. Mais il faut que vous sachiez que tout ce qui est arrivé ne dépend pas de moi. J'aimerais vous expliquer. Puis-je vous parler, après votre travail ? Je vous dois au moins ça !

Marie est troublée par ce garçon dont l'attitude est étrange. Mais après un temps d'hésitation elle répond :

- D'accord. Je termine à 19 heures.

Elle se demande pour quelle raison elle a accepté le rendez-vous. Ce n'est pas dans ses habitudes. Elle se rassure en se disant que c'est de la curiosité : elle voudrait bien comprendre pourquoi deux bouteilles et un paquet de riz appartenant à un même client ont causé un tel désordre à sa caisse. En principe les emballages sont solides et les bouteilles sont fermées. Alors pourquoi est-ce arrivé ?

- Ce garçon est bizarre, se dit-elle. J'ai accepté de le voir et pourtant il n'est même pas beau. Mais je ne peux pas refuser d'entendre ses explications, c'est la moindre des politesses.

Après avoir réglé ses courses cette fois sans problème, et rappelé à Marie le rendez-vous du soir, Joseph se rend à sa voiture. Mais il oublie que le parking est en pente. Le chariot, qu'il a délaissé pour ouvrir le coffre de son véhicule, a des idées de liberté et se précipite sur celui de la cliente de la voiture voisine qui se déplace à son tour. Par un jeu de dominos, chacun commence à décharger un caddie qui n'est pas le sien, et c'est au bout d'une demi-heure de recherches et de négociations que les clients réussissent à retrouver ce qui leur appartient.

Après avoir demandé poliment à sa voiture de démarrer, Joseph revient chez lui. En chemin, il ne peut s'empêcher de penser aux événements qui viennent de se produire. Il n'en revient pas d'avoir eu le courage de proposer à cette fille de la revoir le soir.

- Et elle a accepté, se dit-il. Je croyais bien qu'elle aurait refusé, après ce que je lui ai fait subir. J'espère que les responsables du supermarché ne vont pas la pénaliser. Elle a un charme fou cette fille ! Mais que doit-elle penser de moi ?

En arrivant chez sa propriétaire Joseph, tout émoussillé, raconte à la vieille dame sa rencontre mouvementée avec la jeune caissière du supermarché.

- C'est formidable, dit-elle. Vous voyez, ce que vous considérez comme un handicap peut devenir un avantage. Vous savez qui elle est, cette demoiselle ?

- Non, et je ne sais même pas son prénom. Mais ce soir nous allons vraiment faire connaissance.

Et à 19 heures, Joseph se rend sur le parking du supermarché, un peu angoissé. Viendra-t-elle ? Ne va-t-elle pas lui poser un lapin ? Mais non. La jeune fille apparaît, fait un grand signe de la main, et rejoint Joseph.

- Je m'appelle Marie, dit-elle.

- Et moi Joseph.

- C'est pas vrai ! Comme au temps de Jésus ? Un vrai hasard !

- Oui. Moi je n'aime pas trop mon prénom, mais mes parents me l'ont donné et je suis condamné à le porter toute ma vie.

- Moi je ne le déteste pas, dit Marie. Bon, que fait-on maintenant ? On va faire un tour en ville ? Mais vous me ramenez ensuite, car j'ai mon scooter qui m'attend pour rentrer chez moi.

Les deux jeunes gens montent dans la voiture de Joseph. Bien entendu, avant de démarrer, comme d'habitude, il sort sa formule magique.

- C'est obligatoire, que vous disiez ça ?

- Oui, sinon elle refuse de partir.

- Décidemment je ne suis pas au bout de mes surprises avec vous. Tout à l'heure, vous l'avez fait exprès, d'éventrer votre paquet de riz et d'ouvrir les bouteilles à ma caisse ? C'est votre façon de draguer les filles ?

- Non, ne croyez pas ça, répond Joseph, je ne l'ai pas fait exprès.

Et, tout en conduisant, il lui raconte les problèmes récurrents auxquels il est régulièrement confronté.

- Ce ne doit pas être facile, de vivre avec ça, dit Marie.

- Avec le temps, je me suis adapté. Mais c'est vrai que la vie en société est compliquée, surtout que souvent cela m'arrive sans que je m'y attende.

- C'est ce qui s'est passé tout à l'heure dans le magasin ? Ça s'est passé malgré vous ?

- Pas vraiment, répond Joseph en rougissant. C'est ... C'est quand je vous ai vue ... Je ne sais pas ce qui est arrivé. J'espère que vous me pardonneriez.

Ils se garent sur la place du marché et se dirigent, à pied, vers la place du Pilori. En chemin ils croisent un groupe de jeunes et l'un d'eux s'adresse à Marie :

- Eh, la meuf, tu viens avec nous ?

Joseph, outré, commence à avancer vers lui, mais Marie, qui n'a pas l'habitude de se laisser démonter, lui répond :

- Tu t'es vu ? Tu ressembles plus à un mulet de l'asinerie de Dampierre qu'à un cheval de course !

- Laisse tomber, dit un jeune de la troupe, je connais ses frères, deux affreux auxquels il vaut mieux ne pas se frotter.

- Vous avez vu, dit Joseph, je leur ai fait peur !

- Merci Joseph, je compte vraiment sur vous pour me défendre répond Marie avec un petit sourire.

Après avoir passé un moment à la terrasse d'un café de la place du Piloris, et fait connaissance en se racontant leur vie, et en échangeant leur numéro de portable, Joseph reconduit la jeune fille sur le parking du supermarché pour qu'elle reparte chez elle. Elle lui promet de lui rendre visite à la banque le mercredi après-midi, qui est son jour de repos.

Joseph n'en revient pas. Elle accepte de le revoir, il n'y croyait pas. Il est dans une espèce d'euphorie, dans un autre monde. Sa vie vient de basculer.

Le mercredi après-midi vers 16 heures, Marie se présente à l'agence bancaire.

- Je voudrais voir Joseph, dit-elle.

Aussitôt deux ampoules claquent et les ordinateurs deviennent fous et se dérèglent.

- Joseph, qu'avez-vous encore fait, dit le directeur en sortant de son bureau.

- C'est de ma faute, Monsieur, répond Marie. Mais je ne croyais pas qu'une telle chose était possible.

- Ah Mademoiselle vous n'êtes pas au bout de vos surprises avec ce phénomène. Ici nous commençons juste à nous habituer. Mais je dois dire que c'est assez déroutant. Allez, sortez tous les deux. Joseph vous ne revenez que demain matin.

Dès que Marie et Joseph sont sortis, les ordinateurs redeviennent sages.

- Mes frères m'ont déposé en ville et j'ai fait quelques courses, dit Marie. Il est sympa, votre patron, de vous avoir accordé la fin de la journée.

- Oui, il y a une bonne ambiance dans l'agence, ils savent que je ne suis pas vraiment responsable de tous ces tracas.

Après une promenade dans la vieille ville, Joseph ramène Marie chez elle.

- Venez, je vais vous présenter à ma famille. Mes parents se doutent de quelque chose, je ne peux rien leur cacher. Quant à mes frères, ils n'arrêtent pas de me chambrer !

Et tout le monde fit la connaissance du petit ami de Marie.

- Mais je vous reconnais, dit Jean. Je travaille chez Citroën. C'est vous qui avez acheté une voiture qui ne veut pas démarrer ! On en parle encore à la concession.

Et Joseph explique que la voiture fonctionne très bien, à condition de savoir lui parler. Bien entendu tout le monde a voulu se rendre compte du phénomène, surtout Pierre qui, comme garagiste chevronné n'avait jamais vu une affaire de même.

La conclusion de mon histoire est que Joseph, par sa gentillesse, sut se faire adopter par la famille de Marie. Il fut invité régulièrement, et ses parents vinrent spécialement de l'île de Ré pour faire connaissance.

L'année suivante, le mariage fut célébré. Les jumeaux étaient ravis, on leur avait réservé, comme cavalières, deux cousines ma foi *bin agrâlantes*. Mais le plus fier, le plus heureux, ce fut Pierre, le communiste, le mécréant. Au bras de sa fille, à l'entrée de l'église, pour la conduire au marié, on vit quelques larmes de bonheur couler sur ses joues.

Et lorsque le curé maria les deux jeunes gens et leur permit de s'embrasser, les cloches de l'église se mirent à sonner, sans raison.

# **Marc et Jésus**

**Un polar saintongeais**

- Jésus, passe-moi la bouteille, dit Marc.

Et Jésus obéit. Il donne à son ami la bonbonne en plastique de vin rouge, à moitié pleine (ou à moitié vide), achetée l'après-midi à la grande surface qui se trouve de l'autre côté de la rue. Les deux hommes sont assis sur un banc du Jardin public de Saintes. Il est vingt et une heure environ, mais la nuit n'est pas encore totalement tombée, en ce mois de juillet.

Jésus ne s'appelle pas réellement Jésus. Quelqu'un lui a donné ce surnom, un jour, parce qu'il lui a trouvé une ressemblance avec les représentations du Christ que l'on trouve habituellement dans les églises : des cheveux longs, mais sales, une barbe brune, mal taillée. Il faut reconnaître que la ressemblance avec le fils de Dieu s'arrête là. Car pour le reste, il est vêtu d'un pantalon rapiécé, tenu à la taille par une corde, d'un tricot de peau qui, à l'origine, devait être blanc, et d'une veste trouvée dans une poubelle. Il se nomme en réalité Jean, comme l'apôtre : Jésus, Jean, c'est un peu la même histoire !

Il était autrefois un professeur renommé de la Faculté de lettres de Poitiers, où il enseignait la littérature française. Sa femme travaillait dans un cabinet d'avocats d'affaires, et le couple avait deux enfants. Bref, un ménage moderne, heureux, sans problèmes d'argent, et une vie paisible.

Mais un jour, autour de la quarantaine, il tomba amoureux d'une de ses élèves. Disons plutôt que c'est la donzelle qui lui mit la main dessus. Aguicheuse, mignonne, elle allait le voir après les conférences pour lui poser des questions sur des aspects du cours qu'elle n'avait, soi-disant, pas compris. Elle était intelligente, et s'était aperçu que ce professeur réputé ne pourrait pas lui résister longtemps. Elle savait y faire, il se laissa faire, et ils le firent.

Elle sut profiter de la situation, et réussit ses examens facilement. Après cela, elle plaqua le bonhomme qui ne s'en remit pas. Et comme elle s'était vantée de sa conquête à ses meilleures amies, le bouche à oreille fit le reste. Le scandale éclata et le professeur dut démissionner.

C'est à ce moment-là qu'il quitta université, femme et enfants et qu'il devint clochard. Il y avait dix ans de cela, et il s'était installé à Saintes, en exerçant le métier de SDF. Dix ans qu'il n'avait pas revu ses enfants, et qu'il ne voulait pas les rencontrer, peut-être parce qu'il avait honte de sa situation. Sa femme avait demandé le divorce, qu'elle obtint facilement. Il était tenu de verser une pension alimentaire qu'il ne pouvait pas payer. Il faut reconnaître que son ex-épouse ne l'ennuyait pas pour cela. Elle savait qu'il était devenu une épave sans le sou, et comme elle avait un salaire qui lui permettait d'avoir une bonne qualité de vie, elle s'en contentait. Elle avait d'ailleurs entrepris assez rapidement une relation intime avec un autre homme, en espérant qu'elle soit plus solide que la précédente.

Pour vivre, Jésus mendie, et de temps en temps il rend quelques menus services de jardinage, ce qui lui permet d'acheter à manger et surtout à boire. Parfois, l'après-midi, lorsqu'il n'est pas trop imbibé d'alcool, il se rend à la Médiathèque François Mitterrand pour lire les journaux et consulter les livres nouvellement édités. Il n'a pas totalement perdu le contact avec son ancien métier. On le met dans un coin un peu à l'écart, pour qu'il ne gêne pas les autres lecteurs, et il peut consulter ce qu'il veut.

Le dimanche matin, lorsqu'il est à peu près à jeun, il fait la quête devant la cathédrale Saint-Pierre, à la sortie de la messe, et récolte quelques pièces. Mais le plus souvent, après la messe de onze heures, il est déjà saoul. Il se plante alors devant le portail en criant :

- Dieu est mort ! Vous ne le saviez-pas ? En vérité je vous le dis, Dieu est mort ! D'ailleurs il n'a jamais existé !

Ce langage est consternant, vous en conviendrez, et comporte une contradiction flagrante ! On aurait pu lui rétorquer que si Dieu n'existe pas il ne peut pas être mort. On aurait pu également lui faire remarquer que lorsqu'on s'appelle Jésus il est mal venu de parler ainsi de Dieu le père.

Mais au lieu de cela, les bien-pensants préviennent la maréchaussée. Les policiers municipaux arrivent et embarquent Jésus qui leur crie :

- Mort aux vaches !

Les pandores ne s'en offusquent pas. Ils connaissent le bonhomme, et savent que lorsque les vapeurs d'alcool seront évaporées, au bout de quelques heures, il s'excusera de son comportement. Alors ils le relâcheront, car Jésus n'est pas un méchant homme : des paroles, mais jamais d'actes violents.

Voilà la vie de Jésus.

Pour Marc – un nom d'apôtre - c'est différent. Né à Chaniers dans une famille de paysans aisés, il suivit des études secondaires à Saintes et trouva du travail dans le journal local. Il a un certain talent d'écriture, et ses reportages sur les événements de la région sont très appréciés. Il aime le contact avec les gens, les reportages sur les événements locaux, et le suivi des procès d'assises au Palais de Justice de Saintes, car c'est pour lui une source inépuisable d'inspiration, surtout lorsqu'il a suivi de près l'enquête de police.

Par contre il déteste assister aux séances du Conseil municipal, qu'il trouve souvent ennuyeuses, et considère comme une contrainte le fait d'en faire un compte rendu pour le journal. Il faut pourtant reconnaître que les relations entre la Municipalité et son opposition sentent parfois la poudre.

Il est propriétaire d'une petite maison dans la ruelle de l'Hospice, un peu au-dessus de la librairie du Croît vif, pas très loin du Centre ville.

Un jour, en préparant un article sur un hold-up qui s'était déroulé la veille dans une agence bancaire du Cours National, il fit la connaissance d'une jeune chargée de clientèle, Angèle. Comme il a beaucoup d'humour, il sut la faire rire et la séduire, et elle accepta de s'installer avec lui dans le logement de la ruelle de l'Hospice.

Au début, la vie du couple se déroula sous forme de lune de miel. Ils étaient amoureux, il ne pouvait pas se passer d'elle. A midi, souvent ils déjeunaient ensemble dans une brasserie proche de leur lieu de travail, et le soir ils se retrouvaient tous les deux, heureux, à discuter de projets d'avenir.

Mais le métier de journaliste comporte des contraintes. Compte tenu des compressions de personnel au journal, Marc eut des responsabilités plus importantes, et son travail lui laissa peu de temps à consacrer à la vie familiale. Il rentrait de plus en plus souvent tard le soir, et les fins de semaine étaient consacrées aux reportages sportifs. Sa compagne se sentit seule et délaissée, et le lui fit savoir. Marc ne tint pas compte de ses plaintes. Il trouvait qu'Angèle exagérait, et tentait de la rassurer. Bientôt, lui dit-il, nous partirons en vacances tous les deux : une lune de miel à Venise !

Mais un soir, en rentrant chez lui, Marc trouva le logement vide. Angèle était partie en emmenant ses affaires personnelles et avait laissé un mot expliquant qu'elle le quittait car elle était déprimée et n'acceptait plus la solitude. Elle lui précisait qu'elle allait vivre chez ses parents avant de retrouver un logement, et lui demandait de ne pas essayer de la revoir, car elle prenait un mois de vacances pour se reposer.

Marc fut effondré. Son travail au journal en pâtit, mais comme il était un de ses meilleurs éléments, son patron lui accorda un mois de congés en lui disant :

- Ta place au journal t'est toujours réservée. Mais tu ne reviendras que quand tu auras repris tes esprits.

Il y a trois semaines qu'Angèle a quitté le domicile, et Marc n'a toujours pas retrouvé ses esprits. Il continue à se lamenter, à déprimer, et à se laisser aller. Il s'évade de sa maison dès le matin pour ne pas voir la vaisselle sale dans l'évier, le lit défait, la poussière sur les meubles, et il traîne son chagrin dans les rues de Saintes. Il ne supporte pas la solitude, il a besoin de la présence d'Angèle. Il ne remet plus les pieds au journal.

C'est ainsi qu'il fit la connaissance de Jésus. Lorsqu'il lui raconta ses déboires avec Angèle, cela fit sourire Jésus.

- Ce n'est rien, ma vie à moi est bien plus triste que la tienne. Un jour tu l'oublieras cette fille. En attendant, la seule chose à faire, c'est de boire, ça aide à évacuer la mélancolie.

Alors Marc se mit à boire. Les deux hommes se retrouvent au Jardin public qui est devenu leur port d'attache, surtout le soir, quand les touristes et les promeneurs ont quitté les lieux. Et ils boivent, assis sur un banc. Ce soir-là, comme tous les autres soirs, ils sont saouls.

- Jésus, passe-moi la bouteille.

Mais la bouteille est vide. Alors Jésus, le plus saoul des deux, se prend pour le vrai Jésus. Il va chercher de l'eau pour tenter de la transformer en vin. Il pense réussir un miracle, comme celui réalisé par l'homme qu'il appelle son « ancêtre des temps anciens ». Mais l'opération rate, ce qui prouve qu'il a encore beaucoup de chemin à accomplir avant de réaliser des prouesses de ce genre. Cette eau reste de l'eau, de l'H<sub>2</sub>O, et ils lui trouvent très mauvais goût.

- Les Évangiles racontent des conneries, crie-t-il ! C'est une arnaque ! Et j'ai soif !

Aussi les deux amis d'infortune décident d'aller voir sur la rive gauche s'il n'y aurait pas moyen de trouver une solution à leur problème. L'un soutenant l'autre, ou plutôt se soutenant tous les deux, ils quittent l'espace vert et pénètrent sur la passerelle qui enjambe la Charente en chantant faux « La chanson daû vin bian » de Goulebenéze.

C'est alors qu'au milieu du pont Jésus a une idée saugrenue. Il se met à vouloir sauter par-dessus le parapet :

- Je suis Jésus, dit-il, et je veux savoir si je peux marcher sur l'eau, comme l'autre !

- Fais pas le con, répond Marc, qui commence à dégriser. Et il le retient de toutes ses forces.

Ils sont seuls, les rues sont pratiquement désertes. A cette heure tardive, même en plein été, Saintes commence à s'endormir.

- Marc, tu es mon disciple, tu es mon Saint-Marc, viens avec moi, je t'assure que je peux marcher sur l'eau.

- Arrête de me comparer à une marque de lessive, et descends tout de suite.

Marc réussit à ramener son ami sur le sol et le raccompagne à son banc du Jardin public.

- Couche-toi et ne fais pas le guignol, lui dit-il. Dors et je reviendrai demain matin.

Jésus obéit, il s'allonge sur le banc, et s'endort aussitôt.

Marc repart, emprunte à nouveau la passerelle, et arrive sur l'autre rive, au marché Saint-Pierre, à côté de la cathédrale. Il se sent mieux, l'air frais qui monte du fleuve l'a un peu dégrisé. Il longe la rue Saint-Pierre, et c'est alors qu'il aperçoit un attroupement, à l'angle de la rue Saint-Michel.

Il y a des policiers, une ambulance, une voiture de pompiers, ainsi que quelques curieux noctambules. Un brancard est disposé sur le sol, et le corps d'une femme est étendu à proximité.

- Que se passe-t-il, demande-t-il à un policier qu'il connaît ?

Et l'homme lui explique qu'une jeune femme a été agressée. Elle a reçu un coup de couteau dans le ventre, mais ses jours ne sont pas en danger. Son agresseur fut mis en fuite par des promeneurs qui l'ont surpris en train de fouiller dans le sac de la victime, et qui ont immédiatement alerté la police et les pompiers.

Marc n'a pas perdu ses réflexes de journaliste. Il est inhabituel qu'un tel évènement se produise dans la ville de Saintes, réputée pour sa tranquillité. La chance serait-elle en train de tourner, pour qu'il se trouve au bon endroit au bon moment ? S'il n'avait pas dû reconduire Jésus à son banc, il aurait même pu voir l'agresseur.

Il sort son portable de sa poche, et prend des photos. Il réussit même à photographier la femme blessée, alors qu'on la dépose avec soin sur le brancard pour l'emmener à l'hôpital. Il est complètement dessoulé.

Le policier lui fournit le nom que la jeune femme lui a donné : Sarah Grissac.

- Qu'a-t-elle raconté ? Que sait-on des agresseurs ? Où sont les témoins qui vous ont appelé ? demande-t-il au policier.

- J'ai pris leur nom, et je les ai convoqués demain matin au Commissariat. Quant à la jeune femme, elle est trop faible pour qu'on puisse lui parler, nous l'interrogerons plus tard, à l'hôpital.

C'est tout ce que Marc peut récolter. C'est peu, mais il a les photos, et cela peut constituer le début d'un article. Il s'éloigne, remonte la rue Alsace-Lorraine, arrive sur le cours National, et entre dans l'immeuble du journal. Comme il l'espérait, son patron est encore là.

C'est un homme gras qui passe son temps à mâchouiller un cigare que jamais il n'allume. Ses yeux détaillent Marc de la tête aux pieds avec un certain dédain.

- Que viens-tu faire ici, à cette heure ? lui demande-t-il.

- Patron, il vient d'y avoir une tentative d'assassinat rue Saint-Michel. J'ai le nom de la victime, et j'ai des photos.

Le directeur le regarde d'un air suspicieux.

- Toi tu as encore abusé de la bouteille. Tu ferais mieux de rentrer chez toi.

Un collègue de Marc, qui s'apprêtait à partir, prend aussitôt sa défense :

- Il a raison patron, mon cousin gendarme vient de me prévenir qu'une tentative d'homicide a réellement eu lieu là-bas. Malheureusement aucun journaliste n'a eu le temps d'arriver sur les lieux à temps, ils ont déjà emmené la victime.

- Formidable ! dit le patron en se tournant vers Marc et en laissant tomber son cigare. On dirait que c'est ton jour de chance ! Allez Coco, on tire les photos et toi tu m'écris tout de suite ton article. Je vais mettre quelqu'un sur le coup pour tenter de savoir qui est cette femme. Et demain tu files au Commissariat pour en savoir plus, et à l'hôpital pour discuter avec elle. Mais avant tu vas chez toi prendre une douche et te changer. Putain qu'est-ce que tu pues ! C'est fou ce qu'un individu qui boit peut changer d'aspect, en trois semaines !

Marc se met à écrire son article. Ses collègues ne s'approchent de lui qu'en se bouchant le nez, pour lui montrer à quel point il sent mauvais, mais il s'en moque. Il est concentré sur son travail et une demi-heure plus tard il remet son papier. Entretemps, on a découvert des renseignements sur la victime. Elle travaille dans un magasin de fleurs de l'avenue Gambetta, et habite dans le quartier de la gare. Elle est célibataire, c'est une jeune femme apparemment sans histoire.

Marc pense que cette affaire n'est pas claire. Pourquoi s'attaquer à elle ? Si on voulait lui dérober son sac à main, il était inutile de sortir un couteau pour essayer de la tuer. Ce n'est pas logique. Les flics vont certainement se poser les mêmes questions.

Il est maintenant onze heures du soir. L'article paraîtra dans le journal du lendemain avec les photos.

- Rentre chez toi, dis le patron, et surtout si tu reviens demain j'espère que tu auras meilleure allure.

Marc sort du local du journal, prend la rue Delage et arrive rapidement chez lui. Cet événement, triste pour la victime, l'a réconcilié avec la vie, c'est comme une renaissance, il retrouve son activité de journaliste. Il y a du grain à moudre avec cette histoire, il y a de quoi tenir les lecteurs en haleine.

Mais lorsqu'il ouvre la porte de son appartement et qu'il voit tout le *drigail*, son moral en prend un coup. La vaisselle sale est entassée dans l'évier, la poussière a pris possession des lieux, il y a des vêtements éparpillés dans tous les endroits, le lit n'a pas été aéré depuis plusieurs jours, un vrai désastre. C'est une maison sans femme, se dit Marc, et cela lui fait penser à Angèle. Angèle, où est-elle ? J'aurais bien besoin d'elle, pour lui raconter ce qui vient d'arriver. Et pour m'aider à remettre la maison en état.

Marc a envie de se servir à boire, pour oublier l'absence de sa compagne, mais il prend la bonne décision : il décide d'abord de prendre un bain, un bon bain avec plein de parfums divers, et de se prélasser un bon moment. Puis il se rase. Les cheveux sont encore trop longs, mais on verra plus tard. Au moins ils sont propres.

Ensuite il change les draps du lit et se couche. Demain, se dit-il, il demandera à Simone de venir faire du nettoyage et du rangement. Simone est une femme qui habite à proximité et qui venait faire du ménage, du temps où Marc vivait encore en couple.

Après une nuit de sommeil, habillé de neuf, il se présente le lendemain matin au journal.

- *Beurnocion*, dit son patron, je ne te reconnaissais pas ! Tu as quand même meilleure mine qu'hier soir !

- Merci, patron. Alors quoi de neuf ?

- Ton article a été très apprécié par le Siège central.

- C'est parce que j'étais bourré que j'ai réussi à écrire !

- Non ! Ne recommence pas ton cirque ! Désormais l'affaire est à toi. Tu la suis, tu écris, il faut maintenir la pression sur les lecteurs, et ça tu sais faire !

- Bien patron, je vous tiens au courant.

Puis il descend la rue Alsace-Lorraine pour se rendre chez un coiffeur. Il y a de quoi faire, en trois semaines c'est fou ce que les cheveux poussent !

La tête plus légère, et le moral au beau fixe, il file ensuite au Commissariat, qui n'est pas très loin, en remontant le cours National. Il prend quand même le temps de s'arrêter à son bistro habituel pour prendre un café. Mais pas une goutte d'alcool.

Au Commissariat, il prend des renseignements sur la victime. Sarah Grissac est âgée de vingt-cinq ans, et habite seule dans un immeuble de la rue Jean Jaurès, dans le quartier de la gare. Elle est célibataire. Le coup qu'elle a reçu n'est pas mortel, aucun organe vital n'a été touché, mais elle a quand même été opérée, et est en observation à l'hôpital.

On lui a dérobé son sac à main, dans lequel il y avait ses papiers, un peu d'argent et son téléphone portable. Il vient d'être retrouvé dans une poubelle devant le Palais de justice, pratiquement vide : seul un tube de rouge à lèvres, une bouteille de parfum et un paquet de mouchoirs en papier étaient à l'intérieur.

Les policiers n'ont pas encore pu l'interroger. Les témoins ont donné une description très floue du coupable. Pour certains c'est un homme petit, bronzé, de type arabe, pour d'autres il est plutôt grand, et doit faire partie d'une bande de « Manouches », enfin une personne pense qu'il avait un complice. Donc, pour le moment, on n'a aucune piste.

En sortant du Commissariat, Marc téléphone à l'hôpital, où on lui répond que la demoiselle ne peut pas recevoir encore de visites, car l'opération est trop récente, mais que demain il pourra venir la voir.

En attendant, il faut préparer un article. Il se rend au journal et réfléchit. Il consulte un calendrier, et s'aperçoit que le soir de la tentative de meurtre la lune était pleine. Il se souvient de cette histoire qui avait rendu fébrile toute la ville de Saintes, il y a une cinquantaine d'années : un soir de pleine lune, on avait assassiné une jeune femme, et le coupable, un jeune élève du lycée agricole, avait été découvert au bout d'un an de recherches. Jacques Edmond Machefert avait écrit un livre sur cette affaire.

Il a son titre : « Le retour de l'assassin de la pleine lune ? »

- Tu n'y penses pas, dit son patron. On est un journal sérieux ! Tu vas effrayer la population !

- J'ai mis un point d'interrogation, patron. Ce n'est pas une affirmation, c'est une question. On laisse la porte ouverte. Laissez-moi faire.

- Bon, d'accord, prépare ton papier, on verra.

Et Marc se met au travail. Avec peu d'informations, il réussit à écrire un article d'une demi-page, avec des phrases courtes et percutantes, destinées à tenir le lecteur en haleine. Son patron, toujours un peu dubitatif, décide de tenter le coup, et accepte de passer le texte dans les pages de la Charente-Maritime.

Le lendemain, les lecteurs découvrent, en lisant le journal, que leur ville est peut-être la proie d'un nouveau tueur en séries. Les discussions vont bon train dans les cafés, et la direction du journal reçoit de nombreux coups de fil pour demander des précisions. Mais on est bien ennuyé pour donner des réponses puisqu'on n'a aucune information sérieuse. Lorsque Marc débarque à l'agence, son patron lui dit :

- Ton histoire de pleine lune a fait monter le tirage, mais maintenant il faut qu'on en sorte. A toi de mener l'enquête afin d'en savoir un peu plus et de continuer à maintenir les lecteurs sous pression. Il faut des faits.

Il se rend à nouveau au Commissariat. Il apprend qu'on recherche le petit ami de la victime, Gilles, qui a brutalement disparu. L'enquête prend donc une nouvelle direction. Il revient au journal, recherche dans les fichiers des informations sur ce fameux Gilles, et découvre qu'il est, selon l'expression habituelle, « connu des services de police ». Il a été arrêté à deux reprises pour des vols dans des résidences secondaires en l'absence des occupants, et est soupçonné d'une participation à des vols non élucidés.

Sa spécialité est l'ouverture de coffres-forts. Il a même, paraît-il, un don particulier pour cette activité lucrative. C'est d'ailleurs le seul travail vers lequel il est attiré. Il prend un soin tout particulier à surveiller les maisons qu'il a repérées, pour vérifier l'absence des propriétaires, et opère la nuit, ce qui lui laisse toute la journée pour ne rien faire en profitant du RMI. Il vit dans un studio dans la même rue que sa petite amie.

Pourquoi ne lui a-t-on pas communiqué cette information au Commissariat ? Doit-il la divulguer à ses lecteurs ? Est-ce Gilles qui a attaqué sa petite amie pour lui donner un coup de couteau et lui voler son sac à main ? Non, ça ne colle pas, il y a autre chose. Mais quoi ? Il sent qu'il y a une série d'articles à écrire, avec certainement du suspense, car il suppose que l'affaire n'était pas simple.

Il réfléchit. Pour avancer, se dit-il, il n'y a qu'une chose à faire : aller voir la victime à l'hôpital et tenter de lui tirer les vers du nez. Il est dix heures du matin, il peut donc tenter sa chance.

- N'oublie pas, Coco, ton article avant dix-huit heures !

Marc file jusqu'au garage qui abrite sa voiture, en espérant qu'elle va démarrer, après trois semaines sans activité. Pas de problème, au premier tour de clé, le moteur tourne. Il achète un bouquet de fleurs pour se donner bonne conscience, et se rend à l'hôpital, où il demande à voir Sarah, la victime. On le connaît, car il a déjà eu l'occasion de venir à plusieurs reprises dans ce lieu pour des enquêtes de journalisme, et il n'a aucun problème pour rendre visite à la victime.

Elle se trouve dans une chambre individuelle et est allongée sur le lit. Marc est à la fois surpris et attendri de découvrir une jeune femme au teint très pâle et aux yeux cernés, fatiguée par le coup de couteau et l'opération. Elle est petite, blonde, assez jolie. Il a des scrupules à venir l'ennuyer, mais il y a le boulot avant tout.

- Qui êtes-vous ? dit-elle. Qui vous a permis d'entrer ?

- Excusez-moi, Mademoiselle, je suis votre ami, n'ayez crainte.

Et il pose le bouquet de fleurs sur la table de nuit.

- Je suis journaliste, ajoute-t-il en montrant sa carte, et je voudrais savoir ce qui s'est passé. Pouvez-vous me donner des renseignements ?

- J'ai déjà été interrogée par la police, et je suis fatiguée.

- Je peux revenir, si vous le souhaitez, répondit-il. Je ne voudrais pas vous déranger.

- Non, restez, j'ai peur, et j'ai besoin de compagnie.

- Et votre ami, Gilles, il ne vient pas vous voir ?

- Oh lui ! Il a encore plus peur que moi, il s'est enfui lorsqu'il a vu qu'on m'avait attaquée. Je pense savoir où il est, mais je n'ai rien dit pour le protéger.

- C'est quoi cette histoire ? Le protéger de quoi ou de qui ? De quoi ou de qui avez-vous peur ?

- Cela fait beaucoup de questions à la fois. Donnez-moi d'abord un verre d'eau s'il vous plait. Ce que je vais vous dire, je ne l'ai pas raconté à la police, mais j'ai vraiment très peur et j'espère que je peux avoir confiance en vous.

Il prend la carafe, verse de l'eau dans un verre, et l'aide à boire. Et Sarah lui raconte son histoire.

Elle s'est amourachée de Gilles, il y a de cela six mois. Un petit malfrat pas méchant mais un peu paresseux. Ils ne vivent pas ensemble, car il tient à sa liberté compte tenu de ses visites nocturnes. Elle en est amoureuse, mais ne veut rien savoir de ses activités.

Un soir, un informateur du nom de Vincent signala à Gilles qu'une villa de Vaux sur Mer était vide de ses occupants pour un week-end. Il y avait bien deux chiens, qui naviguaient dans le jardin, mais qu'il était possible d'endormir à l'aide de cartouches spéciales. L'informateur fit le guet, les chiens furent neutralisés, et Gilles put entrer dans la villa et prendre tout son temps pour ouvrir le coffre.

A l'intérieur, il découvrit de l'argent liquide, des bijoux, et des sachets de drogue. Il emporta le tout, referma le coffre et sortit rejoindre son complice. Gilles garda le butin pour le partager plus tard, lorsqu'il aura fait les comptes, et chacun fila de son côté.

Or, ce que Gilles ignorait, c'est que cette villa appartenait à Yvan Melucchi. Lorsqu'il entend ce nom, Marc sursaute. Melucchi est un « réfugié » corse, qui avait dû quitter son île à la suite de malversations et s'était implanté en Saintonge. En Corse, il s'était mal comporté avec des truands locaux, auxquels il avait volé de la « marchandise », et avait déjà échappé, de justesse, à un règlement de compte. A Vaux sur mer, il espérait qu'on l'oublierait. Il avait autour de lui deux mauvais sujets qui étaient chargés d'assurer sa protection.

Il y a six mois, lorsque Melucchi était arrivé dans la région, Marc avait mené une enquête sur cet homme. Il avait demandé à le voir, mais le truand n'avait jamais voulu le recevoir. Pour écrire son article, il s'était donc contenté de consulter les journaux de Corse à l'époque où Melucchi faisait encore partie de la mafia locale, et il s'était même rendu sur place.

Il avait appris, de la part des journalistes et de la police de l'île de beauté, beaucoup d'informations sur cet individu. Il a une réputation de truand violent. Il est soupçonné d'avoir commandité plusieurs meurtres, et même d'avoir tué de ses mains sa petite amie, qu'il accusait de l'avoir trompé, ainsi que son prétendu amant. Mais il n'y avait aucune preuve contre lui. Il était responsable d'un réseau de trafic de drogue, et il avait négocié pour son propre compte un nombre important de sachets qui ne lui appartenaient pas. C'est pour cette raison qu'il avait quitté l'île.

Marc avait rédigé un premier papier. La réponse n'avait pas tardé. Le lendemain, il constata que les quatre pneus de sa voiture avaient été percés et qu'une large estafilade rayait tout le côté gauche. Et dans sa boîte aux lettres, on avait glissé une enveloppe avec une lettre de menaces, anonyme évidemment. Marc se souvenait encore des termes utilisés : « Stop, sinon après ta voiture on s'en prend à toi et à ta bonne femme ».

Il porta plainte, mais faute de preuves Melucchi ne fut pas inquiété. Depuis son arrivée le gangster était surveillé par la police locale, mais par manque de moyens, on ne pouvait pas mettre des policiers à temps plein pour contrôler ses activités et celles de ses gardes du corps.

Marc écrivit quand même un second article, et le soir, en rentrant chez lui, en bas de la ruelle de l'Hospice, il fut abordé par deux individus qui le menacèrent :

- Tu n'as pas encore compris ? On t'a dit d'arrêter de faire le guignol avec tes articles à la noix !

Surpris, il essaya de répondre qu'il faisait son travail, quand un coup de poing l'atteignit en pleine face. Il tomba et le second assaillant lui cola un coup de pied dans le ventre.

- Ce sera tout pour ce soir. Tu vois, on n'est pas méchant, dit l'un d'eux en rigolant. Mais ne t'avise pas de porter plainte. On s'en va, en espérant pour toi ne jamais te revoir !

Marc monta péniblement les marches jusqu'à sa maison. En le voyant, sa femme appela tout de suite les secours, et il fut conduit en urgence à l'hôpital. Les policiers l'interrogèrent, mais il leur dit qu'il ne savait pas qui étaient ceux qui l'avaient attaqué. Et il ne porta pas plainte.

Alors Marc arrêta son enquête, car il avait peur. Mais il était tenace, et avait toujours dans l'idée que s'il pouvait « se payer » le bandit sans craindre pour sa vie, il ne louperait pas l'occasion.

- Je pense que Melucchi n'a pas porté plainte pour le cambriolage, dit Marc. Je l'aurais su, je suis journaliste. Un truand qui se fait cambrioler, si ça se sait, il perd la face. Mais il a dû être dans une rage folle, pour lui c'est un affront, et il faut que le fautif soit puni, il lui faut une vengeance.

- Je pense aussi répond Sarah. Il a lancé ses hommes sur la piste. Ce qui fait que l'affaire du cambriolage a « fuité », et Gilles a pris peur. Compte tenu de sa réputation, les policiers sont venus l'interroger pour savoir s'il avait quelque chose à voir dans cette histoire. Et il crut apercevoir des hommes qui le suivaient. Était-ce une impression ou la réalité ?

- C'est possible que les truands se soient mis à la recherche de Gilles. Mais Melucchi n'a certainement rien voulu tenter sans être certain d'avoir trouvé le bon voleur. Car votre ami n'est pas le seul cambrioleur dans la région.

- Oui, dit Sarah, mais l'affaire s'est emballée par la faute de Vincent, l'informateur de Gilles. Cela s'est passé la semaine dernière. Vincent a voulu vendre, à Royan, un bracelet provenant du cambriolage, qu'il avait dû garder à l'insu de Gilles, et l'équipe de Melucchi l'a su. Le lendemain, le corps de Vincent fut retrouvé avec une balle dans la tête, dans une rue à proximité du marché de Royan. Il avait dû être torturé car son corps était couvert d'ecchymoses.

Bien qu'il ait quitté provisoirement son travail en raison de ses déboires familiaux, Marc se souvenait de cette histoire. Le journal avait titré : « Royan est-il devenu un petit Marseille ? ». C'était exagéré, mais c'était « vendeur ».

- C'est pour cette raison que Gilles s'est sauvé, reprend Sarah. Il a pensé que Vincent avait parlé et que les truands étaient à ses trousses. Mais je ne sais pas où il a caché les bijoux, la drogue et l'argent. Ils ont fouillé son logement et ont tout cassé. Mais apparemment ils ont fait choux blanc. Et maintenant, faute d'avoir trouvé Gilles, c'est à moi qu'ils s'en prennent. Ils m'ont téléphoné pour me menacer : si Gilles ne revient pas, c'est moi « qui vais déguster », m'ont-ils dit. Mais je ne pensais pas que cela irait si vite. Avant-hier soir, en sortant de dîner chez des amis, vers la cathédrale, j'ai été attaquée en arrivant à ma voiture.

- Vous en avez parlé aux flics de tout ça ?

- Non, je n'ai rien raconté de cette histoire. Mais je sens qu'ils se doutent de quelque chose, depuis la disparition de Gilles.

- Bon, je dois vous quitter, dit Marc. Mais je reviendrai vous voir demain, si vous êtes d'accord.

- Volontiers, vous avez l'air d'être un chic type. Et j'ai tellement peur.

Marc est bien ennuyé. Il faut qu'il écrive un article, mais que doit-il dire et ne pas dire ? Il ne veut pas nuire à la jeune femme, pour laquelle il éprouve de la compassion, et peut-être plus que ça : il lui trouve beaucoup de charme. En plus, elle lui a fait confiance, donc il n'a pas le droit de la décevoir.

En arrivant au journal, il se met devant son ordinateur et réfléchit.

- Alors Marc, raconte, dit son patron.

- Plus tard, patron, je dois d'abord écrire mon papier.

Il se met au travail. Il commence par parler de la jeune femme, victime innocente d'un possible règlement de comptes. Il parle de Gilles, petit malfrat qui avait disparu et qui était recherché par la police, et peut-être par des truands. Mais il ne va pas jusqu'à écrire que les truands en question sont peut-être localisés dans la région de Royan, par peur des représailles. Et il insiste surtout sur le fait que Sarah ne sait rien de toute cette histoire, qu'elle est honnête et qu'elle travaille ... Mais au fait où travaille-t-elle ? Ah oui, elle est fleuriste. Demain il lui posera des questions sur son emploi.

Il relit son article, paraît satisfait, et le montre à son patron.

- Très bien Coco, on le passe. Continue tes recherches.

Et Marc se rend au Jardin public. Il n'a pas revu Jésus depuis ce soir où, s'ils étaient comme des *godailleurs*, ils avaient failli passer par-dessus la passerelle et où il avait découvert, par hasard, la tentative d'assassinat de la jeune femme. Il y a seulement deux jours de cela, mais il lui semble qu'un temps très long s'est écoulé depuis cette date.

Jésus est assis sur un banc, pas très loin du monument de Goulebenéze. En face de lui, les poules, les chèvres et le paon, séparés du public par une clôture, mènent leur vie tranquille. Il casse la croûte, avec un morceau de pain, une boîte de camembert du « Vieux porche », et bien entendu la traditionnelle bouteille en plastique de vin rouge.

Marc s'assoit sur le banc.

- Une petite pièce, Monseigneur ? dit Jésus.

- Tu ne me reconnais pas, imbécile ?

Jésus se tourne, et regarde de plus près cet homme en costume qui lui répond.

- Marc ? C'est toi ? T'es sapé comme un milord ! Ça fait deux jours que je ne te vois plus, que t'arrive-t-il ?

Marc raconte son histoire, sans rien oublier, car il a confiance en son ami.

- Elle est pas banale, cette affaire, dit Jésus. *O m'a donné souet, j'h'ai la pire salée.* En veux-tu un coup ?

Et il boit *ine boune goulée* à la bouteille.

- Non merci, mais je vais avoir besoin de toi. Viens avec moi, tu vas m'aider dans mon enquête. Mais avant je t'emmène chez moi pour que tu te laves et que tu mettes des vêtements propres. On a à peu près la même taille, ça devrait aller.

Arrivés dans l'appartement de la ruelle de l'Hospice, le ménage a été fait, tout est nickel. Simone a bien travaillé.

- Désape-toi et va prendre une douche, dit Marc, je te prépare des vêtements. Après, on ira casser la croûte.

Habillé d'un jean et d'une chemise, il faut reconnaître que Jésus a fière allure, malgré sa barbe mal taillée et ses cheveux longs. Les deux compères sortent, remontent la rue Alsace-Lorraine, et descendent le cours National jusqu'à une brasserie, « Le Comptoir des Cours », où Marc avait autrefois, avant sa descente aux enfers, ses habitudes.

- C'est quoi, ton plan ? dit Jésus en buvant son verre de pineau.

- C'est ça le problème. Je n'ai pas de plan. J'ai la quasi-certitude que Melucchi est impliqué dans cette affaire, mais je n'ai aucune preuve. Je ne peux rien écrire sur ce sujet car j'ai peur. Et du côté de Gilles, le fuyard, aucune piste non plus. J'ai téléphoné à ses parents, qui vivent à Montendre, ils n'ont aucune nouvelle de lui. C'est d'ailleurs ce que m'a confirmé la police, qui le recherche.

- C'est normal, dit Jésus, il n'est pas fou ton gars. Il ne va pas se planquer là où il est sûr qu'on viendra le chercher en premier.

- Oui, je sais. Je suis coincé. Et pourtant il faut que je trouve une ouverture pour orienter mes recherches. J'ai d'autres articles à écrire. Demain matin, je retourne à l'hôpital.

- Tu veux que je t'accompagne ?

- Non, ce n'est pas la peine, répond Marc. Elle me connaît, elle a confiance en moi, j'irai seul.  
 - Toi, t'en pincas pour la donzelle, je me trompe ?  
 - Mais non, répond Marc un peu mal à l'aise, mais elle a peut-être des renseignements complémentaires à me donner. Ceci étant, c'est vrai qu'elle a du charme.

- J'ai une idée, dit Jésus. Et si on allait voir cette villa, où vit Melucchi, histoire de prendre l'ambiance. Cette nuit, par exemple.

- C'est dangereux, mais pourquoi pas. On pourra prendre des photos, mais je ne sais pas ce qu'on pourra en tirer. Enfin, faute de mieux, cette nuit on ira à Vaux sur mer. Je passerai te prendre vers vingt et une heures au Jardin public.

Après le déjeuner, Marc laisse Jésus et se rend au journal pour réfléchir à la suite des événements et préparer un nouvel article pour l'édition du lendemain.

- Il ne faut pas laisser retomber la sauce, lui avait dit son patron.

Le patron, justement, vient vers lui :

- Marc, il faut que tu ailles tout de suite sur le bord de la Charente, au pied de la passerelle, on vient de repêcher un cadavre !

- Mais j'ai mon article à écrire ! Vous ne pouvez pas envoyer quelqu'un d'autre ?

- Quand tu sauras qu'il ne s'agit pas d'un suicide, je pense que ça va t'intéresser.

- Que voulez-vous dire ?

- Le type a deux balles dans le buffet, m'a dit mon informateur.

- D'accord, j'y vais de suite.

Marc prend son bloc, son appareil photo, et se précipite sur les bords de la Charente. Les pompiers sont présents, ainsi que les gendarmes et les policiers, et un périmètre de sécurité est délimité pour empêcher les badauds de s'approcher.

Comme Marc est connu on le laisse faire son travail et il peut prendre des photos.

- C'est un promeneur qui a découvert le corps et nous a prévenus, dit un policier. On ne pouvait pas le voir depuis le quai, car il était caché sous la passerelle.

- Il est mort depuis longtemps ?

- Au moins vingt-quatre heures, mais nous en saurons plus après l'autopsie.

- On m'a signalé que ce n'était pas une mort naturelle, dit Marc.

- En effet, il a été tué par deux balles en plein cœur, mais on ne les a pas retrouvées. Par contre, on connaît son nom.

- Ne me faites pas languir, répond Marc, qui est-ce ?

- C'est un des gardes du corps d'Yvan Melucchi. Il va encore falloir se trimbaler à la villa de ce malfrat pour le questionner. Comme d'habitude il va nous mener en bateau en nous disant qu'il n'est pas au courant et qu'il n'est pas chargé de surveiller la vie de ses amis !

Marc a une réaction de surprise. D'abord un sentiment de revanche. L'un des deux agresseurs qui lui ont valu un arrêt de travail de quinze jours est mort. Ça fait un de moins.

Mais cela complique les choses, et entraîne beaucoup de questions sans avoir les réponses. Pourquoi a-t-il été tué ? Est-ce Melucchi qui s'en est débarrassé ? Marc ne croit pas trop en cette hypothèse. Le truand n'a plus qu'un seul garde du corps et doit être bien ennuyé. Est-ce une bande rivale ? La Mafia corse ?

L'affaire prend une tournure particulière, mais ce rebondissement arrive à point pour relancer les articles de Marc.

Il se rend au journal, et met l'accent, dans son article, sur le cadavre qui vient d'être repêché. Puis il parle de Melucchi, en citant son curriculum vitae bien chargé. Il n'a plus peur du truand. Il pense que ce dernier ne prendra plus le risque de l'attaquer, avec un garde du corps en moins, car il doit avoir d'autres sujets de préoccupation. Ça sent le roussis pour Melucchi. Est-ce la fin du truand ?

Marc termine son article en posant une question qui ne devrait pas plaire au Maire de Saintes : deviendrait-il dangereux de circuler dans la ville ? Après la tentative de meurtre sur une jeune femme, un homme tué par arme à feu, ça fait beaucoup en si peu de temps.

Un excellent article, se dit Marc, content de lui. Le lecteur en aura pour son argent ! Et il est temps de retrouver Jésus pour une escapade au bord de mer.

Et sur le coup de neuf heures du soir nos deux lascars partent à Vaux sur Mer. A cette heure-là, la route à quatre voies est dégagée, jusqu'à l'entrée de Royan. Marc en profite pour raconter à son complice les derniers événements. Ils mettent du temps à traverser la ville et il fait nuit lorsqu'ils atteignent leur destination. Ils garent la voiture à l'écart de la villa pour ne pas se faire remarquer. La propriété est entourée de murs de deux mètres de haut.

- Jésus, fais-moi la courte échelle, dit Marc.

- D'accord, mais enlève tes chaussures, je ne veux pas me salir les mains !

- Non mais tu débloques ? Es-tu devenu *zirou* ? Il n'en est pas question. Si on doit quitter les lieux rapidement, je ne veux pas avoir à remettre mes souliers.

- Je veux bien, mais dépêche-toi.

Marc arrive au sommet du mur, et a une vue d'ensemble sur la propriété. Il sort son appareil et prend quelques photos. Mais il a laissé le flash, compte tenu de l'obscurité, et les chiens se mettent à aboyer. Les lumières s'allument et toute la propriété est illuminée. Marc aperçoit deux hommes sortir de la maison.

- Vite, Jésus, il faut partir en vitesse. Aide-moi à descendre.

Jésus fait si bien, que Marc s'étale sur le sol. Mais il se relève rapidement, et les deux « pieds nickelés » détalent sans se retourner. En arrivant à la voiture, ils sont soulagés.

- On n'aurait jamais dû venir, dit Marc. J'ai des photos de la villa, mais que vais-je en faire ? Si je ne peux pas les utiliser, tout ça ne sert à rien. Je me demande si cette visite était une bonne idée.

- On verra plus tard, dit Jésus de moins en moins rassuré. Filons avant d'être repérés.

C'est alors qu'une voix derrière eux murmure :

- Alors, les hommes, on fait de la course à pieds ?

Les deux amis sursautent. Ils n'ont jamais eu aussi peur de leur vie.

- Ils ne sont pas prêts à battre le record du cent mètres, répond une autre voix un peu plus loin.

Ils ont en face d'eux deux hommes armés chacun d'un pistolet. « Si ce sont des hommes à Melucchi, se dit Marc, on va passer un mauvais moment. D'autant plus qu'ils me connaissent ».

- Venez avec nous tous les deux, quelqu'un veut vous parler. Et ne tentez rien, ces armes partent toutes seules !

Ils n'ont bien entendu pas l'intention de tenter de s'échapper, car ils sont pratiquement tétanisés.

- Quel imbécile je suis, dit Jésus à voix basse. Je n'aurais jamais dû me laisser entraîner dans cette aventure.

Ce n'est pas vers la villa qu'ils sont emmenés, mais vers une voiture, garée à deux cent mètres. Un homme est devant, assis à la place du passager, un chapeau sur la tête. Qu'est-ce que cela signifie ? Ce qui est un peu rassurant, c'est qu'ils n'ont pas affaire aux sbires de Melucchi. Alors qui sont-ils ? Des policiers ? Des membres de la mafia corse ?

- Montez, dit l'un des hommes au revolver.

Ils s'assoient à l'arrière.

- Que faites-vous tous les deux dans cet endroit ? dit l'homme au chapeau.

- Et vous, qui êtes-vous ? répond Marc.

Il reçoit alors une énorme gifle sur la joue et le nez, et commence à saigner. Il a les oreilles qui sifflent. Voyant cela, Jésus se ratatine sur son siège et ne dit rien.

- Ici, c'est nous qui posons les questions. Contente-toi de répondre. T'en veux une autre ?

- Nous sommes journalistes, répond Marc en s'essuyant le nez avec un mouchoir en papier.

- Et alors ?

- Nous enquêtons sur Melucchi.

- Intéressant ! Et pourquoi ? Attention à vos réponses, sinon la boîte à gifles va repartir. Au fait je ne vous ai pas présenté mes amis. Celui qui frappe, c'est Tom. L'autre, le plus petit avec une moustache, c'est Jerry. Lui ne cogne pas, ou pas trop, mais il mord. Vous verrez, ils sont très gentils. Mais ils n'aiment pas être contrariés, ce qui est parfaitement normal, c'est humain. N'est-ce pas les gars ?

- Oui patron.

- Qu'est-ce qu'on fait patron, dit Tom, on continue à cogner ? On passe à l'autre, celui qui a les cheveux longs ?

- Non, pas tout de suite, on attend d'abord de savoir ce qu'ils ont à nous dire. Alors, pourquoi vous intéressez-vous à Melucchi ?

- On fait notre métier de journaliste, dit Marc.

- Ça ne me suffit pas comme réponse. Tom, à toi de jouer !

- Non répond Marc, tandis que Jésus est de plus en plus tassé sur le siège, je vais vous répondre. Nous avons appris que Melucchi avait été cambriolé et qu'on lui avait dérobé de l'argent, des bijoux et de la drogue. Et j'essaie d'en savoir plus sur cette affaire.

- Et que sais-tu d'autre ?

- Je crois savoir que cette drogue ne lui appartient pas.

- Bien, dit l'homme au chapeau, on avance. Mais ce qui m'intéresse, ce sont les documents. As-tu des informations là-dessus ?

Marc en reste bouche bée. Sarah lui avait parlé d'argent, de bijoux et de drogue, mais en aucun cas elle n'avait mentionné le fait que son petit ami avait également dérobé des papiers.

Au vu de son regard hébété, l'homme au chapeau lui demande :

- Tu n'en savais rien ?

- Non, répond Marc, je vous jure que non. C'est une affaire entre gangsters et je ne veux pas m'en mêler.

- Tu nous traite de gangsters ? dit Tom. T'en veux une autre ? Nous sommes des gens respectables, hein patron ?

- Oui Tom, calme-toi. Ce monsieur devient raisonnable. A propos, comment t'appelles-tu ? Donne tes papiers à Jerry, il va noter ton nom et ton adresse. Et toi aussi, le taiseux.

Ils donnent leur portefeuille à Jerry, qui sort les cartes d'identité de Marc et de Jésus, et note tous les renseignements.

- Patron, il y a un peu d'argent dans le portefeuille. On le garde ? On se le partage avec Tom ?

- Non, ne fais pas ça, ils iraient raconter à tout le monde que nous sommes malhonnêtes. Ça nuirait à notre réputation. Bon, on reprend. Heu ... Marc, tu t'appelles bien Marc, n'est-ce pas ?

- Oui patron répond Marc machinalement, ce qui fait rire les autres.

- Marc, tu as certainement d'autre chose à nous raconter. Tu sais qui est le voleur ?

- Non, je vous jure que non !

- Tom, dit le patron, à toi !

Et avant que Marc ait eu le temps de réagir et de se protéger, une nouvelle « mandale » l'atteint sur la figure.

- Tu ne te rends pas compte comme cela m'attriste dit l'homme au chapeau. Moi qui déteste la violence ! Je ne comprends pas pourquoi les gens ne répondent pas tout de suite quand on pose des questions simples. Il faudra qu'on m'explique. Ce que je demande ce n'est quand même pas compliqué !

Marc est au bord de la crise de nerf, il a les yeux remplis de larmes à cause des coups, les oreilles lui font mal, il a le moral en berne. C'est la seconde fois qu'il est confronté à ce genre de situation.

- C'est une petite frappe du nom de Gilles, dit-il. Mais je ne sais pas où il est, tout le monde le recherche, surtout les hommes de Melucchi.

- Bien, tu vois que ce n'est pas compliqué de répondre. Et la bande à Melucchi s'est attaquée à sa petite amie, c'est ça ?

- Oui, répond Marc, mais je suis allé la voir à l'hôpital, elle ne sait rien.

- Je n'en suis pas si sûr, dit l'homme au chapeau, mais je veux bien te croire. Et que Melucchi veuille se venger sur elle ne m'étonne pas, il n'a aucun scrupule, contrairement à nous. Nous, nous avons des principes, nous ne la toucherons pas. Tu me crois Marc ?

- Je ne sais pas si je dois vous croire.

- Tom, à toi !

- Oui oui, je vous crois, répond Marc avant d'avoir reçu une autre gifle.

- Parfait. Par contre, nous aussi nous recherchons le voleur. Ces documents peuvent déranger des personnes en haut lieu. Et comme nous ne pouvons pas faire appel à la police, il faut que nous agissions pas nos propres moyens. Tu comprends, Marc ?

- Oui, répond Marc à la fois terrorisé et intrigué.

- Bien, alors voilà ce que nous allons faire. Si tu apprends quelque chose, tu me le communique. Tu appelles sur le portable de Jerry, il va te donner son numéro. Et toi tu lui donnes le tien. C'est d'accord ?

- D'accord.

- Finalement, t'es un brave garçon. Je vois qu'il n'a pas fallu frapper très fort pour avoir les renseignements.

« Pas frappé très fort, se dit Marc, il en a de bonnes. J'ai mal dans toute la tête ».

- Une fois que nous aurons récupéré notre bien et ce dossier, reprit l'homme au chapeau, nous nous occuperons de Melucchi. C'est pour lui que nous sommes venus en priorité. Nous attendons le moment favorable, mais nous ne le louperons pas, il est en sursis.

- Bien entendu, reprend-t-il, pas un mot sur cet entretien cordial que nous venons d'avoir. Mais je pense que tu l'as compris, Marc. D'accord ?

- D'accord, répond Marc. Mais qu'y a-t-il dans ce dossier exactement ?

- Disons qu'il s'agit de certains documents que certaines personnes en haut lieu n'aimeraient pas voir publier. Tu sais la politique ...

Marc n'en croit pas ses oreilles, dans quoi cet imbécile de Gilles s'est-il fourré ? Et pourquoi Sarah ne lui en a-t-elle pas parlé ?

- Bon, vous pouvez partir, et j'attends de vos nouvelles. Vous voulez que mes gars vous accompagnent à votre voiture.

- Non, pas la peine, dirent-ils d'une seule voix.

Ils repartent, penauds, et regagnent leur véhicule.

- Quelle soirée, dit Jésus. Je m'en souviendrai, de celle-là.

- T'es gonflé, c'est moi qui ai tout pris, plein la tronche, toi tu n'as rien. Alors continue à te taire.

- C'est normal, répond Jésus, c'est toi le patron ! Tu assumes. Bon, on rentre ?

- Oui, on rentre, dit Marc. Mais venir à la villa de Melucchi, c'était ton idée.

- Vois le bon côté des choses, si tout s'arrange, et que l'on ne risque plus rien, tu te rends compte de l'article que tu peux écrire, avec cette histoire ?

- Oui, si tout s'arrange, mais c'est loin de s'arranger.

Les deux compères ne disent plus rien jusqu'à leur arrivée à Saintes.

- J'ai soif, dit Jésus, j'espère que tu as à boire, chez toi.

- Oui, ne t'inquiètes pas.

Marc gare la voiture au parking de la mairie, et ils montent les marches de la ruelle de l'hospice jusqu'à la maison. Jésus file jusqu'à la cuisine et débouche une bouteille de Beaujolais dont il boit quelques gorgées au goulot.

- Je vais filer jusqu'au Jardin public, dit-il, je veux retrouver mon banc. Je garde la bouteille pour la route.

Marc regarde partir son compère, la bouteille sous le bras, en luttant intérieurement pour ne pas aller se saouler avec lui et oublier toute cette histoire. Mais il se doit de boucler cet article. Non seulement pour lui mais aussi pour Sarah, à qui il a promis de rendre visite demain.

Il se nettoie le visage avec de l'eau froide. Il a l'œil gauche presque fermé, la peau devient violette. Il se prépare un calmant et se fait couler un bain.

Puis, se laissant tomber sur le sofa, les yeux fixés au plafond, il se met à réfléchir. Toute cette histoire commence à le dépasser. Ainsi donc, en entrant par effraction dans la villa de Melucchi, Gilles a non seulement réussi à sortir du coffre de l'argent, des bijoux et de la drogue mais également des documents qui valent apparemment plus cher que le reste du butin.

Gilles a certainement pris ces papiers avec le reste sans se douter de leur contenu. Les mots de l'homme au chapeau lui reviennent à l'esprit « Tu sais la politique ... ». S'agit-il de photos ou de documents compromettants concernant un personnage haut placé ? Et qui sont les gangsters qui souhaitent à tout prix les récupérer ? Marc suppose qu'ils font partie de la mafia corse.

La fatigue ne laisse pas à Marc le temps d'aller plus loin dans ses réflexions. La dernière pensée avant de sombrer dans le sommeil est pour Sarah qu'il va revoir le lendemain. Il s'endort avec un sourire aux lèvres qui lui fait presque oublier qu'il y a quelques heures il avait un pistolet braqué sous le nez.

En se réveillant le lendemain matin, Marc se regarde dans la glace d'un air dépité. Les coups reçus la veille ont laissé des vilaines traces sur sa joue et autour de son œil. Lui qui voulait paraître beau pour aller voir Sarah, c'est raté. Mais il se dit que c'est l'affaire de quelques jours, et que sa tête reprendra bientôt son aspect normal. Il prend cependant soin, avant de sortir de chez lui, de mettre des lunettes de soleil.

Son arrivée au journal fait sensation. Ses collègues lui demandent, avec un grand sourire, s'il n'avait pas abusé de la bouteille.

- T'as fait un « tonneau » avec ta voiture ? dit l'un.

- Oui, et il s'est cassé une « côte du Rhône », répond un autre.

- Très drôle, les gars, très drôle. Je vois que vous n'avez pas perdu le sens de l'humour ! Et quel humour raffiné ! Bon, je vais voir le patron.

Lorsque le patron voit Marc entrer dans son bureau, le cigare mâchouillé lui tombe des lèvres.

- Nom de Dieu, Marc, t'es rentré dans un lampadaire ? Raconte.

Marc ferme la porte du bureau et raconte son histoire.

- Quelle affaire ! dit le patron. Marc, tu m'épates ! Je ne te vois pas pendant presque un mois à cause de tes déboires amoureux, et dès que tu apparais tu me sors une histoire qui va faire l'objet d'articles du tonnerre de Dieu.

- Attendez, patron. Je ne peux pas raconter mes aventures sans avoir pris mes précautions. Je n'ai encore aucune preuve tangible, ce que j'ai, c'est ce que m'a raconté un individu dont je ne connais même pas le nom. On ne peut pas prendre le risque d'écrire un papier à partir de ça ! D'autant plus que je tiens à ma peau ! Si vous aviez été à ma place, vous comprendriez ce que je veux dire. Ces gens-là me fichent la trouille, et en plus Melucchi et son sbire pourraient s'en mêler si on parle d'eux. Je serais pris entre deux feux !

- D'accord, Marc. Je te propose de faire un tour au Commissariat pour essayer de savoir s'il y a du nouveau au sujet de la tentative d'assassinat de ta copine et du cambriolage. Peut-être ont-ils retrouvé le cambrioleur ! Ensuite tu iras à l'hôpital voir la fille. Quand elle verra ta tête, il n'est pas certain qu'elle tombe amoureuse de toi. Mais elle ne t'a certainement pas tout dit. Interroge-la au sujet des documents, ça m'intrigue.

A l'approche du Commissariat, Marc s'arrête net. Il recule pour se cacher derrière un mur, car ce qu'il voit l'intrigue fortement. L'homme au chapeau, celui qui l'a interrogé la veille du côté de Vaux sur mer, sort de l'immeuble, suivi par un Inspecteur que Marc connaît. Les deux hommes sont en pleine discussion.

Il ne comprend plus rien. Mais qui est donc cet homme, qui a ses entrées dans la police ? Il fait demi-tour pour éviter de le rencontrer. Il reviendra plus tard au Commissariat pour tenter d'y voir plus clair. Mais il faut qu'il informe son patron de sa découverte. Il allume son portable.

Lorsque le patron est informé, il répond à Marc.

- Tout ça sent l'embrouille à plein nez. Laisse tomber le Commissariat, je vais m'en occuper moi-même. Je connais très bien Madame le Commissaire, je dois la rencontrer ce soir lors d'une réunion à la Médiathèque, je vais tenter de lui tirer les vers du nez, même si ce ne sera pas facile. Je te tiendrai au courant. Toi tu files à l'hôpital et tu vas discuter avec ta petite amie.

- Ce n'est pas ma petite amie, Patron.

- Peu importe, c'est une façon de parler, appelle-la comme tu veux. Mais il me faut un papier pour ce soir. Et j'ai une information qui va t'intéresser.

- Quelle information ?

- Ce matin, sur le coup de cinq heures, il y a eu un accident sur la route qui va de Saujon à Breuillet, à hauteur de Saint-Sulpice. C'est une voiture qui ne s'est pas arrêtée à un contrôle de police, a foncé sur les forces de l'ordre, en blessant un policier, et après une course poursuite le conducteur a perdu le contrôle et a percuté un arbre. Il est mort.

- Et alors ? En quoi ça me concerne ?

- La voiture, c'est celle de Melucchi, et le mort est son dernier garde du corps. Les policiers ont découvert 300 grammes de drogue à l'intérieur. Ce qui fait que Melucchi a été convoqué au Commissariat de Royan.

- Mais ça change beaucoup de choses, répond Marc. Je n'ai plus de crainte à avoir vis-à-vis du truand, je vais pouvoir me libérer de ce côté-là, et écrire certaines choses que j'ai cachées jusqu'à maintenant.

- Oui, mais méfie-toi quand même, Marc. Il y a les autres, les inconnus. On en reparle. Pour le moment, va voir ta belle, cuisine-la et reviens au journal.

En arrivant à l'hôpital, son bouquet de fleurs à la main, Marc se faufile jusqu'à la chambre de Sarah. En voyant sa tête cabossée, elle s'écrie :

- Que vous est-il arrivé ? Vous avez eu un accident, vous aussi ?

- Pourquoi dites-vous « Vous aussi » ?

- Parce qu'un Inspecteur de police est passé ce matin, pour m'interroger à nouveau, et il m'a annoncé qu'un homme de Melucchi avait eu un accident.

Pour Marc, la visite de cet Inspecteur est la confirmation que les flics ont fait le lien entre la disparition du petit ami de Sarah et le cambriolage de la villa. Où en sont-ils de leurs recherches, il aimerait bien le savoir. Pourquoi le policier a-t-il informé Sarah de cet accident ? Voulait-il voir sa réaction ? Est-elle considérée comme une suspecte ? Il est troublé : il aurait bien voulu connaître les réponses à toutes ces questions. Tout tourne dans sa tête, et il ne sait pas dans quelle direction avancer. Ce qui l'inquiète, c'est la suspicion de l'homme au chapeau sur l'innocence de Sarah. Et si elle était complice ?

Il lui raconte ses aventures de Vaux sur Mer, et lui pose la question qui lui brûle les lèvres.

- Dans le butin récupéré par votre petit ami, vous êtes certaine qu'il n'y avait que de l'argent, de la drogue et des bijoux ? Il n'y avait rien d'autre ?

- Non, pas à ma connaissance, mais je n'ai que la parole de Gilles à vous offrir. Moi je n'ai pas vu ce qu'il a volé, il ne me l'a pas montré.

- Et qu'avez-vous raconté aux policiers ?

- Rien. Je leur ai dit que je n'étais pas au courant des affaires de Gilles. Ils m'ont montré plusieurs photos pour savoir si je reconnaissais mon agresseur, mais cela n'a rien donné.

- Je pense, dit Marc, que votre agresseur était l'un des hommes de Melucchi. Vous n'avez plus rien à craindre de ce côté (et moi non plus, pensa-t-il). Par contre, ce sont les autres qui m'inquiètent.

- J'ai peur, répond-t-elle.

- Oui, je sais. Tant qu'ils n'auront pas récupéré ce qu'ils cherchent, vous ne serez pas en sécurité. Quand sortez-vous de l'hôpital ?

- Demain matin à partir de dix heures.

- Je viendrai vous chercher. Vous m'attendrez.

Il est presque midi lorsque Marc quitte l'hôpital. En arrivant à sa voiture, il entend sonner son portable et décroche.

- Salut Bonhomme, comment ça va ? dit une voix qu'il ne reconnaît pas.

- Qui êtes-vous ?

- C'est moi, Jerry, tu te souviens ?

- Oui, ma tête garde encore la trace de notre rencontre. Que voulez-vous ?

- Je viens simplement aux nouvelles, Bonhomme. Qu'as-tu à me raconter ? Tu viens de voir ta poule, que t'a-t-elle dit ?

- Comment le savez-vous ? Vous me suivez ? Vous n'avez pas le droit, c'est une atteinte à la vie privée !

- C'est ça, Bonhomme. Va donc raconter ça aux flics, on va bien s'amuser !

- D'une part ce n'est pas ma poule, répondit-il. Et d'autre part elle ne sait rien. Son copain ne lui a jamais montré ce qu'il avait volé chez Melucchi.

- Le patron ne va pas être content, dit Jerry, parce que ça, il ne le croit pas. Tâche d'être plus coopératif, Bonhomme. Sinon tu risques gros.

Et il raccroche. Marc a le moral au plus bas. Évidemment, il ne peut rien dire à la police. Et il a peur des représailles, ces gens ne sont pas des tendres. Il ne sait pas comment s'en sortir. Il démarre et, au lieu d'aller au journal il file au Jardin public.

- Salut Jésus, comment vas-tu ?

- Moi ça va à peu près, mais toi, si tu voyais ta tronche !  
 - Je sais, répond Marc, j'aimerais que tu restes avec moi, j'ai peur et à deux on sera plus forts.  
 - En ce moment il ne fait pas bon être en ta compagnie. Hier soir j'ai eu la trouille qu'ils nous butent. Tu as des amis très particuliers, qui ne sont pas tellement fréquentables.

- Bon, écoute, je t'emmène déjeuner, on va parler de tout ça après. Le ventre plein on réfléchit mieux.  
 - Voilà ce que j'aime entendre, répond Jésus. D'accord, on y va.

Et les deux amis se rendent dans un restaurant Thaï de l'avenue Gambetta, que Marc apprécie pour sa cuisine fraîche et exotique d'une grande finesse. Antoine, le patron, ravi de retrouver la clientèle de Marc, les place à une table, et leur offre même « l'apéritif maison », ce que Jésus apprécie avec un grand sourire.

- Qu'en penses-tu, Marc, si on disait « bis », dit Jésus ?

En dégustant leur deuxième verre, Marc raconte à son complice les derniers événements : le coup de téléphone de Jerry, sa visite à l'hôpital où il n'avait rien appris, et surtout la présence de l'homme au chapeau en discussion avec un Inspecteur de police.

- Tout ça va trop vite pour moi, répond Jésus. Il faut absolument se sortir de cette embrouille.

- Mais je ne peux pas, j'y suis jusqu'au cou ! Ils ne me lâcheront pas !

- La solution, c'est de leur donner ce qu'ils veulent. Donc, il faut trouver le cambrioleur. Tu es sûr que ta petite amie ne sait pas où il est ?

- Je crois qu'elle le sait, répond Marc. Mais à mon avis elle ne le dira pas, elle le protège. Et si j'ai le document en question entre les mains, il faudra que je leur donne sans contrepartie ? Je suis journaliste, et si dans ce dossier il y a une arnaque politique, je m'en voudrais toute ma vie de ne pas avoir fait mon métier en ne la rendant pas publique.

- Il faut savoir ce que tu veux. Ou tu te tiens à l'écart en prenant soin de ta carcasse, ou tu publies et cela peut mettre fin à ta carrière avec tous les avocats qui vont t'attaquer pour des raisons diverses : démentis, attaques en diffamation etc. Et ton patron, tu crois qu'il prendrait le risque de voir couler son journal ? Finalement tout dépend du contenu de ce dossier : tant que tu ne le connais pas, il est inutile de prendre des décisions aléatoires.

- Tu as certainement raison, mais comment en sortir ? Je n'ai rien à leur donner, et je sens constamment leurs menaces.

- Il y a peut-être une solution, dit Jésus. Mais c'est risqué. Puisque tu as le numéro du portable de Jerry, tu l'appelles, et tu lui dis que tu as vu son patron en discussion avec un Inspecteur de police et que ça t'intrigue. Tu ajoutes que tu as pris une photo, et que tu envisages de faire un article. Je pense que ça devrait les faire bouger.

- Du chantage en quelque sorte. Comment vont-ils le prendre ?

- A mon avis, dit Jésus, l'homme au chapeau va vouloir te rencontrer à nouveau. Mais cette fois tu fixes le lieu de rencontre, un lieu public où tu ne cours aucun risque.

- C'est jouable, répond Marc. Après le déjeuner, tu m'accompagnes au journal et on en parle à mon patron. Je veux assurer mes arrières.

Les deux amis, leur déjeuner terminé, se présentent au journal.

- Qui c'est, ce chevelu mal peigné ? dit le patron en regardant Jésus.

Sans se démonter, celui-ci répond :

- On m'appelle Jésus. Ma mère s'appelait Marie. Par contre, mon père ne s'appelait pas Joseph, mais Léon. Et je ne suis pas né à Bethléem mais à Lusignan. Mais ce sont des détails sans importance, on m'appelle Jésus et ça me va.

- Bon, bon, répond le patron. Que voulez-vous ? Dépêchez-vous, je n'ai pas beaucoup de temps. Et toi, tu as un article à écrire, n'oublie pas.

- Voilà, dit Marc. On veut provoquer l'homme au chapeau pour faire avancer les choses. On va lui dire qu'on voudrait le rencontrer, dans un lieu public, en lui faisant croire que j'ai une photo de lui discutant avec un Inspecteur de police, et que j'ai l'intention d'écrire sur ce qui s'est passé à Vaux sur mer.

Le patron réfléchit un moment en mâchouillant son cigare éteint.

Il doit avoir une haleine épouvantable, se dit Jésus. Je plains sa femme.

- D'accord, dit le patron. Tu appelles pour fixer une réunion, par exemple dans un café du Cours National. Quand tu auras la réponse sur l'endroit et l'heure, tu me le diras, j'enverrai un photographe qui essaiera de prendre une photo sans que ces messieurs le remarquent.

Marc fait le numéro de Jerry, qui répond presque de suite.

- Salut Bonhomme, tu as du nouveau ? J'espère que tu n'appelles pas pour rien ! Je sais que tu es dans les locaux du journal en ce moment, ne t'avise pas d'écrire n'importe quoi !

Ça commence plutôt mal.

- Je veux voir votre patron, dit Marc. Et je veux le rencontrer dans un lieu public, je ne veux plus recevoir de coups. J'ai une photo de lui en discussion avec un policier, et je veux en savoir plus pour écrire un article.

Marc a mis le haut-parleur pour que tout le monde entende.

- Tu prends des risques Bonhomme, je crois que tu n'as pas très bien compris où tu mets les pieds. Bon, je vais prévenir le patron et je te rappellerai.

Le moral commence à remonter chez Marc et Jésus. Il leur semble qu'ils ont l'initiative des opérations. Ils vont montrer à ces truands de quoi ils sont capables. D'autant qu'ils ont l'appui du journal.

- Allez, prépare-moi un papier, dit le patron. Il me le faut avant dix-neuf heures, car ensuite, comme je te l'ai dit, j'ai une réunion à la Médiathèque, et je pense y rencontrer la Commissaire de police.

Dans son article, Marc parle de la mort des deux hommes de Melucchi. Il raconte le cambriolage, la fuite de Gilles, l'attaque dont fut victime Sarah, la petite amie du cambrioleur, attaque qui pourrait provenir du clan Melucchi. Faute de preuves, il reste prudent.

Il ajoute que le butin est conséquent : argent liquide, drogue, bijoux, et peut-être des documents confidentiels qui pourraient faire tomber des personnages haut placés. Il précise que cela peut attiser la convoitise de certains truands, autres que ceux de Melucchi, et que par conséquent on peut s'attendre à des rebondissements.

Il rappelle enfin que Sarah est la victime innocente de cette affaire, qu'elle n'est au courant de rien, et qu'elle ne sait même pas où se cache son petit ami.

Il est content de lui. Il fait lire son papier à Jésus, qui le félicite, puis il le laisse sur le bureau de son patron.

Il est près de dix-neuf heures lorsqu'ils quittent les locaux du journal.

- J'ai soif, dit Jésus. Si on allait s'en jeter un.

- Volontiers, répond Marc, on l'a bien mérité.

Ils s'installent à la terrasse d'un café, près du Gallia théâtre, et commandent des sandwiches et de la bière. Ils sont bien, *benézes*, la confiance est de retour. Pour Marc, ces truands ne lui font plus peur. Ils vont voir ce qu'est un vrai journaliste d'investigation. Et s'il arrive à retrouver ce fameux document, il écrira des articles sensationnels. Son patron ne pourra que le féliciter, voire lui donner une prime, ou l'augmenter !

Vers vingt et une heures, après avoir éclusé quelques demis, ce qui les a rendus encore plus euphoriques, ils descendent la rue Alsace-Lorraine pour se rendre au logement de Marc, ruelle de l'Hospice. Les magasins ont fermé boutique, mais de nombreux promeneurs déambulent encore, profitant du temps agréable. Beaucoup ont un cornet de glace à la main, pour se rafraîchir. Des *supeurs de yace*, comme aurait dit Jean-Claude Lucazeau, dont Marc appréciait la compagnie.

En arrivant en bas de la ruelle de l'Hospice, Jésus dit :

- Quand je regarde les marches qu'il faut monter pour arriver chez toi, *o m' doune souét*. Je n'arrive pas à m'y faire. J'espère que tu as encore quelques bouteilles là-haut.

- T'inquiètes pas, j'ai ce qu'il faut.

Marc ouvre la porte, allume la lumière, et les deux amis entrent. Mais leurs sourires se figent. Assis sur le canapé, l'homme au chapeau attend. Derrière eux, Jerry ferme le passage et les empêche de sortir. Et Tom n'est pas très loin.

- Salut les amis, dit l'homme au chapeau. Je me suis servi un verre de whisky sans attendre ta permission, Marc. Mais je suis sûr que tu ne me l'aurais pas refusé ! Et je te félicite, du « Single malt », il est excellent. Quant à Tom et Jerry, ils ont préféré le vin rouge. Mais ils n'y connaissent rien, ils ont ouvert une bouteille de Beaujolais, alors qu'il y a un magnifique Pessac-Léognan sur le buffet.

- Ne vous gênez pas ! Comment êtes-vous entrés ? Que voulez-vous réellement ?

- Merci Marc pour ton hospitalité. On veut bavarder un moment. Tu ne pensais quand même pas que j'allais accepter tes conditions ? Se rencontrer dans un café ? Ridicule ! On est bien mieux chez toi ! Et la photo que tu as prise devant le Commissariat de police ? Elle ne prouve rien ! Rassure-toi, j'ai demandé à mes hommes d'être calmes. Et j'ai vu ta collection de CD. Un homme qui aime le jazz, et particulièrement Billie Holiday, ne peut pas être mauvais !

- C'est un copain de Breuillet qui m'a fait connaître les chansons de Billie, répond Marc. Mais je vous le demande à nouveau : pourquoi êtes-vous chez moi ?

Jésus, tétanisé par la peur, ne dit rien et tente de se faire oublier.

- Je te l'ai dit, Marc, reprend l'homme au chapeau. C'est pour bavarder un peu avec toi. Et tout d'abord, je voulais te féliciter pour ton projet d'article, il est excellent ! Il y a simplement un paragraphe qui m'ennuie, celui où tu parles des documents confidentiels. Ce paragraphe-là, il faudra le gommer. Mais pour le reste, c'est parfait. Tu peux parler de Melucchi tant que tu veux, il est fini, il se retrouve tout seul, il est presque mort, c'est une question de jours. Tu ne risques plus rien avec lui, alors enfonce-le, excite-toi sur lui !

- Quoi ? Comment êtes-vous au courant ? C'est scandaleux ! Vous l'avez volé, cet article ? Vous avez piraté mon ordinateur ?

- Calme-toi Marc, j'ai vu ton patron. En réalité, nous avons eu un entretien avec lui au Commissariat. Étaient présents le Préfet et un émissaire de l'Élysée. Tu vois je ne te cache rien. Bien entendu, personne n'est au courant de cette réunion, elle n'a pas eu lieu, tu vois ce que je veux dire ?

- Et mon patron ? Il a accepté vos manigances ? Il n'a rien dit ?

- Attention aux mots que tu utilises, Marc. Manigances, je n'aime pas trop. En réalité, ton patron il n'a pas eu le choix. Devant la raison d'État, on s'incline toujours.

- La raison d'État ? Elle a bon dos ! Scandale d'État plutôt !

- Marc, encore une fois calme-toi, ou j'appelle Tom. Tu te souviens ? Les arguments de Tom feront peut-être plus d'effet que les miens !

- Non, c'est bon. Les coups, ça suffit !

- Bien, dit l'homme au chapeau, tu deviens raisonnable. Une dernière chose. Demain matin tu vas chercher la jeune femme à l'hôpital, pour la raccompagner chez elle. Prends soin d'elle, et en même temps questionne-la, surveille-la, je me méfie de cette fille.

- Je vous jure qu'elle ne sait rien, elle ne sait pas où sont les documents.

- Ne jure pas, Marc. Et c'est ton intérêt de me ramener le dossier et tout le reste. N'oublie pas. Ton ami le taiseux aux cheveux longs, qui n'a pas l'air très courageux, pourra certainement t'aider.

- Mais je ne connais rien à ces histoires, dit Jésus en sortant de sa léthargie.

- Je peux le cogner, patron ? dit Tom. Il n'a pas l'air de vouloir comprendre !

- Non, Tom, pas maintenant. On verra plus tard, en fonction des résultats.

L'homme au chapeau se lève, et fait signe à ses hommes.

- Bon, les gars on s'en va. Marc, merci pour les verres. Et rassure-toi, on se reverra !

Une fois les trois lascars partis, les deux amis restent quelques minutes prostrés, muets, comme tétanisés. Puis Marc se ressaisit, se lève, et se verse un verre de whisky.

- Je t'en sers un aussi, Jésus ?

- Volontiers, et bien tassé. Ces gars me foutent la trouille !

Et ils trinquent.

- Marc, c'est dangereux, depuis quelques jours, la vie avec toi, dit Jésus. Je vais te laisser, je regagne le Jardin public, je me sentirai plus en sûreté. Mais j'emporte ta bouteille de Pessac-Léognan, si tu permets, j'en ai besoin.

- D'accord, dit Marc, tu l'as bien mérité.

Et Jésus s'éloigne, sa bouteille sous le bras.

Le moral de Marc en a pris un coup. Il ne comprend pas comment il en est arrivé là. Il n'est en sécurité nulle part, puisque ces hommes ont réussi à pénétrer chez lui, sans fracasser la porte. Ils agissent en toute impunité, et lui, Marc, que peut-il faire contre eux ? Et qui sont-ils ? Ils doivent bénéficier de très bonnes protections ? Ou alors ils font partie de la DGSI ? Mais ils agissent comme des truands, ce n'est pas normal !

Il a beau réfléchir, tourner dans sa tête tous les événements qui se sont déroulés depuis quelques jours, il n'arrive toujours pas à trouver de réponses. Si ce n'est que ce document qu'ils recherchent doit avoir beaucoup d'importance. Il se sert un autre whisky, pour *se r'monter l' thieur*, dirait Jésus. Il s'étend sur son lit, mais n'arrive pas à trouver le sommeil.

Le lendemain matin, Marc se présente à l'hôpital, où Sarah l'attend. Elle est encore faible, pâle. Il a envie de la protéger.

- Je suis contente de sortir, dit-elle, mais j'ai toujours peur, même si je sais que je ne risque plus rien de la part des hommes de Melucchi.

- Rassurez-vous, je suis là pour vous aider, répond Marc. Je vais vous conduire chez vous, et ensuite nous irons déjeuner tous les deux.

- Merci Marc, vous êtes quelqu'un de bien.

Mais lorsqu'elle entre dans son appartement, suivie de Marc, elle pousse un cri. Tout est renversé, on a fouillé les meubles et les placards. Les vêtements et les papiers sont mélangés, en vrac, sur le sol. Un vrai désastre. Sarah se met à pleurer, ce qui permet à Marc de la prendre dans ses bras pour la consoler.

- Mais pourquoi ? dit-elle en sanglotant. Il n'y a rien à voler chez moi !

- Et qui ? ajouta Marc. Les hommes de Melucchi avant leur accident fatal ? Ceux de l'homme au chapeau ?

Beaucoup de questions, mais pas de réponses. Ils décident d'aller déjeuner.

- Ensuite, on ira chercher Jésus et tous les deux nous rangerons votre appartement. Mais si, ce soir, vous ne voulez pas rester seule, j'ai une chambre disponible.

- Non, ça ira. Une fois l'appartement rangé, j'ai besoin de me reposer et d'être seule. Et demain, je pense reprendre mon travail.

- Déjà. Ce n'est pas un peu tôt ?

- Non. C'est nécessaire.

Une fois le repas terminé, ils se rendent au Jardin public. Ils n'ont aucun mal à trouver Jésus qui, assis sur son banc, lit un journal de la veille trouvé dans une poubelle.

- Jésus je te présente Sarah. On a besoin de toi, son appartement a été visité pendant qu'elle était à l'hôpital, il faut tout remettre en ordre.

- Mademoiselle, répond Jésus, ce sera avec grand plaisir que je vous rendrai ce service !

- N'en fais pas trop, s'il te plait, répond Marc.

- Mais regarde, elle sourit ! Moi je la fais rire. Et toi ?

Effectivement Sarah sourit, et même rit en écoutant les chamailleries des deux hommes.

- Bon, dit Marc d'un air un peu grincheux, on va chez Sarah, on a du travail.

- A vos ordres, mon capitaine !

Le désordre est si important qu'il faut l'après-midi aux deux complices pour ranger l'appartement, sous les directives de Sarah. Lorsque tout est terminé, elle les remercie en leur proposant un verre de pineau, grâce à une bouteille qui avait échappé au massacre.

- Merci mes amis, dit-elle. Maintenant, si vous voulez bien, j'ai besoin d'être seule et de me reposer.

Et chacun part de son côté.

Deux jours plus tard, une nouvelle tombe : Melucchi vient de se faire descendre. Il n'avait plus de gardes du corps, il était donc obligé de sortir pour se procurer le nécessaire pour vivre. Et c'est à la sortie d'un supermarché, à Saujon, en plein jour, que deux hommes en moto se pointèrent au moment où il chargeait des marchandises dans le coffre de sa voiture. Ils ne lui laissèrent aucune chance : deux rafales de pistolet automatique.

Les agresseurs prirent la fuite et ne furent pas rattrapés. Et les journaux de titrer : « Saujon + Royan = Marseille ? ». Marc en profita pour rédiger un article sur le truand, avec tout ce qu'il avait appris sur lui et qu'il n'avait, par crainte, jamais écrit.

Le lendemain, l'homme au chapeau se présente au journal et demande à voir Marc.

- Sortons, lui dit-il, j'ai à te parler, seul à seul.

Ils s'installent au café le plus proche.

- Marc, je viens te dire au revoir, en principe tu ne me verras plus, j'ai récupéré les documents.

- Ah bon ? Vous avez mis la main sur Gilles ?

- Décidément Marc, tu n'as rien compris. Ce n'est pas ce petit malfrat qui me les a refilés, d'ailleurs je ne sais toujours pas où il est et je m'en fous.

- Alors, comment les avez-vous trouvés ?

- Tu ne devines pas ?

Marc réfléchit un moment.

- Ce n'est quand même pas Sarah ? Non, ça ne se peut pas !

- Je vois que tu commences à saisir ! Elle m'a contacté hier, par l'intermédiaire de Jerry. Elle m'a proposé le document, contre deux cent mille euros. Elle aurait même pu demander plus, mes commanditaires auraient payé. Et ce matin nous avons conclu la transaction. C'est une sacrée petite bonne femme !

- Mais comment les a-t-elle eus ?

- Aucune idée, Marc, ce n'est pas mon problème. Tu n'auras qu'à lui demander !

- Je ne comprends pas, elle m'a toujours affirmé qu'elle n'était pas au courant des affaires de Gilles.

- Tu es naïf, répond l'homme au chapeau. Je t'avais bien dit de te méfier d'elle. Tu es le genre de gars à se laisser avoir par les femmes, je me trompe ? Tu es trop sentimental.

Marc est effondré. Sarah, si frêle, si timide, si vulnérable ! Elle s'est moqué de lui. Il faudra qu'il la rencontre pour discuter avec elle. Il a tant de questions qui tournent dans sa tête.

- Qu'y a-t-il dans ce document ? demande-t-il ?

- Allons Marc, tu sais bien que je ne te répondrai pas : secret d'État !

- Et vous, qui êtes-vous ?

- Un ami, Marc, un ami. Et pour te le prouver, et réparer les désagréments de notre première rencontre, voici une enveloppe pour toi. Prends-la, et ne te poses pas de questions. Finalement, je t'aime bien Marc, tu es un gars sympa, un cœur pur ! Salut, mon ami, ce fut un plaisir de discuter avec toi.

Et l'homme sort. Marc ouvre l'enveloppe : à l'intérieur, des billets de cinquante et cent euros. Mais il est trop fatigué pour compter. Il s'est fait avoir, il ne peut pas en rester là, il faut qu'il sache ce qui s'est passé.

Alors, une fois sorti du café, il descend le Cours National, franchit le pont, et prend l'Avenue Gambetta jusqu'au magasin de fleurs où travaille Sarah. Celle-ci l'accueille avec un sourire un peu figé.

- Marc, quelle bonne surprise, c'est gentil de me rendre visite.

- Sortons, dit-il, j'ai à vous parler.

- D'accord, allons prendre un verre.

Une fois installés à la terrasse d'un café, Marc engage de suite la conversation.

- J'ai reçu la visite de l'homme au chapeau, dit-il. Il m'a raconté que vous lui aviez remis le document compromettant. C'est vrai ? Vous m'aviez dit que vous n'aviez pas connaissance du produit du vol de votre petit ami.

- Je vais vous dire la vérité, Marc. Effectivement je vous ai un peu menti.

- Un peu ? Un peu beaucoup, j'ai l'impression !

- Voilà ce qu'il s'est passé. Le soir du cambriolage, quand Marc est arrivé, il m'a confié son butin, en me demandant de le planquer. Je l'avais déjà fait à plusieurs reprises, à sa demande. J'ai une cachette que personne ne connaît, un endroit secret dans le magasin de fleurs où je travaille. J'ai donc tout caché sans savoir réellement ce qu'il y avait à l'intérieur du sac, sauf que c'était très lourd.

- Et ensuite ?

- Ensuite, sont arrivés les événements que vous connaissez : la mort de Vincent, les menaces des hommes de Melucchi, l'attentat dont j'ai été victime. Gilles a pris peur et s'est enfui, me laissant seule avec le magot. Puis vous êtes entré en jeu, et vous m'avez appris l'existence de ce document, et des hommes qui le voulaient à tout prix.

- Moi qui ai toujours cru que vous étiez innocente, dit Marc. Je voulais vous aider, vous protéger. Mais je vois que vous n'avez pas besoin de mes services.

- Mais je suis innocente, répond-t-elle. Comme vous je subis les événements, mais je sais en profiter.

J'ai voulu reprendre mon travail immédiatement après ma sortie de l'hôpital, pour pouvoir récupérer ce dossier. Je l'ai lu, et j'en ai même fait une photocopie que je garde dans un coffre que je viens d'ouvrir dans une banque. Et j'ai pris contact avec l'homme au chapeau. Je voulais me débarrasser de ce dossier.

- Et vous en avez tiré un bon prix, dit Marc.

- Vous ne trouvez pas que c'est normal, n'oubliez pas que j'ai été blessée, que j'ai failli mourir ! Vous trouvez que c'est cher payé ?

- Soit. Par simple curiosité, qu'y a-t-il, dans ce dossier ?

- Je ne peux pas vous le dire, je l'ai promis à l'homme au chapeau. Par contre il sait que j'en ai fait une copie. C'est, en quelque sorte, ma protection.

- Et le reste du butin ?

- Hier, Gilles est venu. Il m'a raconté qu'il avait eu très peur, et qu'il voulait partir, quitter le pays. Alors je lui ai donné la drogue et les bijoux. Moi j'ai conservé l'argent liquide.

- Et l'argent liquide, cela se monte à combien ?

- Environ deux millions d'euros, dit-elle.

- Fichtre ! Et qu'en avez-vous fait ? Vous n'avez pas peur de l'enquête de police ?

- J'ai mis l'argent dans le coffre que j'ai ouvert. Je prends le temps de réfléchir pour savoir comment je vais l'utiliser. Et n'oubliez pas que l'enquête de police concerne uniquement la recherche de l'homme qui m'a agressé. Et s'il s'agit d'un des sbires de Melucchi, je ne risque plus rien. Quant au butin, aucune plainte n'a été déposée, qui pourrait s'inquiéter d'un vol qui, officiellement, n'a pas eu lieu ? Et d'ailleurs, j'ai eu l'assurance, de la part de l'homme au chapeau, que je ne serais pas poursuivie. Je ne sais pas qui il est, mais il a certainement beaucoup d'influence.

Marc est anéanti. Toutes ses certitudes sont tombées. Il a l'impression de s'être fait avoir par cette femme, et pourtant il ne lui en veut pas. L'homme au chapeau avait raison quand il lui avait dit qu'il était trop naïf.

- Il faut que je reprenne mon travail, dit Sarah. J'espère que vous n'allez pas raconter toute mon histoire. Si je vous ai dit ce que vous vouliez savoir, c'est parce que j'ai confiance en vous.

Elle a confiance en lui ! Elle lui a menti mais elle a confiance en lui ! Alors là, elle m'achève, se dit Marc.

- Au revoir, Marc. Je crois qu'il est préférable qu'on ne se revoie pas. Il y a eu trop de choses qui se sont passées, et qu'il vaut mieux oublier.

Elle part, le laissant seul devant sa tasse de café, le moral au plus bas. Alors, il se lève, et file jusqu'au Jardin public, retrouver Jésus, à l'emplacement habituel.

- Jésus, passe-moi la bouteille, dit Marc.

# **Paul**

**Un voyage mouvementé à Paris**

- *Jhe t'ai dit que jh' t'emmènerai à la gare d'Angoulême ! Alors, arrête ta ricouène, jh'en seût ouillé que tu m' dise que t'à poûr d'aller à Paris, que t'à poûr de te pârdre ! Jh' te mettrai dans la vouéture, t'à tés billets, et à Paris ton p'tit-fi s'rat à la gare !*

Ainsi parlait Marcel à son père Paul. Paul, aura 85 ans le 25 décembre, le *jhôr de la Naû*, et il fêtera cet évènement chez ses petits-enfants et arrières petits-enfants à Paris. Il a, comme dit sa *nore*, toute sa tête, même qu'il est souvent *pu chéti qu'ïn drôle vissé*.

- *O-l'êt point coum' le cougnat, qu'a li dizait, vous embounzisset pâ en veillzissant !*

- *Jhe fais c' qui m' piait coum' o m' piait, qu'ï répounait, et jh'emmârde le monde !*

- *Étout pas malhûreux ! En veillzissant, le pu bon ch'vau devint rosse !*

Et quand il est en conflit avec sa belle-fille – *ine rapportée, ine étranghère* – il prend sa vieille 403 Peugeot (il conduit encore sur de courtes distances) pour faire les deux kilomètres qui le séparent du *café dau Coumarce* à Burie, où il retrouve ses amis autour d'un verre de *vin bian*.

- *Ma nore at in sale caractère, qu'ï dit. Et le pire, o l'êt qu' mon fi la soutint ! Jh'ai pu qu'à m' laissé bâzit ! Jhe sart pu à reun !*

Les autres, qui ont l'habitude d'entendre ses jérémiades, n'en font pas grand cas. Ils le laissent parler, et après deux verres, il se calme.

Un sacré caractère le Paul. Il dit ce qu'il pense, ce qui ne fait pas toujours plaisir à ses interlocuteurs, il se met facilement en *peutrasse*, mais il est droit, honnête, et ses amis savent qu'ils peuvent compter sur lui. Finalement il a un cœur d'or, et ce mauvais caractère est une façade. Il apprécie d'ailleurs les gens qui lui tiennent tête, qui n'ont pas peur de lui. Sa belle-fille l'a bien compris, c'est devenu un jeu entre eux, elle ne se laisse pas faire et finalement elle aime bien ce vieux bonhomme bougon et ronchon.

Mais Paul a peur, parce que c'est la première fois qu'il ira à Paris tout seul, dans un train à grande vitesse.

- *Oh des trains jh'en ai pris, qu'ï dit. La première foués, jh' m'en souvint encouère, jh'avit l'âghe de cinq ans, o l'était le départementaû peur allét à Angoulême, chez nous cousins. Jh'avont pris le train à la gare de Burie, peur allét jhusqu'à Cougnat, et amprès jh'en avont prit in aut' jhusqu'à Angoulême. Jh'avions mis maî d'ine demi-jhörnée peur thieû vouéyâjhe, et i m' disant que peur allét à Paris o faut moins de deux heures dépeûx Angoulême ! Zou créyez-vous, ine affaire de minme ?*

Paul habite au village de Pouvet, proche de Burie, dans une maison attenante à celle de son fils et de sa bru. Son ami et voisin Roger lui a pourtant dit :

- *T'à pâ à avouère poûr. Moué jh'ait vouéyâjhé, jh'en ai prit des trains et jh'ai minme prit l'avion, et jh'en seût pas bâzi !*

- *Vouais farceur, mais toué t'é bin pu jhène que moué !*

Et le jour du départ arrive. Marcel sort la voiture pour conduire son père à Angoulême.

- *Jh'espère que t'à fet ta valise et que t'à reun oubyié, qu'ï li dit.*

- *Vouais, mais si jh'ai la piâtrelle, jh'ai reun prévu. O raste in p'tit de lapin en sauce, dan le frigo, jh'ai beun envie de l'emm'né !*

- *Tu vât pâ manjhé daû lapin en sauce dans le TGV, beurnocion ! Eh beun, o fait daû jholi ! Jh'ajhêt'ront in coub' de sandwiches à la gare, et si t'as souét, o-l'at in wagon peur thiélés-là qui sont asseuché de la goule !*

Paul meloune dans sa moustache, mais monte dans la voiture.

- *Avet-vous pensé à pren' vous cachet et vous pilune ? qu'o-l'huche sa nore peur la croisée de l'auto.*

- *Vouais, othiyupe-te d' tés affaires, jh'ai tout c' qu'o faut peur pas bâzit en route !*

- *Eh beun, à bintout, jh'aspère que vous s'rét maî agrâlant et moins chéti quand vous r'vinrét, avec la nouvelle ân-née !*

Après un voyage en voiture sans histoire jusqu'à la gare d'Angoulême, Marcel poinçonne le billet de son père et lui achète deux sandwiches au jambon. Puis ils vont sur le quai attendre l'arrivée du train.

- *T'êt dans la vouéture 19, et ta piace o-l'êt la 45, dit Marcel. Tu frat beun étention à pâ pren' la piace d'in aûte !*

Lorsque son père monte dans la voiture, Marcel reste sur le quai un moment pour surveiller. Paul trouve sa place sans problème : siège n° 45. A côté de lui, près de la fenêtre, il y a une jeune femme avec des lunettes, un livre à la main : *ine intellectuelle m'en doute*, se dit-il. Jusqu'ici, tout va bien, et le train démarre.

Dans le wagon, les voyageurs sont tous occupés à lire, à rêver ou à travailler sur des ordinateurs portables, sans s'occuper de ce que font les autres. C'est ce qui surprend Paul. Autrefois il y avait des compartiments de huit passagers, et il était facile d'engager la conversation, de raconter sa vie, d'écouter celle des autres, de nouer des connaissances. La configuration de ces wagons de TGV, avec des sièges organisés comme ceux d'un avion, n'incite pas à la convivialité. Il se tourne vers sa voisine pour voir si elle est disposée à discuter avec lui, mais elle semble absorbée par son livre, et il y renonce. On a beau être *in pézant sorti daû coûté d' Burie*, on a du savoir-vivre et de la courtoisie, *cré nom d'in cheun !*

Au bout d'un moment Paul *duvre son coutiâ*, parce qu'un bon paysan charentais a toujours son couteau dans la poche, et prend les sandwiches achetés par Marcel. Il fait la grimace. C'est à ce moment que passe le contrôleur. Il lui montre les sandwiches.

- *Jh' veurit m' faire remboursé, qu'ï dit. Vous ét' des voleurs, aux Ch'mins de fâr. Jh'avont pôné 15 euros peur avouère daû pain chaum'nit. Et d'dan, o faurait ine lonjhe-vue peur vouère le jhambon. A Pouvet, quant jh' veût faire colation, jhe m' cope in traû de pain et ine darne de jhambon dans le bon tail, et o m' garnit le chaudin ! Coument veulét-vous vous caler les jhottes avec thièlés sandwiches qu'ï vendant dans les gares !*

Le contrôleur, un grand gars sorti du côté de Châteauneuf, avait la chance de comprendre un peu le patois saintongeais. Ce paysan plus vrai que nature, qui lui raconte son histoire de « mal bouffe », l'amuse beaucoup. Il lui répond, en essayant de se rappeler le langage de son grand-père, qui habite à Bassac :

- *Jh' peût reun peur vous, moun émit, moué jhe seût là peur contrôler les billets. Si vous veulet vous piainde, o faura écrire ine émolé à la Direction de la SNCF.*

Entendre le contrôleur lui répondre de la sorte surprend et radoucit Paul. *Thieû biton deût point ét' in mauvais gâs pus qu'ï cause coum' nous aûte*. Une fois le contrôleur parti, Paul prend ses deux sandwiches, en propose un à la jeune femme à côté de lui, qui refuse poliment. Il commence à en manger un.

- *O-l'êt in étouffe-chrétien, qu'ï dit. O-l'êt pu set que le lan-ye de ma nore ! Jh'arit meûx fet d'am'ner mon lapin en sauce ! Et o doune souét, fî d' la mère ! Et jh'ai reun à bouère.*

Il demande à sa voisine si elle sait où se trouve la voiture *voure n'on peut se déseucher la goule*. La jeune femme, que ce grand-père commence à amuser, lui propose de l'y emmener.

- *Passez d'avant, jhe vous seugue, qu'ï dit.*

Tous les deux se lèvent de leur siège et se dirigent vers la voiture-bar. J'ai oublié de vous dire que le train avait dépassé Saint-Pierre des Corps, et roulait à sa vitesse la plus élevée. Arrivé au milieu du wagon Paul, surpris par un virage sournois (*le conducteur s'rait-i in chéti qui zou arait fait esprès ?*), est déséquilibré et se retrouve assis sur les genoux d'une dame qui, évidemment, ne s'y attendait pas. Celle-ci commence à *s'ébrailler* et à le traiter de malotrus.

- *O d'vrait peurtant vous piaire, dit Paul, o l'êt sûr'ment point tous les jhòrs qu'ïn biâ biton sèyisse assit su vos gh'neuils !*

L'homme assis à côté d'elle en rajoute :

- Vous n'avez pas honte, de vous asseoir sur les genoux de cette jeune femme ?

- *Jhène ? répond Paul. A-l' ét pâ si jhène que vous créyet ! Jhe pense que ses dents de lait devant pu li faire daû maû dépeux longtemps ! Et ses gh'neuils, jhe rest'rit bin assis d'sus, mais i sont cagneux, o m' mache le dêr ! Jh' tinrit point jhusqu'à la fin daû vouéyâjhe !*

- Mais vous êtes un goujat, si vous n'étiez pas si vieux, je vous apprendrais à vivre ! dit le voisin de la dame en question !

- *Toué, le calâ burot, taise-te ! Tu m' fais pâ poûr ! Jhe s'rit à même à t' faire sabé la piâ, si o zou foulait !*

Le contrôleur, qui n'était pas très loin, constatant que c'est son ami le paysan qui est à l'origine de tout ce *drigail*, calme tout le monde. Il faut reconnaître que, dans le wagon, les voyageurs ne s'attendaient pas à un tel spectacle et tous, en souriant, semblent prendre fait et cause pour ce vieux paysan mal embouché mais combien truculent et sincère. Pour une fois qu'il se passe quelque chose d'intéressant dans un wagon de TGV !

La jeune voisine de Paul l'attend au bout du wagon, les yeux écarquillés, surprise par la vitalité du vieil homme.

- Quel âge avez-vous, père ancien, lui demande-t-elle ?

- *Jh'ai l'âghe d'ine veille vache, qu'i dit. Jh'arai quateurvingt cinq ân-nées à la Naû ! Et jh' seût teurjhou dreit !*

- Je vous admire, dit-elle. Vous êtes en réalité plus jeune que beaucoup de mes amis, qui n'ont pas plus de trente ans mais qui sont tristes à pleurer.

- *O-l'êt pac' que jhe seût saintongheais ! La Saintonghe ét le pu biâ pays aû monde, le pays voure que jh' sont benaise ! Moué, quant jhe la thytterai, o s'rat peur allé dans l'ouche à Musard !*

- L'ouche à Musard ? Qu'est ce que c'est ?

- *O-l'êt coum' thieu que jh'app'ons lés cémentière. Mais jhe seût point pressé d'y allé !*

Enfin ils arrivent au wagon-bar. Paul, fier comme *in jhène drôle* d'être accompagné par une si jolie femme, *se sent tout acréité* devant les clients étonnés d'un tel arrivage. Jouant les grands seigneurs, il propose à sa voisine de lui offrir à boire.

- Vous êtes gentil, je prendrai une tasse de thé.

- *Daû thé ? O-l'a goût d' reun, o-l'êt de la tisane ! Moué la tisane que jh'aime le meûx, o-l'êt la tisane de souchot ! Té, moun émit, dit-il au serveur, in thé peur la Dame. Et peur moué, o s'rat in vârre de vin bian !*

- Du vin blanc ? Désolé, Monsieur, nous n'avons pas de boissons alcoolisées, sauf de la bière. Par contre nous avons du Coca-cola, et du jus de fruit.

- *Race dau Yâbe ! qu'o dit Paul. Jhe m'en souvinrai de thieû vouéyâjhe. Jhe seût pas prêt à zi r'törner ! Jhe peuvont minme pas bouére ce que jh' veulont ! Jhe peuriont bâzi de souét, o-l'a reun de bon ! Doune-me dont in café, pusque t'â reun d'aût' qui me convint !*

La jeune femme s'amuse de plus en plus.

- Je ne regrette pas ce voyage, dit-elle. On ne s'ennuie pas avec vous.

- *Jhe seût galant avec les femmes qui sont jhène et jholie ... sauf avec ma nore ! Et jh' vât vous dire, jh' peut pas pren' in café sans n'ine goutte de cougnat peur me réchauffé l' jhabot.*

Paul sort une topette de cognac de la poche de son veston – car un bon paysan charentais, en plus de son couteau, a toujours une topette de cognac dans sa poche – et en verse une bonne rasade dans sa tasse. Il en propose à sa compagne.

- Pourquoi pas, dit-elle.

Il en verse dans sa tasse de thé.

- *Le cougnat, qu'i dit, o peut pas faire daû maû. O vous chauffe le pessa, o vous rend benaise. Vous formet les euils, et vous sentet qu'i coule dans vout' jhabot !*

- C'est vrai que le thé a un goût différent et pas désagréable, lui répond-t-elle.

- *O m'êtoune point, jh'ai bu daû thé ine foués, o semb' daû pissâ d'ajhasse. Mais le cougnat deut beun l'arranjher !*

Ils prennent une deuxième tournée, lui du café elle du thé, et arrosent leurs tasses d'une nouvelle rasade de cognac.

- *Jh'aviont in barde aûte foués, qu'i dit, qui s'app'ait Goulebenéze, et qu'a chanté son pays. Il a fait ine chanson su l' cougnat.*

- J'en ai entendu parler, dit-elle, je suis née à Libourne, dans le pays gabaye, et sa réputation était arrivée jusque là. Mes parents et mon grand-père connaissaient ses chansons et ses histoires.

- *Eh beun vous éte coum' qui dirait saintongheaise ! Vous allet chanté avec moué.*

Il commence à chanter le refrain, devant tous les clients du wagon-bar surpris :

*Chantons don, tant qu' la veugne tinrat,  
La valse daû Cougnat,  
Cougnat,*

*Chantons don, tant qu' la veugne tinrat  
La valse daû Cougnat.*

L'alcool commence à faire son effet dans la tête de la jeune femme, et elle reprend le refrain avec lui. De ce fait les autres voyageurs, pris dans l'ambiance, même s'ils ne comprennent pas le patois saintongeais, accompagnent les deux complices en fredonnant l'air de la chanson.

Puis Paul demande à payer les consommations, et lorsque le garçon lui donne le ticket il s'écrie :

- *Fi de garce, mon gâs, tu t' mouche pâ anvec in dail ! Trente euros peur deux thés et deux cafés ? Té, garde la mounaie !*

Ils repartent et arrivés à leur wagon, les voyageurs se demandent ce que ce vieux paysan, suivi de sa dulcinée, va encore inventer pour les divertir. Une qui regarde Paul avec appréhension, c'est la femme qui lui avait offert, involontairement, ses genoux. Mais il passe devant elle sans la regarder, et se remet à chanter le refrain de la « Valse dau Cougnat », repris avec lui par la jeune femme, à la joie de tout le wagon, et les voyageurs se mettent à applaudir.

- *Jhe peurit faire la quête, qu'i dit, jh'arit gagné ma jhournée !*

Mais le train arrive en gare de Paris-Montparnasse, et comme c'était prévu le petit-fils attend Paul sur le quai, surpris de voir son grand-père en compagnie d'une jholie drôlesse.

La jeune femme dit à Paul :

- J'ai fait un voyage formidable en votre compagnie. Je vous embrasse.

Et elle l'embrasse *su les deux jhotes*.

- *Si vous passét peur Burie, allét jhusqu'au villaghe de Pouvet, et d'mandet Paul. O m' fra piasit de vous rvouére ! Et jh' vous présenterai moun émit Rogher, o l'ét in bon biton !*

- Entendu, je m'en souviendrai.

Et elle s'en va. Lorsque son petit-fils demande à Paul si son voyage s'est bien passé, il lui répond :

- *Vouais, in bon vouéyâjhe ! Jh'ai pas vu l' temps passé ! Jhe creit que jh' revinrai te vouére pu souvent ! ... P'têt à Pâques !*

*Ricouène : Histoire  
Ouillé . Jh'en seût ouillé : je suis excédé  
Poûr : peur  
Naû : Noël  
Vissé : qui a des vices  
Emboun'zit : bonifier  
Nore : belle fille  
Bâzit : mourir  
Piâtrelle : avoir faim  
Peutrasse : colère  
Souét : soif  
Huché : crier  
Croisée : vitre*

*Pôné : payer  
Traû : tranche  
Chaudin : estomac de porc. Garnit  
le chaudin : remplir l'estomac  
Jhotte : joue  
Émolé : lettre  
Lan-ye : langue  
Seugue : suivre  
Agrâlant : gentil, aimable  
Chéti : coquin, méchant  
Gheneuil : genoux  
Maché : meurtrir  
Calâ : noix, mais aussi tête ; ce qui voudrait dire que le charentais a la tête plus dure qu'une noix.*

*Cémentières (toujours au pluriel) : cimetière.  
Dâr : derrière  
Burot : creux  
Acrété : fier, rouge comme la crête d'un coq  
Jhabot : poitrine  
Pessa : estomac  
Ajhasse : pie  
Tu t' mouche pâ anvec in dail : tu ne te refuses rien*